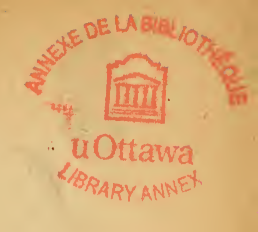

U d'/ of Ottawa
39003000244169



PETITS SERMONS

OU L'ON NE DORT PAS

ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. A. RETAUX.

PETITS SERMONS

OU L'ON NE DORT PAS

PAR

M. l'abbé Victorien BERTRAND

Auteur de *Garo et son Curé*

TOME DEUXIÈME

AVENT ET CARÊME

SIXIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE BLÉRIOT

HENRI GAUTIER SUCCESSEUR

55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55

1896



AVANT-PROPOS

PLUS SÉRIEUX QU'UN PRÔNE.

La religion, qui se compose de dogmes à croire et de vertus à pratiquer, roule à notre avis, sur deux points principaux : La grande affaire du salut et la pénitence en général, deux vérités qui sont comme le résumé des mystères proposés à notre croyance et des devoirs que nous avons à remplir sous peine de damnation.

N'est-il pas vrai, ami lecteur, que tout, pour nous, se réduit à croire les vérités nécessaires au salut, à marcher dans les sentiers qui y conduisent, et à nous relever par la pénitence, quand nous avons eu le malheur d'y faire quelque chûte : N'est-il pas vrai que toute la religion est là ?

Il est évident en effet que tout ce que la foi nous enseigne sur Dieu, sur notre âme, le ciel, l'enfer, la

rédemption du genre humain et l'application des mérites infinis du Sauveur par les sacrements de la loi nouvelle, en un mot, toutes les vérités du symbole aboutissent au salut de notre âme ; tandis que d'un autre côté, les préceptes à accomplir et les moyens à employer pour la pratique journalière des devoirs qui nous sont imposés, comme hommes et enfants de l'Église catholique, sont du ressort de la pénitence, de quelque manière qu'on l'envisage, comme vertu ou comme sacrement.

Aussi avons-nous cru bien faire en donnant, après les points fondamentaux de la foi, l'exposition de deux vérités capitales qui résument tout ce que nous devons croire et pratiquer, pour atteindre la fin pour laquelle nous avons été créés.

De même que tout ce qui a été fait pour nous dans l'ordre de la nature et de la grâce, depuis la chûte originelle jusqu'au Calvaire et au saint Autel, a pour unique but, après la gloire de Dieu, la rédemption du monde en général et le salut de chacun de nous en particulier, ainsi, dans la pratique, on a rempli toute la loi et réalisé les desseins de Dieu sur nous,

quand, devenu coupable, on a sincèrement pleuré son crime et purifié son âme de ses souillures au saint Tribunal...

— Dire de l'affaire du salut et de la pratique de la pénitence : *Voilà tout le chrétien*, comme le Sauveur a dit l'amour de Dieu et du prochain : *Voilà tout l'homme*, cela vous paraît bien rond et bien sommaire, n'est-ce pas ? Et pourtant là est pour plusieurs, pour la généralité des hommes, le côté pénible et difficile de la religion... Otez du symbole le dogme terrible de l'enfer, effacez des lois de l'Église la confession sacramentelle, vous jetez un pont sur l'abîme ; et bien des gens qui ferraillent, épiloguent, doutent et vont jusqu'à nier, s'humanisent et deviennent plus traitables : Vous les rendez croyants, pieux, j'allais dire dévots...

Tout est donc gagné pour la foi dès qu'un homme est bien pénétré de l'importance de son salut, et la pratique de la religion viendra toute seule sitôt qu'il aura fait le pas terrible du confessionnal En voulez-vous une preuve?

—Il y a déjà longtemps que je l'ai lue, et vous la con-

naissez peut-être, ami lecteur ; mais vaille que vaille, je la rapporte pour ceux qui ne la connaissent pas

Un haut personnage, M. L***, plein d'estime pour un jeune officier aussi distingué par sa piété que par sa valeur et par ses talents, lui avait fait part de ses doutes sur la religion Cet officier l'avait pressé de s'éclairer sur un sujet aussi sérieux.

Vaincu par ses sollicitations, M. L*** s'était déterminé à conférer à plusieurs reprises avec deux ecclésiastiques d'un grand mérite ; mais malgré la solidité de leurs raisonnements, il n'avait pu parvenir à la conviction.

Son ami l'officier, qui avait beaucoup espéré de ces conférences, vivement attristé de les voir sans résultat, voulut tenter un dernier effort ; il engagea M. L*** à s'adresser à un vertueux prêtre qui était son confesseur ordinaire, et n'avait pas peu contribué à le ramener lui-même à la pratique de ses devoirs religieux.

M. L*** va le trouver de sa part. Après les premiers saluts et les compliments d'usage :

— Monsieur l'abbé, lui dit-il en entrant brusque-

ment en matière, je viens vous consulter sur quelques doutes relatifs à la religion... Il est bon pourtant que je vous dise tout d'abord que j'ai déjà conféré avec MM. T. et X***, mais en pure perte, je suis toujours au même point.

— Mon Dieu, lui répondit le bon prêtre avec un profond soupir, car il comprenait à quel genre d'incrédule il avait affaire, que puis-je vous dire de mieux que ce que vous ont dit des personnes recommandables à tant de titres; quels raisonnements pourrais-je faire qui eussent plus de force que ceux qu'elles ont employés pour vous convaincre ? Il ne me reste qu'une ressource et si vous consentez à en faire l'épreuve...

— Oh ! de grand cœur, monsieur l'abbé; parlez, je suis prêt.

— Eh bien, veuillez entrer dans mon oratoire; prions le Seigneur qu'il éclaire votre esprit, qu'il touche votre cœur et commencez par vous confesser.

— Moi, Monsieur ! me confesser ! Eh ! mais... c'est à peine si je crois en Dieu !

— Vous y croyez Monsieur, répliqua le prêtre avec assurance en le pénétrant du regard, vous y croyez et à toute la religion aussi, plus que vous ne pensez ; mettez-vous à genoux et commençons...

— Mais, Monsieur... c'est que...

— Allons donc, croyez-moi, vous dis-je, et si vous n'avez pas la foi, je veux vous la donner, avec la grâce de Dieu ; mettez vous à genoux, faites le signe de la croix, je vais vous rappeler votre *confiteor ;* je vous interrogerai, vous n'aurez qu'à répondre...

Enfin après bien des détours, des faux-fuyants, des hésitations, M. L*** se laisse tomber sur un prie-Dieu et commença tant bien que mal une confession passablement chargée dont le confesseur fit, du reste, tous les frais : Peu à peu le cœur du pénitent s'ouvrit, sa voix s'altéra, et de grosses larmes coulèrent de ses yeux, sans qu'il cherchât à les cacher. Le bon prêtre, ne pouvant se contenir lui même, cessa ses questions, mais lui adressa quelques paroles ardentes qui achevèrent ce que la grâce avait commencé.

— O mon Père, s'écrie enfin le pénitent d'une

voix entrecoupée de sanglots, vous connaissez bien le cœur humain, vous avez pris l'unique route qui pût ramener la foi dans mon âme ! J'étais un malheureux que les passions ont égaré ; je portais mon juge au fond de ma conscience, mais j'étouffais sa voix, aimant mieux ne rien croire que d'être forcé de bien vivre.. *Ne rien croire!* Ah ! je me trompe, on ne se débarrasse pas si aisément de la foi, mais la confession me faisait peur et je feignais d'être incrédule pour me tranquilliser... Tenez, permettez-moi de revenir demain; je veux sérieusement m'examiner pour me confesser en conscience !

Il tint parole, se convertit sincèrement et vécut désormais d'une manière si édifiante et si exemplaire qu'il mourut quelques années plus tard en odeur de sainteté.

PETITS SERMONS

OU L'ON NE DORT PAS

STATION DE L'AVENT

PREMIER SERMON

LE SALUT, NOTRE UNIQUE FIN

Unum est necessarium.
Une seule chose est nécessaire. (Luc. x, 24).

Mes frères, lorsqu'on jette les yeux sur la terre et qu'on y voit les hommes s'agiter, se tourmenter, se donner mille peines pour s'y établir, s'y pousser, s'y entourer comme d'un cercle infini de bien-être et de jouissances, on ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse et l'on se demande avec amertume : Est-ce donc à la terre que l'homme doit borner toutes ses espérances, n'a-t-il que la terre à envisager dans son avenir ?

Hélas ! enfants d'un jour, voyageurs d'un moment que faisons-nous ici-bas sans cesse courbés vers la terre comme si nos yeux et nos cœurs n'étaient point faits pour s'élever vers les cieux ! — Étrange folie de l'homme, et qui pourra la comprendre, mes Frères !

Quoi ! pour un vil intérêt, pour le plus mince avantage, il n'est pas de dangers qu'on ne brave, de fatigues qu'on n'endure, de chagrins, de douleurs qu'on ne dévore, et, lorsqu'il s'agit des intérêts du salut, des seuls intérêts qui doivent nous occuper sur la terre, ce grand courage tombe, et le cœur humain, si malheureusement passionné pour le mensonge et la vanité, devient tout à coup de glace et sans énergie devant l'effrayante alternative d'un avenir éternellement heureux ou malheureux?

Que dis-je? Ah ! l'enchantement de la bagatelle a tellement fasciné le monde et obscurci à ses yeux l'éclat des biens éternels [1] que l'on rougirait presque et qu'on craindrait de passer pour singulier, j'allais dire pour insensé, si seulement on assimilait l'affaire du salut aux autres affaires de la vie, et si l'on disait qu'on travaille à sauver son âme comme on dit qu'on travaille à faire réussir son commerce, une telle affaire, une telle entreprise.

Et qui donc réveillera l'homme de cette léthargie mortelle, grand Dieu ! Qui soufflera sur ces ossements blanchis, non plus dans la poussière de la tombe, — il n'y aurait plus d'espoir alors, — mais dans le sinistre assoupissement des passions ; qui viendra lui dire d'une voix de tonnerre : *Expergissimi !* [2] Réveillez-vous ; et leur faire entendre ces paroles que le prophète Ezéchiel adressait aux morts qui couvraient la plaine mystérieuse : Ossements

[1] *Fascinatio nugacitatis obscurat bona.* (Sap. IV, 12). — [2] Joël, XXXVII, 4.

blanchis, ossements arides, entendez la parole du Seigneur : *Ossa arida audite verbum Domini*[1].

C'est de ce sommeil de mort que je viens vous réveiller, mes Frères, en ces jours de pénitence que nos pères dans la foi sanctifiaient par le jeûne et la prière, c'est cette sainte parole que je tâcherai de faire pénétrer dans vos âmes : Ossements arides, vous dirai je avec le prophète, relevez-vous de la terre, quittez cette vile poussière où vous êtes comme ensevelis, et prêtez l'oreille à la voix du Seigneur ! C'est trop dormir dans l'obscure prison de ce corps de boue, voici le temps de songer à votre âme et à votre avenir éternel : Demain il serait trop tard peut être ; et malheur à celui que la nuit surprend au milieu du chemin !

Vous m'avez compris, chrétiens : c'est de l'affaire du salut que je viens vous entretenir, de cette affaire si grande, si décisive, et toutefois si lamentablement oubliée ; de cette affaire capitale auprès de laquelle tout le reste n'est rien, et à laquelle pourtant on ne daigne pas même accorder un peu de cette sollicitude qu'on prodigue tous les jours aux objets les plus frivoles.

Mais pour ne pas fatiguer votre attention et nous borner dans un si vaste sujet qui doit fournir la matière de plusieurs entretiens, nous allons aujourd'hui considérer le salut comme notre unique fin.

Et d'abord, soyons raisonnables, mes frèrres, et

[1] Ezech XXXVII, 4.

convenons d'une chose, c'est qu'il est atteint d'aliénation mentale celui qui ne s'est jamais posé ces trois questions capitales, essentielles, dont un enfant saisit toute la portée : Qui suis-je? D'où viens-je? Que dois-je devenir? — Je ne ferai à aucun d'entre vous l'injure de croire qu'il s'adresse aujourd'hui pour la première fois ces questions redoutables; tous, tant que nous sommes, non-seulement nous en avons fait le sujet de nos continuelles méditations, mais nous y avons répondu comme y répond tout homme intelligent et raisonnable : il suffit d'être cela pour y répondre en chrétien. — Qui suis-je? Un être composé de deux substances, l'âme et le corps : L'âme par laquelle je pense, j'aime, je veux, je suis homme et roi de la nature, par laquelle surtout je suis immortel, et le corps, cette frêle et mortelle enveloppe qui sert à mon âme d'instrument pour recevoir les impressions du dehors et me met en relation avec les créatures, comme je suis, par mon âme, en relation avec le Créateur.

— D'où nous venons, personne n'en doute; l'homme n'est pas éternel sur la terre : en remontant d'âge en âge et de génération en génération, vous arriverez à la souche de l'espèce humaine, et, nos premiers parents, vous les verrez sortir des mains de Dieu.

— Pourquoi sommes-nous ici-bas, et quel doit être notre avenir? Avons-nous été créés pour la terre! Mes Frères, votre âme se révolte à cette étrange pensée : la terre ne saurait être votre fin suprême ;

la terre doit périr et vous êtes immortels : *Creavit Deus hominem inexterminabilem* [1].

Vous n'avez pas reçu la vie uniquement pour en embellir le cours; la vie de l'homme passe comme l'ombre, ou comme une fleur, qui brille un matin et tombe le soir mourante et flétrie : *Homo sicut fœnum dies ejus, tanquam flos agri, sic efflorebit* [2].

Dieu ne vous a pas placés sur la terre afin que vous vous épuisiez à grandir, à monter au faîte des honneurs et de la puissance : les honneurs sont vanité, mensonge, et la puissance des plus grands rois vient se briser contre un grain de sable.

Vous n'avez point été créés pour entasser de l'or et de l'argent ; le cœur de l'homme est un abîme sans fond qui engloutirait l'univers sans jamais dire c'est assez !

Vous n'êtes point ici-bas pour y nager dans les plaisirs et dans les jouissances de la vie ; car alors même que notre âme ne serait pas une sangsue insatiable dont les désirs renaissent à mesure qu'on les satisfait : *sanguisugæ duæ sunt filiæ dicentes affer, affera* [3]*!* Alors même que le plaisir n'engendrerait pas le dégoût, la honte et le remords, un moment doit venir où gloire, richesse, honneurs, plaisirs, tout ira s'engloutir dans la même fosse : *et omnia pergunt in unum locum* [4]. Ah ! c'est pour vous, Seigneur, que vous nous avez faits, *fecisti nos ad te, Deus ;* pour vous seul, car vous seul êtes le complément de notre

[1] *Sap.* II, 23. — [2] *Ps.* CI, 15. — [3] *Prov.* XXX, 15. — [4] *Eccles.* III, 20.

être, et si je pouvais ainsi parler, l'os de nos os, la chair de notre chair, l'âme de notre âme ; vous seul êtes digne de posséder notre cœur, parce que vous seul êtes capable de le remplir ; vous êtes notre unique bien, car tout le reste n'est que de la boue ; notre unique espérance, car tout ici-bas n'est qu'illusion et mensonge ; notre repos et notre bonheur suprême, car il n'y a hors de vous que trouble et désolation : *fecisti nos ad te, Deus !* Oh ! qu'il l'avait bien sentie, Augustin, mes frères, cette grande vérité, quand, fatigué de chercher toujours en vain son repos et son bonheur dans les créatures, il se tourna pour jamais vers son Dieu qu'il avait abandonné : Ah ! s'écriait-il, c'est pour vous que vous nous avez faits, Seigneur, et notre cœur est dans l'agitation et l'angoisse jusqu'à ce qu'il se repose en vous : *fecisti nos ad te, Deus, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te*[1] !

Et pour comprendre, chrétiens, pourquoi le besoin de Dieu est si ancré à notre nature, pénétrons plus avant, et examinons comment Dieu est notre unique fin.

Dans la création, Dieu n'a pu se proposer d'autre fin que lui-même : *Omnia propter semetipsum operatus est Dominus*[2]. Or, ce n'est que par le salut de l'homme que le Créateur atteint le but qu'il s'est proposé en créant.

En effet, mes frères, tout ce qui vit, tout ce qui respire sur la terre, et jusqu'aux éléments, tout

[1] St Aug. *Confes.* — [2] *Prov.* XVI, 4.

rend hommage à l'homme, tout lui obéit, est son tributaire : il étend de plus en plus ses conquêtes, et, de nos jours, il vient de se faire de la foudre un messager fidèle. Depuis que Dieu l'a établi roi de la création[1], jamais il n'avait plus hautement exercé son empire ; l'univers ne semble fait que pour lui.

Mais ne vous y trompez pas, chrétiens, Dieu peut avoir donné à des intendants, à des rois le domaine de ses biens, mais il s'en est réservé l'hommage ; et ce n'est qu'à ce prix qu'il veut bien se relâcher de ses droits de Créateur. En sorte que l'homme est le premier anneau de cette longue chaîne des êtres qui va du ciel à la terre et qui unit au Créateur toute la création. C'est donc par les rapports et la communication intime que l'homme entretient avec son Dieu que la fin de la création se trouve remplie ; c'est ainsi qu'elle a un sens digne de la sagesse infinie de son auteur, puisque la création se termine à l'homme et que l'homme se termine à Dieu.

Et maintenant je vous le demande, mes frères, n'est-il pas dans l'ordre, et dans l'ordre le plus essentiel, que l'homme, ce roi de la terre, reste attaché à son Dieu et ne brise pas en sa personne cette chaîne immense de créatures qui l'unit au Créateur ? N'est-ce point un crime énorme que de mettre ainsi le désordre dans la nature en faisant un violent divorce avec Dieu, principe de tous les êtres et auquel tous les êtres doivent revenir comme à leur fin par le canal de l'homme ?

[1] *Omnia subjecisti sub pedibus ejus.* (Ps. VIII, 7.)

Mais je ne dis point assez, mes frères ; si peu que vous réfléchissiez, vous trouverez là plus qu'un divorce et une séparation criminelle ; il y a substitution de l'homme à Dieu, en sorte que la créature devient, en un sens, le but, la fin suprême du Créateur... et encore quelle créature ! Ce n'est pas un ange, ce n'est pas votre âme, c'est le corps, c'est un vil métal, un peu de boue et de pourriture .. Quel échange, mes frères ! surtout quel désordre ! En effet, oublier le Seigneur pour ne songer qu'à la terre, ne travailler que pour la terre, s'épuiser, se consumer pour la terre, n'est-ce pas une espèce d'idolâtrie, aussi abominable que celle qui arrosait un colosse d'airain du sang des victimes humaines?

Malheureux qui vous êtes fait une idole de votre corps, de vos biens, de votre argent, qui vous immolez à les servir en esclaves, le Seigneur vous demande-t-il tous ces sacrifices ? Et pourtant, que n'a-t-il pas fait pour vous attacher à lui ? J'ai parlé de la création ; faut-il vous rappeler ce qu'a coûté votre rédemption ? Voyez un Dieu fait homme, vivant dans la pauvreté, dans la douleur, mourant entre deux scélérats et, pour vous attacher plus fortement à lui, poussant son amour jusqu'à résider dans nos tabernacles et devenir notre nourriture? Pouvait-il, dites-le moi, nous prouver plus énergiquement que nous sommes pour lui, qu'il est notre fin, notre repos, notre bonheur ? Et nous pourrions, en manquant notre salut, rendre inutiles tant de bienfaits du Créateur, tant de prodiges d'amour du Sauveur, et prostituer à la boue cette âme si noble et si belle,

créée à l'image du Tout Puissant ! Nous pourrions oublier notre principe et notre fin, quand le sang d'un Dieu est là, fumant encore, pour nous dire : reconnais, ô homme ! ta dignité ; rappelle-toi ta glorieuse destinée !... O Seigneur ! oui, c'est pour vous que vous nous avez faits, et notre cœur sera dans l'agitation et l'angoisse jusqu'à ce qu'il se repose en vous !

Il n'y a pas longtemps, un bon missionnaire qui donnait une retraite dans un gros village et qui logeait chez le seigneur de l'endroit rencontra dans la cour du château le cocher de ce seigneur, activement occupé à panser son cheval.

— O le bel andalou que vous avez là, mon ami, lui dit-il en s'approchant de lui le sourire sur les lèvres, et tout en flattant de la main la croupe de l'animal qui hennissait d'aise ; le superbe andalou ! il reluit sous votre main comme un vrai miroir !

— Ah ! mais... c'est vrai tout de même, révérend Père, répond le cocher qui se redresse et contemple sa bête avec un orgueil bien légitime ; voyez comme il est frais, pimpant et réjoui ! Mais aussi quel soin ! Allez, je ne lui épargne ni l'étrille, ni le son ni l'avoine, sans préjudice de la litière et de la promenade du soir et du matin !

— A merveille, mon brave ; et combien de temps mettez-vous chaque jour pour le tenir en si bon état ?

— Tantôt plus, tantôt moins ; ça varie entre deux et trois heures.

— C'est beaucoup, mon ami ; aussi je vois que vos

soins ne sont pas perdus .. Et dites-moi, combien de temps consacrez-vous au soin de votre âme?

Le domestique hésita, ouvrit de grands yeux dans un embarras visible : il n'avait pas entendu.

— Plaît-il, mon Père ? fit il après une courte pause.

— Je vous demandais, puisque vous soignez si bien votre cheval, combien de temps vous donnez au soin de votre âme, à la purifier, à l'améliorer, en un mot, à faire votre salut?

— Tenez, mon Père, répond le domestique en souriant, vous êtes franc et loyal, aussi je n'y vais pas par quatre chemins avec vous ; voici la vérité vraie : tous les matins, en me levant, je fais le signe de la croix et récite le *Pater*, quelquefois l'*Ave Maria;* le dimanche, il est rare que je manque la messe, mais j'aime assez qu'elle soit courte, ce qui veut dire que je ne choisis pas celle qui doit être chantée, surtout s'il y a sermon... Quant aux vêpres, j'y vais trois ou quatre fois par an, lorsqu'on doit y faire de la musique. Les dimanches simples, je vais promener mon cheval.

— Certes, mon ami, lui dit le missionnaire avec un profond soupir, puisqu'il en est ainsi, j'aimerais mieux être votre cheval que votre âme ! Et combien vous donne votre maître ?

— Quatre cents francs par an, sans compter les pour-boire et des étrennes ; on me fait même espérer une augmentation de gages si l'on est content de moi.

— Très-bien, mon brave ; je veux qu'on les élève à mille francs. Serez-vous satisfait ?

— Mille francs ! Serait il possible ! s'écria le domestique au comble de la joie ; ô mon révérend Père, si vous obteniez ça pour moi !...

— Vous les aurez, vous dis-je ! Mais que vous servira de gagner mille francs, cent mille francs, toute la fortune de votre maître, si vous venez à perdre votre âme pour l'éternité ?

J'ignore ce que répondit le domestique, mes frères ; mais je sais bien ce qu'il fit s'il avait le sens commun. Ce que je sais bien, c'est que son histoire est la vôtre, et qu'on peut vous adresser à peu près le même langage. Hélas ! à vous voir si ardents pour la terre, ne vivant que pour le temps, ne respirant que pour le corps, dirait-on que vous avez une âme et que vous vous sentez appelés à un autre avenir que celui de la brute ?

Oh ! n'oubliez donc plus que vous venez de Dieu, que Dieu vous réclame comme la part de son héritage, qu'il vous attend comme si vous étiez essentiels à sa gloire ! N'oubliez pas que vous avez été faits pour Dieu ; que cette sublime destinée élève votre âme au-dessus de la matière et vous pénètre d'un noble orgueil : il vous sera permis, celui-là, car vous vous glorifierez dans le Seigneur ! Souvenez-vous que Dieu vous fit à son image, et que vous vous élevez au dessus des créatures comme le cèdre du Liban s'élève au dessus des arbrisseaux d'alentour, comme l'aigle s'élève au-dessus de l'insecte qui rampe dans la poussière ! Souvenez-vous que le

sein de Dieu est votre trône et que les créatures sont les degrés pour y monter ! Élevez donc vos cœurs, mes frères, *sursum corda !* Et puisse la pensée de Dieu, de votre âme, de l'éternité, dominer vos autres pensées, l'affaire du salut imposer silence à vos autres affaires et le souvenir de votre noble origine vous préparer à l'immortel avenir que je vous souhaite ! *Amen !*

DEUXIÈME SERMON

NOUS SAUVER, NOTRE SOUVERAIN BIEN

Venite benedicti patris mei.
Venez, les bénis de mon Père ! (Math xxv, 34.)

Mes frères, le salut est notre fin suprême ; et sous ce rapport, à quelque point de vue qu'on le considère, soit du côté de Dieu, soit du côté de l'homme, il nous apparaît comme l'affaire la plus sérieuse et la plus importante qui puisse nous occuper sur la terre.

Enfants de Dieu, sublime ouvrage de ses mains adorables, nous avons reçu de son souffle créateur des instincts, des besoins, des aspirations que rien ici-bas ne saurait satisfaire ; lui seul est notre espoir, notre repos, notre bonheur.

De plus, tout ce qui existe dans l'univers venant de Dieu comme créateur et source première, tout doit retourner à lui comme à sa dernière fin. — Or l'homme, la plus noble des créatures après les an-

ges, l'homme qui commande à la nature et de qui tout relève sur la terre, est le trait d'union qui met le Seigneur en communication avec son œuvre, en ce sens qu'il lui transmet l'hommage de l'univers ; en sorte qu'il ne saurait se détacher de son Dieu en manquant son salut, sans introduire le désordre dans la création. — C'est là, mes frères, une considération capitale qui, tout en nous révélant notre dignité d'enfants de Dieu, nous indique en même temps les devoirs que nous impose une si haute noblesse. Abordons maintenant un autre ordre d'idées ; examinons le salut sous un aspect plus saisissant encore, si c'est possible, et considérons-le comme notre unique bien.

Vous êtes-vous jamais transportés en esprit à l'heure de la mort, à ce moment redoutable où, dépouillés de vos biens, délaissés de tous, devenus un fardeau pour vos parents, pour vos amis, pour vous-mêmes et prêts à descendre dans la tombe, vous chercherez un appui qui ne s'écoule pas sous votre main, des biens solides auxquels il ne faille pas dire adieu, un ami qui vous reste fidèle quand tout vous abandonne, un bonheur enfin sans mélange, et que rien ne vienne plus troubler ; vous êtes-vous transportés d'avance à cette heure décisive où, dégagée des liens du corps, votre âme s'envolera vers son Dieu, son unique espoir, comme l'exilé vole vers la patrie, l'enfant qui pleure vers le sein maternel, le cerf altéré vers une claire fontaine, comme le pauvre naufragé s'élance vers le port ? — Si vous avez creusé, approfondi cette pensée mon frère, vous

comprenez le néant des créatures et ce que vaut la terre pour un mourant ; mais comprenez-vous de même ce que vaut le ciel ? Comprenez-vous la douce paix, l'aimable et consolante sécurité du juste qui s'endort dans les bras de son Dieu, comme un moissonneur content de sa journée, assuré que pour lui les douleurs, les travaux, les chagrins sont finis, que l'ange de la mort lui ouvre les portes de l'éternité bienheureuse et que rien ne saurait troubler la sérénité de son avenir.

Oh ! entendre à cette heure solennelle une parole d'amour, voir cet ami, ce divin consolateur qui s'appelle Jésus vous tendre les bras et vous dire : Venez, ô le béni de mon père ! venez goûter le don de Dieu et vous plonger dans ce torrent d'éternelles délices qu'il réserve à ses élus ! — Quel moment, mes frères ! Et qui pourra décrire ce qui se passe alors dans cette âme fortunée ! Qui dira la pure allégresse qui la fait tressaillir en trouvant cette perle sans prix, cet inestimable trésor que ne sauraient payer cent univers et que l'on ne comprend qu'au ciel ! Qui dépeindra l'ineffable suavité de cette *manne cachée* [1], de ce mystérieux *don de Dieu* [2] promis au serviteur fidèle, quand l'apôtre saint Paul et les disciples du Thabor n'ont pu que bégayer, ne trouvant dans la langue humaine aucune expression pour rendre ce qu'ils ont ressenti !

Tenez, mes frères, jamais nous ne comprendrons ici-bas la félicité céleste : il nous est impossible de

[1] Apoc. II, 17. — [2] Joan. IV, 10.

nous la représenter autrement que par ce qu'elle n'est pas. Oh ! pour décrire la douleur, les expressions sont toutes prêtes, elles arrivent en foule, car nous avons tous souffert ; et les grands, les riches, les *heureux* du monde, ceux dont le sort vous fait envie sont justement ceux qui là-dessus seraient quelquefois les plus éloquents.

Mais pour dépeindre le bonheur, je dis le bonheur qu'on ne partage point avec la brute, je dis le bonheur sans mélange, le bonheur tel qu'on le goûte au ciel, nous restons muets, impuissants : nous n'avons pas de termes de comparaison sur la terre, car rien de créé ne lui ressemble.

Quel langage employer en effet pour vous en donner une idée ? Vous dirai-je qu'il consiste à voir, à aimer, à jouir ? Mais ici-bas toute jouissance est vaine, le dégoût l'assaisonne et le plus souvent la douleur, mais toujours elle est empoisonnée par cette pensée amère : *Quandiu hæc :* Pour combien de temps ?

Ici-bas la beauté passe comme l'ombre, et l'amour qu'elle inspire, aussi inconstant que son objet, ne saurait donner le véritable bonheur : depuis que le monde existe, l'expérience en a été faite assez souvent et sur une assez haute échelle pour que nous demeurions convaincus de cette vérité devenue banale à force d'être répétée.

Enfin tout ce que nous pouvons voir de plus ravissant, de plus magnifique sur la terre, vaut-il un seul rayon de la splendeur des cieux ! et les cieux eux-mêmes que sont-ils près de vous, ô roi de

gloire, ô Dieu d'amour, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, dont l'aimable sourire inonde d'allégresse les anges et les élus ! Oh ! vous voir vous chérir, vous posséder à jamais et chanter éternellement vos louanges, voilà, Seigneur, la félicité souveraine, la couronne promise au soldat qui aura vaillamment combattu, voilà l'heureuse récompense du serviteur fidèle et le prix des efforts, de la violence et des sacrifices que vous a coûtés la grande affaire de notre salut !

Voir Dieu ! le voir pour jamais, sans nuage, face à face et tel qu'il se montre au paradis, comprenez-vous cela, mes frères, sentez-vous tout ce qu'il y a de saisissante et de délicieuse ivresse dans une si magnifique destinée ?

Nous lisons dans le IIe livre des Rois qu'Absalon, le plus chéri des enfants de David, ayant tué son frère Ammon, avait fui de Jérusalem pour éviter le courroux de son père, et s'était retiré auprès du Roi de Gessur. Depuis trois ans qu'il languissait dans l'exil, il avait mis en œuvre tous les moyens de fléchir son père et d'obtenir son pardon : c'était en pure perte. David souffrait, gémissait devant Dieu, dont il adorait la main vengeresse jusque dans le crime de son fils ; mais ce crime devait être expié par le coupable, et, bien que son cœur paternel saignât, il restait séparé de cet enfant bien-aimé.

Joab, l'un des officiers du Roi, touché de compassion pour le noble proscrit, ne cessait d'implorer sa grâce : mais voyant à la fin que les prières et les

supplications ne pouvaient rien sur le cœur de son maître, il recourut à l'expédient que tout le monde connaît. Il gagna une pauvre veuve qui alla se jeter aux pieds du roi, afin de lui demander sa protection pour son fils qui avait, disait-elle, tué son frère et que le peuple voulait faire mourir... Comme Joab l'avait prévu, c'était mettre le doigt sur la plaie qui saignait encore dans le cœur du roi : aussi, après avoir promis à cette veuve désolée que son fils ne périrait pas, il ordonna qu'on ramenât Absalon à Jérusalem, sans vouloir, toutefois, consentir à le voir.

Joab, qui s'applaudissait en secret de l'heureux succès de son stratagème, alla trouver le roi pour le remercier du généreux pardon qu'il venait d'accorder à son fils, et le supplia de daigner le recevoir, afin que sa grâce fût complète : mais David demeura inflexible.

Quel supplice, mes frères, pour ce malheureux fils ! être si près de son père, dans la même ville, à quelques pas de ce palais où s'écoulèrent ses jeunes ans, et ne pouvoir y rentrer après un long exil, ne pouvoir contempler les vénérables traits d'un père tendrement chéri, qui, en lui pardonnant à moitié, n'a fait que redoubler son amour... N'est-ce pas là le tourment d'un damné?... — Ce tourment, vous ne le comprenez pas, chrétiens : il faudrait aimer son père comme l'aimait Absalon : il faudrait avoir vu ce prince infortuné rôder autour du palais, veillant à toutes les issues, cherchant à corrompre les serviteurs du roi pour qu'ils lui donnassent les

moyens de voir son père, ne fût-ce qu'à la dérobée... Oh ! disait-il dans les brûlants transports de son amour, obtenir un regard de mon père, le voir un instant, et puis mourir !...

Mes frères, il y avait deux ans qu'il était rentré à Jérusalem, et cette faveur lui avait été constamment refusée ! — Enfin, n'y tenant plus, il envoie un de ses serviteurs vers Joab pour qu'il aille supplier son père de consentir enfin à le recevoir.

Joab n'eut garde d'obéir : il savait que tout serait inutile et n'était nullement jaloux de s'exposer au courroux du roi. Que fit alors Absalon ? Entrant en fureur contre Joab, il ordonna à ses serviteurs d'aller incendier la moisson de cet officier dont le champ côtoyait le sien. Qu'on juge de la surprise et du chagrin de Joab lorsqu'il apprit son malheur ! A l'instant il accourt dans la demeure d'Absalon : — Pourquoi, prince, lui demanda-t-il d'une voix altérée, vos serviteurs sont-ils venus brûler ma moisson ?

— C'est moi qui le leur ai ordonné, répond Absalon, parce que vous avez refusé de vous rendre à mon appel Je voulais vous envoyer auprès du roi, mon père, pour lui demander pourquoi il m'a rappelé de l'exil, puisqu'il se dérobe à mes regards : Était-ce pour me faire mourir à ses côtés d'amour et de douleur ?... Que s'il se souvient toujours de mon crime, et ne m'a pas encore pardonné, si je ne dois plus revoir ses traits chéris... eh bien, qu'il me tue !...

Consterné, attendri jusqu'aux larmes, Joab s'empressa d'aller tout raconter à David. C'en était trop

pour le cœur d'un père qui depuis cinq ans souffrait au moins autant que son fils. — Allez, dit-il d'une voix altérée à ses serviteurs, allez, amenez-moi mon fils Absalon!

Ils obéirent avec transport; et quelques instants après, le père et son fils pleuraient dans les bras l'un de l'autre[1]...

Ici, je me tais, mes frères, comme s'est tû l'écrivain sacré lui-même; car ce qui se passa en ce moment entre ces deux âmes qui confondaient leurs soupirs et leurs transports d'amour, ce débordement subit de joie et d'allégresse ne se rend pas dans la langue humaine, il n'a de nom qu'au ciel!

Ah! s'il est si doux ici-bas de revoir, après une si longue absence, une personne chérie, si l'on peut en mourir de bonheur, — cela s'est vu! Dans quels transports n'entrera pas une frêle créature quand il lui sera donné de contempler le Créateur, de le posséder, de le tenir en quelque sorte à jamais enlacé dans ses bras! — Mes frères, que tous les biens de la terre vous soient ravis, que toutes les infortunes, que toutes les douleurs vous accablent, soyez *un ver et non pas un homme*[2]; descendez au fond de la tombe; pourvu que vous puissiez dire avec le juste de l'Écriture: « Je sais que mon Rédempteur est vi-
« vant et que la terre n'arrêtera point mon âme: Je
« reviendrai à la vie, et mes yeux, ces yeux de chair
« et de sang, contempleront mon Dieu[3]: » cette heureuse espérance, mes frères, ah! elle viendrait

[1] II Reg., XIV. — [2] Ps., XXXI, 7. — [3] Job, XIX, 27.

vous consoler, vous réjouir, fussiez-vous descendu aux portes de l'enfer !

Aussi, s'il vous est donné de la saisir, cette couronne glorieuse, cette *magnifique récompense* où Dieu se donnera lui-même pour l'éternité [1], s'il vous est donné de vous désaltérer à ce *torrent de volupté céleste* [2] et de voir ce que *l'œil de l'homme n'a jamais vu*, d'entendre *ce que n'a jamais entendu son oreille* et de sentir *ce que son cœur n'a jamais senti* [3], mes frères, que les biens et les plaisirs de la terre vous paraîtront misérables ! Qu'elle vous semblera douce la violence qu'il a fallu vous faire pour ravir le royaume des Cieux ! Que ne fait-on pas tous les jours pour amasser un peu d'or ou de gloire ! Que de travaux, que de veilles, de sacrifices ! Et pourtant que sont tous les biens de la terre mis en balance avec la gloire et le bonheur des élus ? Qui osera comparer la boue aux ineffables délices des cieux ?

Voici comment en ont jugé les saints : Pour gagner Jésus-Christ, s'écriait l'apôtre, j'ai foulé aux pieds les biens du monde que je méprise comme de l'ordure : *Omnia arbitror ut stercora ut Christum lucrifaciam* [4] ; — ce sont des biens faux et trompeurs, ajoute saint Augustin, des biens périssables, des biens funestes : *Mentiuntur, moriuntur, trahunt in mortem.* — Des biens faux et trompeurs, car ils promettent le repos, le bonheur, et ne donnent que des peines et des soucis continuels, *mentiuntur :* des

[1] *Ero merces tua magna nimis.* Gen., XV, 1. — [2] *De torrente voluptatis tuæ potabis eos.* Ps. XX, 9. — [3] I Cor., II, 9. — [4] Phil., III, 8.

biens périssables, les voleurs les ravissent, la rouille les dévore et le riche rentre dans la terre pauvre, chétif et nu comme il en était sorti, *moriuntur* ; enfin des biens funestes, *trahunt in mortem;* on les possède rarement sans crime, car ils font oublier Dieu et les biens du Ciel, attachent l'homme à la terre, endurcissent son cœur aux gémissements du pauvre, et le rendent incapable des généreux efforts qu'il faut faire pour entrer par la porte étroite qui conduit au salut.

Pour vous, mes frères, fidèles à la voix de l'apôtre qui vous montre d'autres richesses et un plus bel avenir, élevez plus haut vos espérances : *æmulamini charismata meliora* [1]... Quoi ! le ciel vous attend, et la terre pourrait vous attirer encore ! et vous pourriez calculer ce qu'il vous en coûtera pour y parvenir !

Oh ! si vous pouviez interroger ici les glorieux habitants de l'éternelle Jérusalem, ces élus de toute tribu, de toute langue et de toute nation qui, pour arriver au terme de leur pèlerinage, ont dû passer par toutes les tribulations et les souffrances de cette vie, par les antres et les déserts, les jeûnes, les cilices, l'exil, les cachots, les chevalets, les dents des tigres, le glaive, les brasiers dévorants ; si vous leur demandiez ce qui soutenait leur courage et s'ils ne trouvent pas que le royaume des Cieux coûte trop cher et *souffre* trop de *violence*, ils vous répondraient par un cri de joie et un redoublement de louanges

[1] I Cor. XII, 21.

au Seigneur, et ils embrasseraient avec transport la croix, glorieux instrument de leur salut en s'écriant avec saint André ! O croix, ô bonne croix ! tu fus pour nous l'arche de la délivrance ! O croix, ô bonne croix ! échelle salutaire, arbre sacré, sois mille fois béni puisque c'est dans tes bras que nous avons rencontré Jésus : *O crux, ô bona crux !...* Heureux orages qui nous avez mérité un si doux repos ! Heureux combats qui nous ont valu une si belle couronne ! Heureux travaux, heureuses souffrances qui nous ont conquis une éternité de bonheur et de gloire ! *Non sunt condignæ passiones hujus tempories futuram gloriam* [1].

Entendez les chrétiens, les austérités, les tortures, la mort n'ont rien de terrible et d'effrayant quand le salut de notre âme en doit être la récompense, et vous craindriez de le payer trop cher par quelques sacrifices, par les travaux que nous devons faire pour porter le *joug du Seigneur qui est si doux, et son fardeau qui est si léger* [2] *!*

Je lisais naguère qu'un de nos plus célèbres prédicateurs, ayant donné une mission dans une petite ville de province, sa parole y fut largement bénie et produisit d'heureux fruits de salut.

Parmi les conversions qui s'y opérèrent en grand nombre, on remarqua surtout celle d'un jeune libertin qui, dompté pour ainsi dire d'une manière éclatante par la grâce, dit adieu au monde et se retira au couvent de la Grande-Chartreuse.

[1] Rom., VIII, 18. — [2] Math., XI, 30.

Quelques années plus tard, le même prédicateur, passant à Grenoble, alla faire une visite aux bons religieux et n'eut rien de plus pressé que de faire appeler son ancien pénitent. — Eh bien, mon cher ami, lui dit-il en l'embrassant avec effusion, comment vous trouvez-vous maintenant, êtes-vous content de votre nouveau genre de vie ?

— Ah ! Monsieur, répond le néophyte en étouffant un profond soupir, cela va mal... très mal.

— Qu'entends-je ! s'écria le prédicateur qui était loin de s'attendre à une pareille réponse, *bien mal,* dites-vous ?

— Hélas ! il n'est que trop vrai. Figurez-vous, Monsieur, que depuis bientôt sept ans que je suis ici, j'éprouve les mêmes dégoûts, les mêmes tentations : le silence et la retraite m'importunent comme au premier jour ; j'ai autant de peine à observer le jeûne et l'abstinence ; l'habit grossier des chartreux pèse toujours aussi rudement sur mes épaules délicates ; je n'ai pu encore m'habituer à ma cellule qui me semble une prison... Les offices, les prières de la communauté me paraissent toujours bien longs, bien fatigants... Je vous le répète, Monsieur, ça va bien mal !

Le prédicateur écoutait cet étrange langage avec un mélange inexplicable de surprise et de chagrin ; il était atterré : ce qu'il venait d'entendre lui semblait l'expression du dégoût et du découragement.

— Ah ! lui dit-il enfin, je vous plains, mon pauvre ami, si vous avez déjà fait vos vœux ; mais si vous êtes encore libre.,. que dis-je, libre ? enchaîné

peut-être à de coupables souvenirs, si vous regrettez dans la retraite votre vie scandaleuse et n'avez pas entièrement rompu avec le monde, hâtez vous de sortir de cette maison...

— Que je sorte, monsieur ! répond le religieux en levant au ciel ses yeux mouillés de larmes, que je quitte cette sainte retraite !. . Et qu'irais-je faire dans le monde ? y combler la mesure de mes crimes ? Ah ! ne vous trompez pas sur le sens de mes paroles ! J'ai dit que ça va bien mal, parce que la nature est toujours rebelle et qu'il lui en coûte de se plier au joug du Seigneur ; j'ai dit que ça va bien mal, parce que le vieil homme se réveille jusque sur la cendre de mon grabat et dans le recueillement de l'oraison ; mais voici de quoi le réduire, cet esclave indocile, ajouta-t-il en découvrant sous sa robe un rude cilice auquel pendait une discipline : le jeûne, l'abstinence et la pensée de la mort, voilà mon refuge contre les importuns souvenirs du passé... Oui, ça va mal, monsieur, car ça doit toujours aller ainsi sur la terre où j'ai tant de crimes à expier ; mais si j'éprouve les dégoûts, les tentations, les peines intérieures qui sont le trop juste châtiment d'une vie d'iniquité, un regard sur la palme glorieuse qui m'attend là-haut ranime mon courage et je me sens la force de bénir mon sort ; en un mot, je souffre, mais je suis content, car c'est par la souffrance qu'on entre dans la félicité des cieux !

Apprenez donc, mes frères, vous dirai-je avec le prophète, apprenez où se trouve la véritable science, la vraie sagesse, la véritable intelligence, *disce ubi*

sit prudentia, ubi sit intellectus[1]. Elles vous apprendront à vous enrichir pour le ciel, où vos trésors n'auront rien à craindre ni de la rouille, ni des voleurs ; *thesaurizate vobis thesauros in cœlo*[2] : ce que vous possédez ici-bas, vendez-le pour acheter cette perle inestimable dont parle le Sauveur[3], c'est à-dire renoncez aux faux biens de la terre, ou du moins détachez en vos cœurs pour ne songer qu'à ceux de l'éternité ; c'est-à-dire encore, dans toutes vos paroles, vos actions, vos démarches, vos désirs, vos joies, vos douleurs, dans toute votre vie, n'envisagez que la grande affaire de votre salut et l'immortelle couronne qui vous attend au bout de la carrière.

L'homme « *est un astre tombé qui se souvient des cieux* » a dit un poëte ; vous ne devez jamais perdre de vue le trône où vous appelle une illustre naissance ; ce trône auguste que vous a conquis le sang de Jésus-Christ ! eh bien ! il faut combattre pour y remonter. — Contre qui ? me direz-vous. Contre Satan et ses satellites, le monde et la chair qui en occupent les degrés. Un peu de courage, mon frère, agissez en homme ! *Viriliter agite et confortetur cor vestrum*[4] ; à l'exemple des saints, armez vous du bouclier de la croix et marchez à l'ennemi Vous pouvez tout *en celui qui vous fortifie*[5]; dans les combats du salut, où Dieu nous soutient et où sa grâce ne nous fait jamais défaut, vouloir vaincre, mais le vouloir généreusement, résolument, c'est avoir déjà

[1] Par. III, 15. — [2] Math. XI, 30. — [3] Math. XIII, 46. — [4] Ps. XXX, 25. — [5] Phil. IV, 13.

la victoire ! Cette victoire glorieuse, je vous la souhaite, mes frères, au nom du Père, etc.

TROISIÈME SERMON

SE DAMNER, LE SOUVERAIN MAL

Discedite, maledicti, in ignem æternum.
Allez, maudits, au feu éternel ! (Math. xxv, 4

Mes frères, nous avons tous une âme immortelle, personne d'ici n'en doute, et cette âme doit retourner à Dieu son principe et sa fin [1]

Dieu pouvait bien ne pas nous créer et nous laisser dans l'océan des êtres purement possibles qui n'auront jamais l'existence ; mais, une fois créé, c'en est fait, l'homme est immortel, éternel en ce sens qu'il doit exister à jamais heureux ou malheureux, sans qu'il soit en son pouvoir de changer sa destinée. Dieu lui même, avec sa toute puissance, ne saurait lui donner un milieu entre les deux éternités qui l'attendent ; en sorte que, suivant la pensée d'un saint docteur [2], à peine avons-nous commencé de respirer, de discerner le bien du mal, à peine avons-nous commencé d'être, nous sommes suspendus entre le ciel et l'enfer ; l'un ou l'autre sera nécessairement, irrévocablement notre partage... sauvé ou damné, voilà le problème de la vie et les deux extrêmes entre lesquels il faut choisir.

[1] *Et spiritus redeat ad Deum qui dedit illum.* Eccles. xii, 7. — [2] St Eucher.

Maintenant, faites les braves tant que vous voudrez ; vous aurez beau vous étourdir, vous attacher aux créatures, coller votre âme à la terre ; quand vous l'y enchaîneriez aussi longtemps qu'elle demeurera captive dans la prison de votre corps, viendra un jour où Dieu rentrera dans ses droits, où la mort brisera ces liens de chair et de sang et ouvrira devant vous les portes de l'éternité : *Ibit homo in domum æternitatis suæ* [1].

La maison de votre éternité, mes frères ! Avez-vous bien pénétré le sens de cette effrayante parole ? Se trouver en face de l'immortelle couronne des élus et de l'horrible chaos de l'enfer, entendre d'un côté les chants joyeux, les cris d'allégresse des anges et des saints, et de l'autre, les hurlements de douleur et de désespoir des réprouvés, sans savoir si la sentence du souverain juge doit être une parole de bénédiction ou d'anathème, c'est là, chrétiens, l'alternative la plus redoutable que l'esprit de l'homme puisse imaginer ici-bas.

Oh ! comprenez donc, mes frères, s'il peut y avoir pour vous sur la terre une affaire plus capitale et plus palpitante que l'affaire du salut ; tout est gagné pour vous, si vous sauvez votre âme ; mais si vous aviez le malheur de vous damner, tout serait perdu sans ressource : voilà deux pensées dont la méditation sérieuse ferait de nous des saints.

Que l'affaire du salut soit notre unique bien, vous l'avez vu dans l'instruction précédente. Le repos, le

[1] Eccles. XII, 5.

bonheur auquel nous sommes destinés comme à notre fin suprême et dont nous sentons un immense besoin, appelés que nous sommes à être un jour heureux de la félicité de Dieu lui-même, ce bonheur complet que ne sauraient nous donner toutes les créatures ensemble, fussent-elles mille fois plus parfaites, le vrai bonheur n'est pas sur la terre; il est dans le sein de Dieu, la bonté, la beauté souveraine, il est dans l'éternel rassasiement de cette faim, de cette soif à jamais ravissante qu'alluma dans notre âme le souffle du Créateur et que lui seul peut assouvir; il est dans la possession de ce trésor caché près duquel tous les trésors de la terre ne sont que de la boue; il est dans la conquête de cette immortelle couronne que les saints n'ont pas cru acheter trop cher au prix d'une vie entière de pénitence et de sacrifices, et pour laquelle des millions de martyrs ont avec transport versé leur sang.

Heureux, mes frères, celui que l'espérance et l'amour soutiennent dans les combats du salut! Aux cœurs bien nés, aux âmes grandes et généreuses, il suffit d'une tendre parole, d'un regard vers la palme glorieuse réservée au vainqueur pour les animer d'un noble courage; mais il est des cœurs pusillanimes dont le terre à terre est l'élément naturel, de ces hommes *positifs*, durs, froids comme le métal qu'ils adorent, et qui ne se laissent impressionner que par ce qui se compte et se pèse, par ce qui agit immédiatement sur les organes corporels.

Ne parlez pas à ces gens-là des pures jouissances de l'âme, des biens de l'autre vie et des récompenses

éternelles, ils ne comprendraient point, ou, s'ils comprenaient, ils vous répondraient en bâillant et se tourneraient de l'autre côté. Pour les réveiller, il faut faire gronder la foudre et les épouvanter des menaces du Tout-Puissant. Insensibles à la parole bénie qui ouvre aux élus les ineffables horizons du ciel, ils trembleront peut-être devant l'anathème qui ouvre l'abîme et le referme à jamais sur sa proie.

Méditons donc un instant sur le malheur de l'insensé qui sacrifie son salut aux intérêts de la terre et mérite ainsi de perdre et la terre et le ciel.

Quel est celui d'entre vous, mes frères, qui n'a pas tremblé en entendant cette parole formidable sortie de la bouche du Fils de Dieu, qui brise si cruellement les espérances des favoris du monde : *Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme*[1]? — Soyez le plus grand, le plus puissant, le plus fortuné des mortels, que toute votre vie se passe en jeux et en festins ; ne vous refusez aucune jouissance ; dites avec les voluptueux dont parle la sagesse : *venez, couronnons-nous de roses avant qu'elles ne se flétrissent*[2], ou, avec ces impies dont parle Isaïe : *mangeons et buvons, puisque demain il faut mourir*[3], ou bien avec ce potentat d'Égypte qui, dans son fol orgueil, s'était fait à lui même son tout, son univers, son Dieu, écriez-vous : Le fleuve est à moi, je me suis fait moi-même ! *Meus est fluvius, et ego feci memetipsum*[4] : En vérité, je vous

[1] Math. XVI, 26. — [2] Sap. II, 8. — [3] Isai. XXII, 13. — [4] Ezech. XXVIII, 3

le dis, vous tomberez ; sous la main de Dieu, vous vous briserez comme des vases d'argile, et cette catastrophe terrible qui anéantira pour vous le monde, ses biens, ses honneurs et ses plaisirs, vous jettera sans retour entre les mains d'un Dieu vengeur.

Mes frères, que deviendront alors pour le pécheur ces biens dont il fit son idole, ces biens malheureux qui lui ont coûté si cher, auquel il est attaché plus qu'à son âme, plus qu'à la vie, et qu'il lui faut abandonner ! Ah ! s'écrie-t-il, mort cruelle, est-ce ainsi que tu sépares ! *Siccine separat amara mors* [1] !

— Hélas ! où êtes-vous maintenant, honneurs, plaisirs, riches domaines, fruit de tant de travaux, de sueurs, de chagrins, vous avez fui comme une vaine fumée, *comme une ombre qui s'évanouit* [2]. Hélas ! vous avez fui, vous m'avez abandonné sans retour, et, pour toute consolation, en vous quittant, j'emporte, avec le désespoir de vous perdre sitôt, le regret d'avoir consumé ma vie à vous poursuivre et le remords des crimes que vous m'avez inspirés !

Mes frères, que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à manquer son salut ? Que lui donnera le monde en échange de son âme ? Quelques joies amères, fugitives, et puis le dégoût, la douleur, le remords !.. Mon Dieu, c'est ainsi que le monde récompense ses serviteurs ; mais comment punissez-vous ceux qui vous abandonnent ?

Écoutez, mes frères, et frémissez d'épouvante : il

[1] I. Reg. v, 32. — [2] Tap. v, 9.

est horrible de tomber entre le mains du Dieu vivant! s'écrie l'apôtre; *horrendum est incidere in manus Dei viventis* [1] ; il est horrible de tomber du faîte des grandeurs dans un abîme de misère et d'opprobre, du sein des délices dans un océan de tortures, et de l'enchantement de la bagatelle dans l'éternelle désolation de l'enfer : *horrendum est incidere in manus Dei viventis !* C'est, chrétiens, rugir à jamais dans les souffrances les plus atroces ; c'est être brûlé, au milieu des flammes de l'enfer, par une soif plus dévorante encore ; implorer éternellement la goutte de Lazare sans pouvoir l'obtenir ; c'est, en un mot, et pour exprimer ce que l'homme ne pourra jamais comprendre sur la terre, être damné, et damné sans retour ; *horrendum est incidere in manus Dei viventis !*

Entendez, mes frères, entendez ce misérable qui hurle sous la main qui l'écrase : Malheur, malheur à moi, car j'ai péché! *Væ nobis quia peccavimus* [2] ! Où suis je? Où me cacher, et qui me soutiendra dans ce moment fatal? Malheur, malheur, car j'ai pu me sauver, et je me suis perdu! Je me suis perdu, et le sang du Rédempteur a coulé pour moi, *Væ nobis quia peccavimus !...* Je me suis perdu, et de plus grands pécheurs, des scélérats, se sont convertis et triomphent en ce moment dans le ciel! Hélas ! et que m'en eût-il coûté pour me sauver comme eux? Ah! bien moins qu'il ne m'en a coûté pour me perdre! Malheur, malheur : *Væ nobis quia peccavi-*

[1] Hebr. x, 31. — [2] Thren. v, 16.

mus !... Quel est ce ténébreux, ce terrible ouragan qui s'avance !... Grand Dieu ! l'éternité !... l'éternité qui va m'engloutir... Malheur, malheur à moi !...

— Oui, malheur à toi, a dit le Seigneur d'une voix sévère en détournant sa face adorable ; malheur à toi, enfant ingrat qui as dissipé ton héritage sans te souvenir de ton père ! Malheur à toi serviteur inutile qui as travaillé pour un maître étranger ; malheur à toi, riche orgueilleux et cupide qui as vendu ton âme et ta vie pour un peu d'or et fermé tes entrailles aux gémissements de tes frères ! En vérité je te le dis, qui sème de la terre, recueille de la terre ; retire-toi, tu as reçu ta récompense ! Ministres de ma justice, qui venez de couper cet arbre stérile, jetez-le au feu, dans les ténèbres extérieures ; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents...

Et tout à coup les abîmes éternels s'entrouvrent : de noirs tourbillons de fumée et de flamme s'élancent du gouffre infernal : de sourds mugissements, d'effroyables blasphèmes, des cris de douleur et de désespoir se font entendre au milieu du bouillonnement eternel des fournaises dévorantes qu'alimente la colère divine : Mais aussitôt le Seigneur lève son bras tout puissant et un hurlement de malédiction a refermé l'abîme.

Mes frères, répétons-le avec un saint effroi, il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant : *horrendum est incidere in manus Dei viventis* ! Seigneur, ah ! *pénétrez nos cœurs d'une épouvante salu-*

taire, et puisque la terre a le fatal pouvoir de nous faire oublier vos promesses, donnez-nous du moins de *craindre la rigueur de votre justice* [1].

Et maintenant en faut-il davantage, mes frères, pour vous convaincre de l'importance de votre salut? Avez-vous enfin compris que tout le reste n'est qu'illusion et mensonge; faut-il ajouter que Dieu vous a créé pour le salut, qu'il vous conserve pour le salut, que tout ce qu'il a fait dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, il l'a fait en vue de votre salut? Faut-il vous montrer dans les sacrements de l'Église et les inspirations de la grâce, autant de moyens de salut; faut il vous dire que les pertes, les fléaux, la mort de vos amis, de vos proches sont autant d'avertissements de songer à votre salut?

Quelle est donc votre folie, mon frère, et qui peut vous avoir ainsi aveuglé sur vos intérêts les plus sacrés? Quoi! depuis si longtemps vous vous épuisez à travailler pour ce corps de boue qu'un souffle va dissoudre, et vous n'avez encore rien fait pour votre âme! Insensé! cette pauvre âme que Dieu vous avait donnée pour la sauver, si cette nuit il vous la redemande, en quel état la lui rendrez vous? Oh! songez y bien, la vie est un dépôt sacré dont il faudra un jour rendre un compte terrible; la vie est ce talent évangélique que vous réclamera le père de famille à votre heure dernière; — qu'avez-vous fait de votre âme, vous dira-t-il, rendez compte; où est le talent que je vous avais confié, *redde rationem* [2]! Mal-

[1] *Confige timore tuo carnes meas, a judiciis enim tuis timui*. Ps. CXVIII, 128. — [2] Luc. XVI, 2.

heur alors à celui qui l'aura enfoui dans la terre au lieu de le faire fructifier pour le Ciel ; mais trois fois malheur à celui qui l'aura follement dissipé en amusements frivoles !

Un jeune étudiant romain qui se destinait au barreau, vint un jour trouver saint Philippe de Néri pour lui demander quelques conseils et lui faire part de ses projets d'avenir. Le saint l'écouta longtemps avec sa bonté habituelle, le suivit dans les longs détails où il entrait sur ses moyens, ses succès, son espoir d'arriver incessamment au grade de docteur.

— Très bien, mon ami, lui dit-il alors, vous voilà docteur, et puis ?

— Et puis, je plaiderai, je gagnerai mes causes et les clients viendront en foule.

— Et puis ? lui demanda le saint avec un léger sourire.

— Alors, reprit le jeune homme qui se sentait en veine, on parlera de moi, mon nom deviendra célèbre...

— Et puis ? continua le saint en le pénétrant du regard.

— Et bien ! la réputation amènera la fortune, les honneurs.

— Et puis ?

— Et puis, répond l'étudiant qui commence à s'embrouiller parmi tant de questions, je vivrai tranquille et me reposerai de mes travaux.

— Et puis ? insiste le saint en s'animant par degrés.

— Et puis... et puis... que vous dirai-je, mon Père ? Je finirai par mourir !

— Et puis ? s'écrie enfin le saint d'une voix vibrante qui fit tressaillir l'étudiant jusqu'au fond de l'âme, et puis, docteur, jurisconsulte, avocat d'autrui, que ferez-vous quand vous serez vous-même le coupable, quand Satan sera votre accusateur et le Dieu tout puissant votre juge inexorable?

Ce dénouement fut un coup de foudre pour ce jeune homme qui se retira consterné. Quelques jours après, renonçant à l'étude, il mit ordre à sa conscience, donna ses biens aux pauvres et ne songea plus qu'à se préparer à ce terrible *et puis,* c'est-à-dire à ce passage formidable du temps à l'éternité.

Oh ! prenez donc dès ce moment, mes frères, la résolution de travailler désormais à la grande affaire de votre salut, d'y travailler comme à votre unique affaire : *porro unum est necessarium* [1] : Comme à une affaire personnelle qui ne regarde que vous, que vous seul pouvez traiter. aidé de la grâce, et la grâce ne vous fera jamais défaut ; n'attendez pas que d'autres y travaillent pour vous : Dieu lui-même, au sentiment de saint Augustin, Dieu, qui vous a créés sans vous, ne vous sauvera pas sans votre coopération, travaillez-y *avec crainte et tremblement*, ainsi que s'exprime l'apôtre [2], car il s'agit de fixer votre sort éternel, *nulla satis magna securitas ubi periclitatur æternitas* [3] et, dans une affaire de cette importance, ayant le bien et le mal devant vous, et

[1] Luc x, 14. — [2] Phil. II, 12. — [3] St August.

comme sous la main, vous êtes pour vous même votre plus redoutable ennemi : *perditio tua ex te, Israël* [1].

Pardon, Seigneur, d'avoir si longtemps abusé de la grâce ; maintenant je commence, *et dixi : nunc cœpi* [2]. Ayez pitié de moi ; vous *ne voulez pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive* [3]. Oh ! je vous en supplie, oubliez mon passé, bénissez mon présent, sanctifiez mon avenir !

Et vous, ô Marie ! répandez aussi vos bénédictions sur cette nouvelle ère qui s'ouvre devant moi ; soyez mon guide et mon appui ; et si jamais je sentais chanceler mon courage, ô ma bonne mère, secourez-moi, ranimez moi, conduisez-moi au port du salut ! *Ainsi soit-il !*

QUATRIÈME SERMON

OUBLI DU SALUT.

Oblitus est Israël factoris sui.
Israël a oublié son créateur. (Osée, VIII, 14.)

Mes frères, l'apôtre saint Paul, écrivant aux Philippiens, après leur avoir fait une vive peinture des humiliations et des souffrances du Fils de Dieu, conclut en exhortant les fidèles à travailler à leur salut avec crainte et tremblement : *cum metu et tremore vestram salutem operamini* [4].

[1] Osée. XIII, 9. — [2] Ps. LXXVI, 11. — [3] Ezech. XVIII, 23 — [4] Phil. II, 12.

Qu'est-ce à dire, mes frères? le Seigneur serait-il infidèle à ses promesses, lui qui, presque à chaque page de nos saints livres, s'appelle le Dieu de notre salut, lui qui n'*achève pas le roseau rompu*[1], n'éteint pas *la mèche qui brûle encore*[2]; lui qui ne veut pas la mort de l'impie, mais *qu'il se convertisse et qu'il vive*[3]; lui enfin qui n'est pas venu appeler le juste, mais les pécheurs[4], ni chercher les innocents agneaux qui n'ont pas quitté le bercail, mais les brebis égarées de la maison d'Israël[5]?

Non, mes frères, ce n'est point Dieu qui vous fera défaut; si vous vous jetez dans ses bras, il ne se retirera point pour vous laisser tomber : pourquoi donc devez-vous trembler, mes frères, en travaillant à votre salut? C'est parce que vous êtes d'intelligence en quelque sorte avec les ennemis de votre âme, la chair, le monde et Satan qui vous fascinent et vous aveuglent sur vos vrais intérêts, en vous passionnant pour la terre et ne vous donnant que de l'indifférence pour les biens éternels!

Oui, vous avez tout à craindre de vous-même! Dieu vous appelle mais vous pouvez fermer l'oreille à sa voix; il vous tend la main, mais vous pouvez vous détourner et refuser son secours : et voilà pourquoi vous devez toujours trembler pour cet avenir éternel qui dépend de votre vie!

Mes frères, cette vérité terrible a fait frémir les Antoine, les Jérôme, les Hilarion dans leurs antres

[1] Math. XII, 20, — [2] *Ibid.* — [3] Ezech. XVIII, 25. — [4] Math. IX, 13. — [5] *Ibid.* XV, 24.

et leurs solitudes : après une vie de trente, de quarante années de la pénitence la plus austère, ils se frappaient la poitrine, et pleins d'une sainte frayeur au souvenir des jugements de Dieu, se meurtrissaient le corps et remplissaient l'horreur des déserts de leurs cris et de leurs gémissements.

Je viens, mes frères, vous demander au nom de Dieu si vous n'avez pas comme eux une âme à sauver, si vous n'êtes pas comme eux en face de deux éternités. Hélas ! à vous voir agir, à vous entendre parler, à voir votre conduite de tous les jours, dirait-on que vous vous croyez appelés à un autre avenir que celui de la brute? Perdus, noyés que vous êtes au milieu des soucis, des préoccupations, du tumulte des affaires, vous donnez-vous le temps de songer à votre salut ! Y consacrez-vous un seul de ces moments précieux que vous perdez misérablement aux choses d'ici-bas? Oubli criminel, première source de la damnation de plusieurs, et premier sujet de crainte.

Quand le Seigneur, qui veut vous sauver en vous arrachant aux soucis de la vie, fait naître dans votre âme une sainte inquiétude pour le sort qui vous attend au-delà du tombeau, ne chassez-vous pas cette pensée importune qui vient troubler vos plaisirs? Mépris indigne, deuxième source de damnation et deuxième sujet de crainte.

Enfin, si la grande affaire du salut se dresse devant votre conscience alarmée, pressante comme l'incendie qui dévorerait votre maison, au lieu d'y travailler à l'instant, ne dites-vous pas sans cesse : demain ! comme si ce *demain* était à vous et que vous

ne dussiez pas mourir aujourd'hui peut-être? Négligence insensée, délais imprudents, troisième source de damnation pour le plus grand nombre et troisième sujet de crainte : étudions aujourd'hui le premier, l'indifférence et l'oubli.

En effet, qui songe à son salut, mes frères? Est-ce cet homme que l'ambition dévore, qui suit des sentiers ténébreux pour réussir et se *pousser*, comme on s'exprime dans ce siècle *positif*, qui n'a qu'une affaire à laquelle il sacrifie son repos, son bien, sa santé, sa conscience?

Qui songe à son salut? Est-ce ce vieillard cupide qui, peu content d'une fortune considérable, fruit d'une vie entière de travaux, de sacrifices, de crimes peut-être, en emploie les derniers moments à amasser, à entasser avec plus d'ardeur, comme s'il devait tout emporter dans la tombe?

Qui songe à son salut? Est-ce cette jeunesse volage et insensée, et qui ne vit que par les sens, ne rêve que parures, jeux, divertissements coupables, qui se hâte de jouir, de se couronner de roses avant qu'elles se flétrissent, de boire et de manger en attendant la mort qui doit venir demain?

Qui songe à son salut? Est-ce le père de famille qui, oubliant que la Providence donne à l'oiseau sa pâture, au lys des champs sa sève et sa beauté, s'agite et se tourmente avec une inquiète sollicitude pour laisser à ses enfants un plus vaste héritage?

— Enfin, qui songe à son salut, mes frères? Est-ce ce misérable courbé vers la terre qu'il semble adorer comme son idole, qu'il arrose de ses sueurs,

qu'il sème et moissonne sans jamais se souvenir de celui dont la bénédiction la rend féconde? Est-ce cet esclave à qui des affaires multipliées ne laissent pas un instant de repos, pour qui les jours, les mois, les ans, s'écoulent sans jamais tarir la source des soucis continuels qui viennent l'assaillir ou qu'il se crée lui-même ?

Mes frères, disons-le encore une fois en gémissant, l'enchantement de la bagatelle nous séduit, nous entraîne, nous aveugle sur nos vrais intérêts : *Fascinatio nugacitatis obscurat bona* [1] · Nous nous laissons emporter à l'inconstance de nos désirs. Chaque jour amène son inquiétude, son travail, ses espérances, ses déceptions ; en sorte que les affaires de la vie vous tiennent dans une servitude aussi pénible qu'humiliante : La terre est un maître dur et exigeant qui compte tous nos moments, toutes nos actions, tous nos soupirs : Il veut que tout soit pour lui, il ne nous laisse pas même le temps de réfléchir, de songer à nous-mêmes, je veux dire à notre âme, de peur que reconnaissant notre esclavage, nous ne venions à désirer la liberté...

Ainsi l'on se presse, on se fatigue, on s'impatiente, on se désole ; à une affaire succède une plus pressante, à un désir un plus ardent encore : On vit et l'on meurt sans s'être aperçu qu'on était au bout de sa carrière, sans avoir même songé au compte rigoureux qu'il nous faudra rendre de notre administration...; — et l'époux arrive au milieu de la nuit

[1] Sap IV, 12.

mes frères, et les lampes s'éteignent parce qu'on a oublié d'y verser l'huile de la prudence, cette huile salutaire qui nous avait été si souvent recommandée : L'on entre dans la salle du festin, et l'on s'aperçoit, mais trop tard, qu'on n'a pas *la robe nuptiale* [1]... Mon frère, ainsi la seule affaire dont vous avez été chargé dans le pèlerinage de la vie, cette affaire capitale est la seule que vous ayez oubliée, et d'un oubli criminel qui ne vous laisse pas la plus misérable excuse !

— Car enfin, chrétiens, combien de fois n'a-t-elle pas retenti à vos oreilles, cette profonde parole du Fils de Dieu : Marthe, Marthe, vous vous troublez, vous vous embarrassez de bien des choses ; *pourtant une seule est nécessaire* [2]. Ne vous a-t-on pas répété cent fois, et votre propre expérience ne vous a-t-elle pas appris que tout ce que l'homme fait ici-bas, tous les travaux dont il se consume sous le soleil, que tout ce que la terre peut donner ou promettre de biens, d'honneurs, de jouissances *n'est que vanité et affliction d'esprit* [3] ? Est-il une page dans l'Évangile qui ne vous rappelle que vous avez une âme et que tout ne se termine pas à la terre ?

Et quand même vous n'auriez pas compris tous les préceptes, les exemples, les allusions, les paraboles qui vous en avertissent, n'avez-vous pas compris cette terrible parole : *Insensé! cette nuit on te redemande ton âme : Ces biens que tu as si laborieu-*

[1] Math., XXII, 12. — [2] Luc. X, 14. — [3] Eccles. II, 17.

sement amassés à qui vont-ils appartenir [1] ; ou bien cette autre sentence non moins solennelle : *Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme* [2] ? N'avez-vous pas entendu le langage muet et pourtant si énergique de vos frères qui tombaient par centaines à votre droite, à votre gauche et dont le dernier râlement voulait dire : Moi aujourd'hui, toi demain ?

Donc, oubli criminel, mes frères : on se perd, mais on se perd misérablement, de gaieté de cœur ; on se perd parce qu'on s'est enchaîné, rivé à la terre; on se perd parce qu'on n'a point prêté l'oreille à la voix du Seigneur, qui vous disait au fond de l'âme : Prenez garde, la mort est là : mettez ordre à vos affaires : *Dispone domui tuæ quia morieris, et tu non vives* [3] ; on se perd parce qu'on s'est obstiné à fermer les yeux à la lumière ; on se perd en un mot parce qu'on a voulu se perdre : *Perditio tua ex te, Israel* [4].

Il y a, mes frères, dans l'Évangile, un passage qui me fait frissonner toutes les fois qu'il frappe mes regards : Il est dans la parabole du mauvais riche.

Du fond de l'abîme où le consume une soif plus dévorante que les flammes éternelles qui le pénètrent, ce misérable lève les yeux au ciel vers cette goutte d'eau de Lazare qui triple son supplice et qu'il implore toujours en vain...

— Oh ! que vos jugements sont terribles, grand

[1] Luc, XII, 20. — [2] Math., XVI, 26. — [3] Isa, XXXVIII. — [4] Osée, XIII, 9.

Dieu ! s'écrie t-il d'une voix désespérée, que votre vengeance est formidable ! Ah ! puisqu'un abîme infini, puisqu'un impénétrable chaos sépare le ciel de l'enfer, envoyez Lazare sur la terre, afin qu'il aille prévenir mes frères, de peur qu'ils ne soient eux aussi précipités dans ces flammes !

— Tes frères n'ont-ils pas Moïse et les prophètes ?

— Sans doute ; mais si un mort ressuscite et va les trouver, ils feront pénitence.

— Non, non, *s'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne se convertiront pas davantage à la voix d'un mort ressuscité* [1].

Terrible image de notre siècle, mes frères ! vous êtes tellement absorbés par la matière et si préoccupés des soins temporels, que les vérités les plus frappantes, les plus fortes vous réveillent à peine et vous laissent insensibles. Hélas ! un mort ressusciterait pour vous rappeler la grande affaire de votre salut, un damné remonterait de l'abîme pour vous exhorter à y travailler sans relâche, que leur voix se perdrait dans le tumulte de vos affaires, de vos plaisirs et ne vous ferait qu'une impression passagère.

Vous êtes-vous jamais transporté en esprit aux jours de Noé, dans ce siècle *positif* aussi, à sa manière, où, absorbés comme vous par les intérêts matériels et les jouissances de la vie, les hommes ne songeaient qu'à boire, manger, se divertir et à contracter des alliances, peu soucieux d'un avenir plein d'orage qui s'avançait à grands pas ? C'est en

[1] Luc. XVI, 20, 24, 26.

vain que le saint Patriarche leur transmettait les menaces du Tout-Puissant, leur parlait de la catastrophe terrible qui devait bouleverser la nature, en vain qu'il les exhortait à fléchir par la pénitence la colère du Seigneur, rien n'y fit; comme les habitants de Sodome, pour le Juste qui voulut plus tard les sauver de l'embrasement de cette ville criminelle, ils se moquaient de ses paroles et ne les prenaient point au sérieux : *Visus est eis quasi ludens loqui* [1] : Que dis-je? ils le contemplèrent sans s'émouvoir, pendant cent ans, occupé avec sa famille à la construction de l'arche, ils le virent s'y enfermer à l'approche du déluge avec les animaux destinés à repeupler l'univers : Ils assistèrent pour ainsi dire aux premières scènes de ce drame épouvantable, qu'ils doutaient encore : Ils se jouèrent jusqu'au dernier moment de la *simplicité* du patriarche et ne cessèrent de traiter ses conseils de rêveries et ses prédications de fantômes, que quand la vengeance divine ouvrit les cataractes du ciel et vint leur faire cruellement sentir la réalité.

Oh ! de grâce, soyez plus sages, chrétiens, réveillez-vous et mettez-vous sérieusement à l'œuvre! De trop chers intérêts sont en jeu, prenez-y garde; ne traitez pas à la légère une affaire qui peut avoir de si fatales conséquences! Travaillez au salut de votre âme, et travaillez-y, je le répète, *avec crainte et tremblement !* Travaillez-y comme l'esclave travaille dans l'ombre à briser sa chaîne, comme le naufragé, au

[1] Genes. XIX, 14.

milieu de l'océan, à saisir la planche du salut : Travaillez-y comme y travailleraient Judas et Caïn, s'il leur était donné de remonter parmi nous : *Cum metu et tremore vestram salutem operamini.*

Oui, tremblez, car en face du Ciel et de l'enfer, la crainte est le commencement de la sagesse : tremblez, car si, par votre lâche insouciance, vous veniez à vous perdre, le sang d'un Dieu mort pour votre salut crierait plus haut vengeance que le sang d'Abel !

Pénétrez-nous, Seigneur, nous vous en conjurons, pénétrez-nous du néant des choses de la terre et ne permettez pas que notre âme s'endorme dans les créatures de ce perfide sommeil où l'on n'entend plus votre voix ! Donnez-nous de ne jamais oublier que le ciel est notre patrie, et que, pour y parvenir à travers le torrent de créatures qui nous en séparent, nous devons nous frayer péniblement un passage, lutter sans cesse et remporter tous les jours une victoire ! Faites, ô mon Dieu, que désormais la grande affaire du salut domine notre horizon et ne soit plus obscurcie par les nuages et les vapeurs de la terre ! Rendez-nous plus dociles aux saintes inspirations de la grâce afin que nous nous rappelions sans cesse que nous avons une âme, que nous sommes en exil, et ne perdions jamais de vue le ciel de la patrie, ce beau ciel où est notre trésor, où doit être aussi notre cœur. *Amen !*

CINQUIÈME SERMON

DÉDAINS POUR LE SALUT.

... *Vocavi et renuistis, despexistis omne consilium meum; ego quoque in interituo vestro ridebo et subsannabo.*

Je vous ai appelé en vain, vous avez méprisé mes inspirations; à votre mort, viendra mon tour de rire et d'insu ter. (Prov. I, 24)

Mes frères, enseveli dans les préoccupations de la terre et les affaires temporelles, livré sans réserve aux soins du corps qui l'absorbent tout entier; l'homme s'est tout refusé pour son âme, tout, jusqu'à un moment de calme pour faire un retour sur lui-même, et réfléchir au dégradant esclavage dans lequel le tiennent les soucis et les embarras de la vie.

Oubliant la noblesse de son origine et son sublime destin, il s'est endormi dans les créatures, ne songe qu'à la terre, ne respire que pour la terre ; c'est de la terre qu'il faut l'entretenir, si vous voulez qu'il vous entende et vous comprenne : pour tout autre conversation il dort. Parlez-lui de Dieu, de son âme, des récompenses et des peines de l'autre vie, il dort.

— Dites-lui que l'homme a des devoirs à remplir envers Dieu, envers ses frères, envers lui même et qu'un jour il lui faudra rendre compte de la manière dont il s'en est acquitté ; il n'entend pas ce langage, il dort. — Pour le réveiller de ce sommeil léthargique et le désillusionner des fantômes de la

terre, répétez à son oreille cette parole du plus grand, du plus riche et du plus heureux des rois : *Tout est vanité sous le soleil !* Il n'entend pas, il dort !... Ainsi, mes frères, l'homme animal et charnel est sourd aux choses de l'esprit de Dieu : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus*[1]. L'instinct grossier qu'il a laissé prévaloir, l'élément matériel dont il s'est fait l'esclave le rend insensible à toute autre voix que celle qui lui dit : Grandis, amasse, entasse, hâte-toi de manger, de boire, hâte-toi de jouir *puisqu'il faudra mourir demain*[2] !

Eh bien oui, mes frères, il faudra mourir demain et cette pensée au moins devrait vous tenir en éveil, dissiper le prestige qui vous a séduit et vous rappeler au sentiment de la réalité Mais hélas ! on s'est fait un élément de la région des chimères et des fantômes; la réalité pèse, importune ; on aime son erreur, son sommeil, et l'on dormira jusqu'à ce que la mort, de sa main de squelette, vienne saisir sa proie !

Oubli criminel, mes frères, indifférence fatale inspirée sans doute par cet antique serpent qui disait à nos pères en leur montrant le fruit tentateur. Non, non, ne craignez rien, vous ne mourrez pas. *Nequaquam morte moriemini*[3]. Or, oublier son salut au milieu des préoccupations de la vie, l'oublier alors que tout vous le rappelle, l'oublier volontairement c'est être bien coupable et vouloir rester sans excuse au tribunal du souverain juge : Mais négliger

[1] I. Cor. II, 14. — [2] Is. XXII, 13 — Gen. III, 4.

son salut pour des chimères, mépriser les saintes inspirations de la grâce, s'obstiner, en dépit de l'enfer, en dépit du ciel, à ne rien faire pour son âme, n'est-ce pas se rendre cent fois plus coupable et faire violence à la justice divine?

Sans doute la terre vous occupe et vous absorbe tout entier, mon frère : Sans doute la bagatelle vous amuse et vous séduit ; mais, convenez-en, le charme se dissipe ou s'affaiblit de temps à autre et laisse le champ libre à la réflexion. Alors la conscience s'alarme, et, du fond de l'âme, s'élève un murmure confus... — C'est votre voix, Seigneur, la voix de votre miséricorde et de votre amour qui nous appelle et qui nous crie : Pauvres enfants revenez et vivez ! *Revertimini et vivite* [1] ! Revenez, car vous avez quitté le sentier de la vérité pour celui de l'erreur, et vous vous épuisez à la recherche des illusions et de la bagatelle : *Revertimini !* Vivez enfin de la véritable vie, de la vie d'une créature intelligente et raisonnable, car jusqu'ici vous avez vécu comme l'animal sans raison, qui ne vit que pour la terre, ne songe qu'à la terre et se termine à la terre : *Vivite !* Revenez, car de quelques soins, de quelques travaux que vous vous consumiez sous le soleil, si vous n'avez point en vue le salut de votre âme, l'unique affaire dont vous ayez été chargés, vous êtes des ouvriers inutiles et oisifs : c'est pourquoi revenez ; il est la onzième heure, allez travailler à ma vigne [2]. *Revertimini !* Vivez, car jusqu'ici, avec votre ardeur et votre

[1] Ezec. XVIII. — [2] Math. XX, 47.

sollicitude continuelle, vous avez été un figuier stérile qui n'a porté que des feuilles, une vigne ingrate qui n'a produit que des raisins sauvages ; vivez donc, et produisez enfin des fruits de salut : *Vivite !*

Mes frères, ce langage secret et pressant, qui de vous ne l'a cent fois entendu au fond de son cœur ; qui de vous n'a éprouvé les gémissements plaintifs de l'âme qui se sent négligée, qui a faim, et qui, jalouse de voir que vous ne pensez qu'à votre corps, vous rappelle que l'homme ne vit pas seulement de pain ? Comment les avez-vous accueillies, ces plaintes de votre âme qui réclame une nourriture plus solide, la parole sainte et les œuvres du salut ? N'avez-vous pas imposé silence à cette voix importune qui vous rappelait au sentiment de vos devoirs et vous alarmait sur votre avenir ? N'avez-vous pas endurci votre cœur aux sollicitations de la grâce qui vous demandait, qu'après avoir si largement payé le tribut à César, vous rendissiez aussi à Dieu ce que vous deviez à Dieu ?

Hélas ! semblables à un homme qui se réveille d'un profond sommeil et qui, pour se rendormir, se tourne de l'autre côté, ferme sa paupière et appelle de nouveaux songes, vous avez repoussé bien vite ces pensées trop sérieuses et vous êtes retombés dans votre premier assoupissement... — Mépris indigne, mes frères, coupable abus des saintes inspirations du ciel !

La grâce vous montrait, d'un côté, les biens de la vie avec leurs chagrins, leur inconstance, leur vanité ; de l'autre, la gloire et la félicité

des cieux promises au vainqueur dans les combats du salut ; d'un côté, le monde, de l'autre, Dieu lui-même, et, sans balancer, sans daigner même comparer, vous avez renoncé à votre Dieu pour vous prosterner devant le monde, et dédaigné le trésor qui vous était offert, pour recueillir péniblement un peu de boue ! Mépris indigne, mes frères !

Cent fois le Seigneur, qui voulait à tout prix vous sauver, voyant le peu d'effet de ses promesses, vous a effrayé de ses menaces. Cent fois il vous a montré l'abîme ouvert sous vos pas et fait gronder à votre oreille le tonnerre de ses vengeances. Qu'avez-vous fait alors ? Pour vous étourdir, vous vous êtes jeté à corps perdu dans le tourbillon des affaires, dans des travaux, des soucis continuels : vous vous êtes plus que jamais attaché à cette terre où vous aviez concentré vos affections et vos espérances ; vous l'avez adorée comme votre Dieu ; vous lui avez sacrifié votre repos, votre santé, votre vie, disant, sinon de bouche, au moins par l'énergique langage de vos actions : de l'or, des champs, des prés, de vastes domaines, voilà tout l'homme. Périsse le ciel pourvu que la terre me reste ! — Mépris indigne, mes frères ! mépris qui, d'avance, vous dévoue à toutes les malédictions de Dieu !

Enfin la clémence du Sauveur tente un dernier effort. — Insensé, vous disait-elle, et jusqu'où prétendez-vous monter ? Quand s'arrêtera l'aveugle cupidité qui vous consume ? Espérez-vous vous éterniser sur la terre ? Insensé ! cette nuit on vous redemande votre âme : Ces biens si péniblement

amassés à qui vont-ils appartenir? à des enfants ingrats et dénaturés qui désirent votre mort, à des héritiers cupides qui regretteront jusqu'au suaire que vous emporterez! Voyez le glaive de la mort suspendu sur votre tête, il va tomber!... Que du moins cette sombre vision vous donne la véritable prudence, la vraie sagesse : *Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme?* — Cette voix menaçante, vous l'avez entendue, mes frères, vous en avez frémi ; mais comme les fortes émotions vous font mal, vous vous êtes empressés de vous rassurer, de vous étourdir, d'étouffer le gémissement de votre conscience alarmée... Aussi, dans le bruit, les amusements, dans les folles joies de la terre et l'ivresse des plaisirs, vous avez cherché le repos de votre âme, hélas! peut-être l'y avez-vous trouvé et votre conscience est tranquille! .. Oh! ne craignez-vous pas que ce ne soit là ce calme effrayant, sinistre avant coureur de la foudre?...

Ainsi, mépris indigne, mes frères, et mépris d'autant plus criminel qu'il s'attaque à l'Esprit-Saint lui-même, à l'Esprit Saint qui nous inspire les pensées salutaires, les saintes résolutions; qui nous anime à *vouloir et à opérer* le bien qu'il nous a inspiré. Or, résister ainsi à l'Esprit-Saint n'est-ce pas en quelque sorte se tarir à soi-même la source des grâces nécessaires au salut, n'est-ce pas se réprouver d'avance?

Mes frères, il est une heure solennelle dans la vie où le plus brave tremble, où le plus endurci prie, où le plus incrédule a la foi. Approchez de

cette alcôve solitaire d'où partent des gémissements plaintifs comme le râle d'un moribond.

Impuissante à le sauver, la science s'est retirée, le malheureux a pu lire son arrêt dans tous les yeux : encore quelques moments et tout sera dit pour lui sur la terre...

Alors abandonné de tous, seul en face de la mort il plonge son regard dans cet avenir assombri par ses crimes, et, pour la première fois peut-être, songe à ce Dieu vivant, entre les mains duquel il va tomber. Oh ! alors, que le monde lui semblera petit, méprisable, mis en balance avec son Dieu ! Comme l'affaire du salut se dressera devant lui pressante, sérieuse, essentielle, et qu'il regrettera amèrement de s'être toute la vie épuisé pour le mensonge et la bagatelle ! Qu'il tremblera surtout d'avoir si longtemps étouffé le cri de sa conscience et méprisé les inspirations du ciel !

— Oh ! de grâce, une heure, prince ! disait à son roi un courtisan qui se sentait mourir, une heure de vie pour prix de mon dévouement, une seule heure pour tant d'années, pour ma vie entière passée à vous servir !...

— Hélas ! quelle demande me faites-vous là, mon ami ! répondit le prince avec un soupir et les larmes aux yeux, car il aimait son serviteur, demandez-moi de l'or, des honneurs, de la puissance, demandez-moi ma couronne, mais je ne suis qu'un mortel, et, quand je vous donnerais tout mon sang je n'ajouterais pas une minute à votre vie !

— Ainsi, dit le malade tristement résigné, tout est

fini pour moi sur la terre, je ne dois plus espérer qu'en Dieu. . — Puis s'animant par degrés ! — Ah ! s'écria-t-il, cette vie, que le monde est impuissant à prolonger d'une minute, le Dieu qui me l'avait donnée, ce Dieu de bonté qui m'attend, le seul ami qui me reste à cette heure suprême et dont j'ai si longtemps méconnu la voix, il ne m'en demandait que quelques instants et m'avait promis en retour l'heureuse immortalité des élus !... Insensé, qui ai sacrifié le ciel à la terre, le Créateur à la créature et mon salut éternel aux amusements d'un jour !

Stériles regrets, mes frères, douleur impuissante, si Dieu n'eut pitié de ses remords et de son repentir ! Attendrez-vous à cette heure solennelle pour y songer ? Laisserez-vous la voix du Seigneur frapper encore longtemps en vain votre oreille et son sang couler inutile pour votre salut ? Prenez y garde. la justice de Dieu fait à sa bonté un contre-poids terrible : on n'abuse pas impunément de la miséricorde divine. Quand la clémence est à bout, vient le tour de la justice et de la vengeance. Souvenez-vous de la menace qui commence cet entretien, ne fermons plus la porte de notre âme à la voix du Saint-Esprit qui nous appelle, écoutons ses *inénarrables gémissements*, qui nous sollicitent au fond du cœur ; suivons avec un saint empressement l'impulsion salutaire qui nous est communiquée, c'est le seul moyen d'être réellement heureux durant la vie, consolé à l'heure de la mort, éternellement béni par delà la tombe ! — C'est la grâce que

je vous souhaite, mes frères. *Au nom du Père, du Fils, etc. Amen !*

SIXIÈME SERMON

DÉLAIS IMPRUDENTS.

Ne differas de die in diem.
Ne différez pas de jour en jour. (Eccl. v 8.)

Mes frères, interrogez les hommes, même les plus prudents et les plus sages selon le monde ; demandez-leur pourquoi ils sont sur la terre, ce qu'ils y font, le but vers lequel ils tendent ; et leur but le plus sérieux, le plus pressé : la fortune, dira l'un ; l'autre, le crédit et la réputation ; celui-ci les arts et les sciences ; celui-là les honneurs et les dignités. Le riche se hâte, dit-il, d'agrandir son domaine ; le pauvre, de conquérir cette honnête aisance qui, de l'aveu de l'Esprit-Saint lui-même, est une condition de notre bien-être sur la terre [1] : la jeunesse veut profiter des beaux jours ; l'âge mûr établir avantageusement une famille ; le vieillard recueillir les fruits d'une vie entière de travail, puis, sur le bord de la tombe, prendre enfin quelque repos...

Ainsi tout a son temps, ainsi chacun a son occupation sur la terre et son affaire capitale à laquelle il donne tous ses soins, toute sa sollicitude ; affaire

1 Prov. xxx, 8.

pressante en un mot, qui doit passer avant toutes les autres. Tout homme qui n'a pas une affaire de ce genre est un homme désœuvré ; le monde l'appelle un fainéant. Or, de tant d'hommes occupés, en est-il un, je vous le demande, un seul qui ait pris au sérieux l'affaire de son salut, un seul qui la mène seulement de front avec ses autres affaires ?

Remarquez-le bien, c'est un fait d'expérience qu'on a du temps pour tout le reste, pour les occupations les plus frivoles, tandis que pour les intérêts du salut, on diffère sans cesse, on remet à plus tard... Et pourtant le jour fuit, chrétiens, et la nuit vient où l'on ne peut plus rien faire ; il y a si longtemps que vous dites *à demain ;* quand viendra-t-il donc, ce demain ? Est-ce lorsqu'on jettera votre corps dans la fosse ?

Hélas ! quand il s'agit du plus léger intérêt, du plus mince avantage, n'êtes-vous pas d'une sagesse, d'une prévoyance admirable ? N'avez-vous point adopté pour maxime que l'on ne doit jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire la veille, et qu'on s'expose à perdre ce qu'on néglige d'acquérir quand l'occasion s'en présente ? Et qu'a donc la terre de si attrayant et de si précieux que ses sollicitations vous trouvent toujours prêts, tandis que la voix du Seigneur frappe depuis si longtemps votre oreille sans pénétrer vos cœurs ?

Le Dieu de votre salut se tient à la porte et il frappe :

— Convertissez-vous à moi, dit-il, c'est donner trop longtemps à la bagatelle et aux faux biens du monde ; pensez à votre âme, à votre salut éternel,

convertissez-vous, laissez enfin la vanité pour la réalité ! *Ecce sto ad ostium et pulso*[1].

— Demain, Seigneur, revenez demain !

— Mon enfant, reprend le divin Maître, n'as-tu pas assez fait pour la terre? Ne lui as-tu pas donné les prémices de ta vie, ces aimables prémices dont j'eusse été si jaloux? Veux-tu donc lui donner ta vie entière? Et que te donnera-t-elle en échange? Ah! reviens, reviens, il est temps de songer à ton âme et de faire quelque chose pour ton salut : *Ecce sto ad ostium et pulso.*

— Demain, Seigneur, demain! Aujourd'hui j'ai acheté une vigne, une maison : il faut que j'aille les voir .. — Demain, Seigneur, demain ; aujourd'hui j'ai acheté cinq paires de bœufs et je vais d'abord les essayer... – Demain, Seigneur! aujourd'hui je donne le repas de mes noces, je n'ai pas le temps de m'occuper de mon salut.

— Mon enfant, continue le Seigneur, prends-y garde, le temps fuit et la mort approche! Réponds à la voix qui t'appelle et cesse de différer de jour en jour ; hâte toi de travailler pour ton âme, car le Fils de l'homme viendra bientôt ; hâte toi, car tu ne connais ni le jour ni l'heure; hâte-toi, car il veut te surprendre, il doit venir comme un voleur et au *moment où tu l'attendras le moins*[2]; mets donc la main à l'œuvre; l'heure est avancée sans doute, mais bien que tu sois arrivé si tard à la vigne du Père de famille, tu recevras le salaire des ouvriers

[1] Apoc. III, 20. — [2] Math. XX, 12.

qui ont porté le poids de la chaleur du jour [1]... mais hâte-toi, de peur que la nuit ne te surprenne au milieu du chemin : *Ecce sto ad ostium et pulso.*

— Demain, Seigneur, demain ! Aujourd'hui je suis si jeune ! Faut-il donc renoncer à la vie avant d'en avoir goûté les douceurs ! Demain, ô Seigneur ! Aujourd'hui, je ne me sens pas le courage de commencer : mon cœur tient encore trop à la terre ; laissez-moi rompre peu à peu les liens qui l'y attachent ! Demain, Seigneur ! aujourd'hui que je suis dans la vigueur de l'âge, que la fortune me sourit, laissez-moi placer ma famille, laissez moi terminer cette entreprise, gagner ce procès, recueillir cet héritage, laissez moi ensevelir mon père ; demain, le cœur plus content, l'âme plus tranquille, je serai tout entier à l'affaire de mon salut !

— Malheureux enfant ! répond le bon pasteur, c'en est donc fait... tu veux donc te perdre ! Ah ! c'est le démon qui t'abuse ! Songez-y bien, cet antique ennemi du genre humain était *homicide dès le commencement*... Il a peuplé les enfers des tristes victimes de sa malice et de sa perfidie, et la plupart des réprouvés ne le sont que pour avoir différé comme toi de penser à leur salut. Toujours fidèle à sa politique infernale, il rôde autour de toi, te rassure, t'endort et cherche à gagner du temps en attendant l'occasion favorable pour se jeter sur toi... Ouvre donc les yeux, ô mon enfant ! Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il perd son âme ?

[1] Luc XII, 40.

Tous les trésors de la terre valent-ils une goutte de sang d'un Dieu? Eh bien! pour arracher ton âme à Satan, le Fils de l'homme l'a versé tout entier, et tu veux la lui rendre et te damner encore! Malheureux! regarde ces mains et ces pieds percés de clous, contemple ce front couronné d'épines, couvert de crachats, vois ce côté entr'ouvert et ce cœur qui laisse échapper sa dernière goutte de sang! Entends le dernier soupir de ton Sauveur expirant, et comprends ce que vaut une âme... Oh! reviens, reviens! Ton cœur, — c'est moi qui l'ai formé, — ton cœur n'est point un cœur de bronze, un cœur de tigre; il connaît l'amour et la reconnaissance... Ah! quand il s'agit de répondre à l'amour d'une chétive créature, il sait si bien payer de retour, et pour moi seul il serait insensible! Oh! de grâce, et par pitié pour toi-même, une prière, une parole, un soupir de repentir et d'amour sincère : *Ecce sto ad ostium et pulso.*

— Demain, Seigneur, revenez demain!

— Insensé! la voix qui te sollicite aujourd'hui, c'est la voix gémissante de l'agneau de Bethléem; tremble que demain tu n'entendes plus que la voix de la foudre et les formidables rugissements du lion de Juda! Aujourd'hui, tu dis demain; ce demain, qui te l'a promis? Qui te le garantit? Ce demain que sera-t-il? où luira-t-il? Dans l'enfer peut-être!

Mes frères, j'ai lu dans un excellent petit livre qui devrait être dans les mains de tout le monde [1],

[1] Le *Pensez-y bien.*

qu'un jeune homme, tristement célèbre dans sa ville natale pour son libertinage et son impiété, tomba dangereusement malade, sans vouloir entendre parler de religion. Un saint prêtre qui lui était attaché vint le visiter pour essayer de le convertir à cette heure suprême. Il lui parla de l'affaire de son salut, des scandales de sa vie passée, des vengeances de Dieu, de l'imminence de la mort et de la nécessité de s'y préparer par un repentir sincère et une bonne confession.

Le malade écoutait dans un morne silence et ne paraissait nullement disposé à suivre ces sages conseils.

— Allons, mon ami, lui dit le prêtre, voici le moment favorable pour revenir à Dieu, qui veut bien vous offrir le pardon de vos crimes. Profitez de mon ministère pour mettre votre conscience en repos ; commençons par votre confession..

— Me confesser, monsieur ! s'écria le malade avec étonnement, je suis donc bien près de mourir ?

— Hélas ! il n'est que trop vrai, mon pauvre ami ; vous connaissez toute mon affection pour vous ; mais quelque terrible que soit cette parole, il est de mon devoir de la dire et de vous ouvrir les yeux en ce moment solennel... D'ailleurs, vous savez bien que les médecins vous ont abandonné... Il ne vous reste plus qu'à vous jeter dans les bras de la miséricorde de Dieu.

— Eh bien, monsieur, revenez demain.

— Mais, mon ami, êtes-vous sûr d'y arriver ?

— Sans doute ! Je l'espère, au moins ; il serait

bien malheureux pour moi de ne pas passer cette nuit.

— Oh oui ! Mais si ce malheur arrive ?

— Allez, soyez sans crainte, monsieur, je me sens encore de la force ; vous pensez bien que je ne veux pas mourir sans confession.

— Pourtant, cher ami, si vous m'en croyez...

— Que voulez-vous : pour aujourd'hui, c'est inutile ; nous verrons demain.

Le prêtre se retira le cœur navré. — Il en sera de moi, se disait-il tristement, comme de tant d'autres qu'il n'a voulu ni voir, ni entendre... Ah ! je sens que l'heure de la justice va sonner pour ce malheureux qui a lassé la clémence divine !

Et pourtant le bon prêtre se faisait encore illusion, et espérait contre toute espérance. Après avoir passé une grande partie de la nuit en prières, il dit la messe de bonne heure et se rendit chez le malade en faisant son action de grâces. Il le trouva beaucoup plus affaissé que la veille, avec une teinte cadavéreuse déjà répandue sur ses traits.

— Eh bien, mon pauvre ami, lui dit-il d'une voix émue, effrayé qu'il était de le voir sitôt changé, vous n'avez pas sans doute oublié votre promesse ; nous allons ce matin nous confesser, n'est ce pas ?

— Ce matin ? Oh ! non, monsieur, attendons encore, nous aurons tout le temps.

— Comment, *tout le temps ?* s'écria le prêtre avec une sainte énergie, ne m'avez-vous pas dit de revenir aujourd'hui ? Voulez-vous donc attendre que vous soyez sans connaissance ou que vous ayez

rendu le dernier soupir? Allons, allons, mon ami, n'abusez plus de la grâce ; commencez votre confession et faites avec moi le signe de la croix...

— Je me confesserai... je me confesserai, disait le malade d'une voix saccadée ; puis, fixant le prêtre avec des éclairs dans les yeux, il prononce ces terribles paroles de l'Écriture : *Peccator videbit et irascetur* [1] ; le pécheur ouvrira les yeux transporté de colère. A l'instant, il s'enfonce dans le lit et se couvre le visage en silence.

Le prêtre, dans un état d'exaltation fiévreuse qui se sent, mais ne saurait se décrire, découvre ce malheureux. — Allons, lui dit il, c'est trop différer, confessez vous sans délai ; ne suis-je pas votre ami, et le Seigneur n'est-il pas toujours le Dieu des miséricordes?

— Oui, oui, je me confesserai ! répond le malade en frissonnant de tout son corps et les cheveux dressés sur sa tête ; puis il continue l'effroyable sentence : *dentibus suis fremet et tabescet;* le pécheur grincera des dents et sèchera d'effroi ; et le malheureux s'enfonce de nouveau dans son lit et se couvre encore le visage.

— Mon ami, je vous en conjure, lui dit le confesseur avec des larmes dans la voix et tout en le découvrant de nouveau, je vous en supplie, ayez pitié de votre âme ; pensez à Dieu, à votre éternel avenir ! La mort est là ; au nom du ciel, commencez votre confession !

[1] Ps. CXI.

— Oui, oui, mon père, confessons-nous, confessons-nous ! répond le malade en ricanant ; et, les yeux sinistrement ouverts, la bouche écumante, il se replonge encore plus avant dans son lit et se couvre le visage pour la troisième fois en disant d'une voix sépulcrale ces dernières paroles qui semblent sortir de l'abîme : *Desiderium peccatorum peribit* : les désirs du pécheur périront avec lui...

Le prêtre épouvanté le découvre... Il était mort !

Mes frères, vous dirai-je avec ce saint prêtre, ayez pitié de votre âme, ne la laissez pas misérablement périr en disant : *à demain !* Qui vous a dit, qu'il y aura un *demain* pour vous ? C'est aujourd'hui que l'Esprit Saint vous appelle : n'endurcissez plus vos cœurs contre ses tendres sollicitations : *Hodie si vocem ejus audieretis nolite obdurare corda vestra* [1]. — Convertissez-vous à moi, vous dit-il, par la voix de son prophète, convertissez vous à moi et vous serez sauvés, *convertimini ad me et salvi eritis* [2].

Pauvre pécheur : veux-tu donc que le sang et les humiliations d'un Dieu te soient inutiles ? Oh ! reviens, pauvre brebis égarée, cesse de fuir le bon pasteur qui t'appelle, qui court, qui vole sur tes pas ! Cesse de mettre entre lui et toi de viles créatures : Il te tend la main, ne dédaigne pas son appui : Il t'offre la couronne et les délices des cieux, ne leur préfère plus l'illusion et la bagatelle : Il fait gronder son tonnerre pour te frapper par l'appareil de ses vengeances et parce qu'il veut à tout prix te sauver,

[1] Ps. XCIV, 8. — [2] Is. XLV, 22.

n'endurcis plus ton âme contre ses menaces salutaires, et la crainte du Seigneur sera pour toi le commencement de la sagesse sur la terre, en attendant que son amour en soit la récompense dans le ciel. *Amen.*

STATION DU CARÊME

SEPTIÈME SERMON

SUR LE SACREMENT DE PÉNITENCE. — ŒUVRE DE LA PUISSANCE DE DIEU.

> *Haurietis aquas in gaudio de fontibus salvatoris.*
> Vous puiserez avec transport aux fontaines du Sauveur. (Is. XII, 3.)

Mes frères, quand le cerf altéré, qui errait depuis longtemps dans un désert stérile et sans eau, rencontre enfin une claire fontaine, avec quelle ardeur il s'y abreuve, s'y désaltère, y étanche l'ardente soif qui le consume ! C'est ainsi que l'âme infortunée qui s'est épuisée à courir loin de son Dieu dans les sentiers du crime, cette terre brûlante et désolée, pénétrée de repentir et d'amour pour un tendre père qui l'appelle, avec quel saint empressement, nouveau prodigue, elle s'élance dans son sein !

Vous rappelez-vous, chrétiens, cette mystérieuse piscine de l'ancienne loi, autour de laquelle se pressait une multitude de malades et de lépreux, qui attendaient qu'un ange vînt en agiter les flots, pour s'y plonger les premiers et y retrouver la santé ?

— Eh bien cette piscine salutaire, ainsi que les eaux du Jourdain que le divin précurseur faisait couler sur le front des juifs qu'il baptisait, malgré leur puissance et leur efficacité merveilleuse, n'étaient que l'ombre et la figure; je vous annonce aujourd'hui la réalité; je veux vous parler des eaux saintes de la pénitence, de cette fontaine sacrée prédite par le prophète Isaïe, et qui enflammait les désirs brûlants du saint roi David, lorsqu'il s'écriait dans les ardeurs d'une soif remplie de mystères : Oh ! qui me donnera de l'eau de la fontaine de Bethléem ! *ô si quis mihi daret aquam de cisterna Bethleem* [1] !

C'est en effet de Bethléem que nous vient cette source de vie, chrétiens, ou plutôt, c'est du Calvaire ; levez les yeux ; voyez ces flots de sang qui coulent des plaies du Rédempteur et qui rougissent la terre ; entendez le lui-même vous dire du haut de la croix d'une voix mourante ces tendres paroles qu'il répétait autrefois dans les synagogues de la Galilée :

Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, *si quis sitit, veniat ad me* [2]. S'il est quelque lépreux dont l'âme soit bien fatiguée, quelque infirme languissant depuis de longues années, dans la triste paralysie du péché, qu'il se lève, qu'il vienne : le prêtre, ce bon ange que je lui ai donné dans mon amour, et qui connaît ses misères pour les avoir partagées, le plongera dans la sainte piscine de la pénitence, dans le sang divin qui a sauvé le monde et dont la vertu miraculeuse est toujours et partout la même. Il n'est pas besoin

[1] I. Paral. xx, 17. — [2] Joan. vii, 37.

de se presser sur les bords de ce bain salutaire ; les premiers comme les derniers y trouveront la santé...

— Oh ! venez donc à moi, paralytiques, malades spirituels, cent fois plus à plaindre que les malheureux que je guérissais autrefois, venez à cette piscine céleste : venez y purifier la lèpre de vos âmes dans le sang de votre Sauveur, et vous désaltérer à cette source de vie : vous en sortirez guéris, consolés, rayonnants d'une sainte joie ! *Haurietis aquas in gaudio de fontibus salvatoris* [1].

Vous le savez, mes frères, et plût à Dieu que vous ne l'eussiez point appris par votre propre expérience, la pénitence est, de tous les sacrements, celui dont nous pouvons le plus abuser, parce que notre faiblesse et notre malice nous forcent à y recourir plus souvent qu'aux autres. Nous allons en examiner l'excellence et la grandeur, pour ne pas le profaner par une trop grande familiarité. Après l'Eucharistie, c'est celui dont l'abus serait le plus criminel, puisqu'il est l'œuvre de la puissance, de la sagesse et de la bonté de Dieu.

Considérons-le aujourd'hui comme l'œuvre de sa puissance souveraine.

Tous les ouvrages du Seigneur portent, mes frères, le cachet de sa toute-puissance. L'insecte qui rampe à vos pieds aussi bien que les astres des cieux attestent sa grandeur et sa magnificence adorables ; et la main qui s'est comme jouée en créant l'univers, ne vous annonce pas un pouvoir plus souverain que

[1] Isaï. XII, 3.

celle qui a formé un grain de sable · *Magna opera Domini, exquisita in omnes voluntates ejus* [1]. Il est grand dans la création de l'homme et les dons précieux dont il a embelli son existence ; il est grand dans la création de votre âme, cette sublime image de la divinité ; grand dans les nobles destinées qu'il lui a faites ; grand dans les faveurs et les grâces signalées dont il nous accable pour gagner notre cœur, le détacher de la terre et nous attirer à lui dans le ciel.

Mais, parmi ces bienfaits qui lui donnent des droits infinis à notre reconnaissance, il en est qui portent d'une manière encore plus sensible le caractère de la grandeur de Dieu, et que l'on ne peut envisager sans s'écrier avec le Roi-Prophète : Vous êtes grand, Seigneur, et vos bontés méritent des louanges éternelles : *Magnus Dominus et laudabilis nimis* [2].

Je ne parle point du mystère d'un Dieu incarné, anéanti dans un berceau ; d'un Dieu gémissant trente-trois ans dans la douleur ; d'un Dieu immolé sur la croix entre deux scélérats ; d'un Dieu devenu, par un excès d'amour sublime, l'aliment des enfants qu'il chérit ; je m'attache au mystère auguste qui réconcilie avec son Dieu l'homme coupable, et lui rend ses droits à la couronne céleste, à cette bénédiction paternelle qu'il avait, nouvel Esaü, vendue pour une vaine satisfaction, pour un morceau de pain, une poignée de froment : *Propter fragmen panis et pugillum hordei* [3]. Je m'attache au sacrement de pé-

[1] Ps. cv, 2. — [2] Ps. xcv, 4. — [3] Ezec xiii, 19.

nitence qui constitue un pauvre mortel juge entre la créature et son Dieu, l'établit médecin des âmes, et lui donne la clef mystérieuse qui ferme l'abîme et ouvre les portes de l'éternelle Jérusalem ; et je dis, mes frères, que c'est là, par excellence, l'œuvre de la puissance de Dieu.

Nous lisons dans l'Apocalypse, que, sur la terre ni dans le ciel, nul n'a pu ouvrir le puits de l'abîme, si ce n'est le fils de l'homme, l'agneau immolé pour le salut du genre humain : Lui seul possède la clef qui ouvre et nul ne peut fermer, qui ferme, et nul ne peut ouvrir, parce qu'il est le Dieu grand, le Dieu fort, le Dieu immortel et que tout pouvoir lui a été donné au ciel et sur la terre.

Or, ce pouvoir infini, un homme l'exerce tous les jours parmi vous, ce pouvoir infini, Jésus-Christ l'a communiqué à ses apôtres qui l'ont transmis à leurs successeurs ; il s'est perpétué d'âge en âge par une succession non interrompue de patriarches, de pontifes, de prêtres, de pasteurs, et doit se continuer jusqu'à la consommation des siècles.

Or, quel est-il, ce pouvoir, mes chers frères ? c'est un pouvoir au dessus des anges et des séraphins, le pouvoir de chasser le démon d'un cœur où il dominait en tyran, le pouvoir de briser les chaînes dans lesquelles il faisait gémir un enfant de Dieu ; c'est le pouvoir de lui ravir les victimes qu'il allait broyer sous sa dent féroce ; en un mot, le pouvoir de fermer l'enfer et d'ouvrir le ciel, c'est le pouvoir de Dieu lui-même communiqué à sa chétive créature !

— Levez-vous et marchez ! disait Jésus-Christ aux

lépreux et aux paralytiques de la Galilée ; et ils se levaient et ils marchaient.

— Levez-vous et marchez ! dit le prêtre au malade qui languissait depuis de longues années dans la paralysie et la hideuse lèpre du péché, et il se lève et il marche.

— Si vous voulez, vous pouvez me guérir, disait au Seigneur l'aveugle de Jéricho. — Oui, je le veux, soyez guéri, répondit le divin Maître ; et, soudain la lumière lui fut rendue.

— Si vous voulez, mon père, vous pouvez me guérir, dit au prêtre l'infortuné qu'a séduit le dragon de l'abîme et dont les yeux commencent déjà à se voiler de l'horrible crêpe des ténèbres extérieures. — Oui, je le veux, répond le prêtre, soyez guéri ! et à l'instant le voile tombe et le charme fatal est rompu.

Quelle puissance, mes frères ! et pourtant, ce n'est rien encore, écoutez :

— Lazare, venez, sortez du tombeau ! criait le Sauveur ; et tout à coup le cadavre d'un mort de quatre jours se leva et parut plein de vie. — Lazare, s'écrie le prêtre, pauvre Lazare, sortez du tombeau creusé par vos crimes ; réveillez-vous de votre sommeil, de ce sommeil de mort, sinistre présage de la vie éternelle, relevez-vous au nom de Dieu, c'est moi qui vous appelle ! et à l'instant une résurrection s'opère ; mais quelle résurrection, grand Dieu ! Ah ! cent fois plus difficile que la résurrection d'un mort et d'un mort de quatre jours, la résurrection d'une âme naguère aussi noire, aussi hideuse que l'enfer, et maintenant plus blanche que la neige, plus éclatante et

plus belle que le soleil ! et cette étonnante merveille, mes frères, c'est la voix d'un homme qui vient de l'opérer ! la parole d'un pauvre mortel qui vient de faire d'un réprouvé, un prédestiné, d'un démon, un ange des cieux ! C'est la parole d'un homme qui, selon l'énergique expression de saint Bernard, a précédé, dicté la parole de Dieu, la sentence d'un homme qui a précédé, dicté sa sentence !

Mes frères, n'est-ce pas le cas ou jamais de s'écrier avec l'apôtre : *O altitudo divitiarum !* ô grandeur, ô richesse inestimable, ô puissance infinie du Seigneur ! quoi ! pour combler l'incommensurable distance qu'un seul péché avait mise entre la créature et son Dieu, il a fallu, au moins d'une nécessité de convenance, qu'un Dieu vînt sur la terre, qu'il se fît petit, pauvre, souffrant, faible comme nous, qu'il payât la dette que l'homme avait contractée ; pour expier ce seul péché, il a fallu qu'un Dieu, l'innocence et la sainteté même, revêtît une chair de péché, l'apparence au moins du péché, puisqu'il ne pouvait sans se détruire en contracter la souillure ; il a fallu que, sous cette calamiteuse image du criminel Adam, il se soumît à toutes les tortures, à toutes les ignominies qui sont le châtiment du péché, et, maintenant, sous la main qui va l'absoudre, le pécheur le plus coupable et le plus chargé d'iniquités, d'une parole partie du fond du cœur, d'un simple *peccavi :* j'ai péché, Seigneur, mais je ne veux plus vous offenser ; de cette seule parole, mes frères, le parjure, l'assassin, l'impudique, le sacrilége devient innocent ! A cette parole unie à la parole du

prêtre, la foudre vengeresse se brise dans la main du Tout-Puissant, son front courroucé se radoucit, le sourire reparaît sur ses lèvres adorables, et, de cette bouche auguste qui déjà s'ouvrait pour lancer un éternel anathème, tombent des paroles d'amour et de bénédiction !... Oh ! quelle puissance a donc opéré un si étonnant prodige ! N'a t-il pas fallu la toute-puissance du Fils pour désarmer ainsi la justice du Père et conjurer l'orage de ses vengeances !

Oui sans doute, chrétiens, et voilà pourquoi j'appelle cet auguste sacrement le sacrement de la puissance de Dieu. Et en effet, mes frères, que la terre, que la mer, le ciel et tous les éléments obéissent à la voix de l'homme lorsqu'il parle au nom de Dieu, qu'il opère ici-bas les miracles les plus étranges, les plus incroyables ; qu'il guérisse les maladies les plus mortelles, qu'il rappelle même à la vie un cadavre en proie à la pourriture du tombeau, une telle puissance, quelque étonnante, quelque sublime qu'elle soit, n'a rien après tout qui doive nous surprendre ; le Seigneur peut, quand il lui plaît, répandre sur toute chair l'esprit de prophétie et la vertu qui fait des miracles ; *d'une pierre, il peut susciter un enfant d'Abraham* et lui donner le pouvoir de faire mille prodiges ; mais ce qui surpasse et surpassera toujours une intelligence créée, c'est que la parole de cet homme ait assez d'énergie pour opérer comme une création spirituelle, guérir la lèpre d'une âme et lui rendre la vie en lui remettant ses péchés ; c'est qu'elle puisse arrêter le bras de Dieu, ravir à l'enfer ses victimes et changer pour elle en une éter-

nité de gloire et de bonheur l'épouvantable éternité des damnés ; c'est que cette étonnante parole d'un pauvre mortel puisse commander à Dieu lui-même et s'en faire obéir : *obediente Deo voci hominis* [1], voilà, mes frères, au sentiment des docteurs, l'un des plus sublimes prodiges qu'ait pu opérer la mort du Sauveur ; voilà l'un des pouvoirs les plus redoutables que Dieu puisse confier à une frêle créature...

C'est un pouvoir si grand, dit saint Thomas, qu'il épouvanterait par sa sublimité les anges eux-mêmes : *onus Angelicis humeris formidandum.* Ce pouvoir est si éminemment l'apanage exclusif de la divinité, que Jésus-Christ ayant dit au paralytique, avant de le guérir : *Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis,* les scribes et les pharisiens scandalisés s'écrièrent aussitôt : à l'imposture ! au blasphème ! *Quis est iste qui loquitur blasphemias !* Et qui donc peut remettre les péchés si ce n'est Dieu seul ? *Quis potest dimittere peccata nisi solus Deus* [2] ?

Oh ! qu'il a donc droit à vos hommages et à votre vénération, cet auguste sacrement où la toute puissance divine se cache sous l'apparence de la faiblesse, où, sous les traits d'un homme mortel, misérable pécheur comme vous par nature, le Dieu trois fois saint, le prince de la paix, de la gloire, l'éternel consolateur essuie vos larmes, vous relève de vos chutes, guérit vos douleurs et vous rend la robe d'innocence !

Respect au prêtre qui tient la place de Dieu

[1] Joan. x, 14. — [2] Marc. II, 7.

au tribunal sacré! Gardez-vous de la routine en approchant de ce sanctuaire si humble en apparence et si modeste, mais en effet si redoutable, où s'agitent pour vous les intérêts de l'éternité!

Sans doute c'est un homme qui vous voit, vous écoute et vous juge; c'est un agneau faible et timide; mais si vous aviez l'audace d'approcher du saint tribunal sans respect, en vous jouant, le sourire sur les lèvres, comme nous avons la douleur de le voir quelquefois, mes frères, cet homme, un jour, ce serait Dieu lui-même qui lèverait la voix comme un tonnerre pour vous maudire, et cet agneau timide rugirait comme un lion pour vous dévorer!

Et l'on s'étonnera ensuite que les docteurs de l'Eglise appellent le prêtre un autre Jésus-Christ, l'abrégé de toutes les merveilles du Créateur, un prodige de grandeur et de puissance qui touche le ciel, converse avec les anges et traite, si j'ose le dire, d'égal à égal avec Dieu[1]!

Oh! oui, respect au prêtre dont la puissante parole ferme l'enfer, ouvre le ciel et ressuscite les âmes! Reconnaissance et vénération à ce bon ange qui vous soutient dans les combats, vous relève de vos chutes; reconnaissance et amour à cet ami qui vous console dans vos peines et verse sur vos douleurs le baume qui les guérit!

Nous lisons dans la vie de saint Martin de Tours que, se trouvant un jour à Trèves pour solliciter la grâce de quelque malheureux auprès de l'empereur

[1] S. Ephr. Serm. 1, *de Sacerd.*

Maxime, ce prince obtint, à force d'instances, que le saint évêque assisterait, avec le prêtre qui l'accompagnait, à un festin qu'il offrit à son occasion à tous les grands de sa cour.

Tous deux furent mis, comme on le pense bien, à une place de distinction.

Vers le milieu du repas, l'échanson impérial vint, selon l'usage, présenter la coupe à l'empereur Celui ci, qui désirait la recevoir des mains de saint Martin, fit signe qu'on la lui portât le premier. Quand le saint évêque eut bu, au lieu de présenter la coupe au prince, qui avançait déjà la main pour la recevoir, il la fit passer au prêtre comme au plus digne de l'assemblée.

Chose remarquable ! ajoute l'historien qui raconte ce fait, non-seulement l'empereur n'en fut point choqué, mais lui-même admira cette conduite, et toute l'assistance en fut édifiée.

Oui, mes frères, respect au prêtre dont la puissance est si sublime et la dignité si éminente ; mais respect surtout à l'auguste sacrement dont il est le ministre et le dispensateur Recourez-y de temps en temps, dans tous vos besoins, dans toutes vos chutes ; mais, avant de le recevoir, préparez y vos âmes ; ne venez pas, de grâce, au saint tribunal comme à un lieu ordinaire, et souvenez-vous que l'efficacité du sacrement, pour vous, dépend de vos dispositions ; venez-y donc avec crainte et tremblement, car c'est Dieu lui-même qui, dans le prêtre, va vous condamner ou vous absoudre ; avec une sincère douleur, un humble repentir, car vous êtes un

coupable qui implore son pardon ; venez-y surtout avec une amoureuse et filiale confiance pour ce bon père dont la tendresse ne rejètte jamais le prodigue, *de si loin qu'il revienne ;* il vous attend, vous appelle, vous tend les bras ; jetez-vous y avec transport, et Dieu bénira la sincérité de votre aveu, de votre repentir, et fera surabonder la grâce où abonda l'iniquité. Je vous souhaite ce bonheur, mes frères, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Ainsi soit-il !*

HUITIÈME SERMON

LE SACREMENT DE PÉNITENCE. — ŒUVRE DE LA SAGESSE DE DIEU.

Disponit omnia suaviter.
Il dispose tout avec douceur. Sap. VIII, 4.)

Mes frères, vous le savez, la sagesse en Dieu, comme dans l'homme, consiste à se proposer dans toutes ses actions un but, une fin digne de soi-même et à prendre des moyens efficaces pour l'atteindre.

C'est ainsi que Dieu, en créant l'univers pour sa gloire, s'est proposé un but noble, digne de lui, et, pour l'obtenir, a soumis tout ce qui existe au domaine de l'homme, être intelligent et raisonnable qui, à son tour, s'est soumis à son Dieu, et lui a transmis par son moyen, les hommages de toute la création.

Mais le péché est venu détruire cette admirable

harmonie ; l'homme s'est révolté contre Dieu, s'est séparé de lui, et la communication qu'il établissait entre le ciel et la terre a été interrompue ; le but suprême de la création était manqué ; que fera le Seigneur ? Vous ne l'avez point oublié, mes frères, une réparation solennelle a été commencée à Bethléem dans une pauvre étable, et s'est consommée sur le Golgotha ; une offense infinie exigeait une réparation infinie ; à un crime qui s'attaquait à Dieu, il fallait l'expiation d'un Dieu ; c'est ainsi que s'est accomplie toute justice, ainsi que s'est rétabli dans la création l'ordre troublé par le péché.

Or, mes frères, si l'éternelle sagesse a si admirablement atteint le but qu'elle s'est proposé en créant l'univers, si, pour atteindre à ses fins adorables, elle sait si bien prendre les moyens et franchir les obstacles, *attingit a fine ad finem fortiter,* ainsi que s'exprime le Sage, si elle dispose toute chose avec autant de douceur que d'énergie, *et disponit omnia suaviter,* n'est il pas vrai qu'elle se montre bien clairement aussi dans l'institution du sacrement de pénitence, et qu'après avoir glorieusement réparé la chute de l'humanité en général, elle répare et prévient tous les jours d'une manière admirable celles de l'homme en particulier?

Que fallait-il, en effet, pour cela, mes frères ? Il s'agissait d'abord de stimuler le pécheur des salutaires aiguillons du remords, de le pénétrer d'une vive horreur pour ses iniquités et de lui ménager les moyens de se relever de ses chutes ; il s'agissait de lui donner un préservatif puissant qui les lui fît évi-

ter, au moins autant que cela est possible à la fragilité de sa nature; il s'agissait enfin de lui faire réparer dans la mesure de ses forces les tristes conséquences du péché, c'est-à-dire l'injure faite à Dieu, le tort fait au prochain dans ses biens ou dans son honneur et le mal qu'il s'était fait à lui-même. Or, dans le sacrement de pénitence, la sagesse éternelle nous a donné un trésor où sont admirablement réunis les moyens d'arriver à ces fins salutaires ; ces moyens, nous les trouvons dans les trois actes du pénitent, qui sont, suivant la doctrine et l'expression du saint concile de Trente, *comme la matière* du sacrement de pénitence : la contrition, la confession et la satisfaction.

Qu'est-ce d'abord que la contrition ?

C'est, nous dit la théologie, une douleur de l'âme et une vive détestation de ses péchés, jointe au ferme propos de ne plus le commettre, condition nécessaire et essentielle, mais souverainement efficace, puisqu'elle seule, au défaut des deux autres, suffirait à nous mériter le pardon des plus grands crimes.

Admirez ici, mes frères, l'infinie sagesse de notre Dieu ; c'est le cœur qui a péché tout d'abord : *De corde exeunt cogitationes malæ, homicidia, furta* [1] ; c'est le cœur qui, le premier, doit se repentir et revenir au Dieu qu'il a outragé ; en voici un exemple :

Nous lisons dans le livre des *Nombres* que les enfants d'Israël ayant prévariqué dans le désert en

[1] Matth. XV, 18.

murmurant contre Moïse et contre Dieu, le Seigneur, irrité de tant d'audace et d'ingratitude, leur envoya des serpents de feu qui les dévoraient par milliers. Mais, bientôt après, fléchi par les prières de Moïse, il lui ordonna de faire un serpent d'airain et de l'élever au milieu du peuple, afin que tous ceux qui le regarderaient fussent guéris [1].

Vous le savez, chrétiens, ce signe salutaire élevé dans le désert était la figure de Jésus-Christ élevé sur le Calvaire ; mais n'est-il pas vrai aussi que nous y trouvons d'une certaine manière la figure du sacrement de pénitence, la figure de la contrition, cet élan généreux d'un cœur qui se repent, qui s'humilie dans la considération de sa misère et qui se sent prêt à tous les sacrifices pour réparer le mal qu'il abhorre et à faire surabonder la justice où abonda l'iniquité ?

Oui, sans doute, et c'est ainsi que la sagesse divine sait tirer le bien du mal ; le cœur pénitent sera le serpent d'airain qui guérira les morsures du cœur criminel, ce serpent de feu qui brûle et déchire pour l'éternité. Cette pénitence d'un cœur coupable, cette douleur sincère et profonde sera le baume appliqué aux blessures de notre âme, et, semblable au reptile venimeux écrasé sur la plaie qu'il a faite, elle en sera le meilleur contre-poison.

De là, mes frères, nécessité absolue que la contrition soit *surnaturelle*, c'est-à dire inspirée d'en haut et étrangère à tout motif terrestre et humain ;

[1] Num. xxi, 6.

ayant péché pour contenter la nature, ayant péché pour nous, c'est pour le ciel, c'est pour Dieu que nous devons nous repentir;

Nécessité qu'elle soit *intérieure,* qu'elle vienne du fond de l'âme et non du bout des lèvres, puisque c'est du fond de l'âme qu'est parti le consentement au péché ;

Nécessité qu'elle soit *souveraine* et s'étende au moins sur tous les péchés mortels, puisqu'un seul suffirait pour nous perdre à jamais ;

Nécessité qu'elle soit *souveraine,* c'est-à-dire plus vive et plus profonde que toutes les peines d'ici-bas : puisque le péché est le souverain mal, le mal de Dieu, il doit être déploré plus vivement que tous les autres maux de la vie.

Pourtant, mes frères, gardez-vous d'une fâcheuse illusion qui pourrait vous jeter dans le découragement. Il n'est pas nécessaire que cette douleur soit sensible et se révèle à l'extérieur par des gémissements et des larmes amères qui ne sont pas toujours en notre pouvoir ; tout le monde ne s'affecte pas également des mêmes malheurs ; ce que Dieu nous demande, c'est que nous éprouvions au fond de l'âme une sincère douleur, et que nous soyions plus fachés de l'avoir outragé que de tous les maux qui pourraient nous arriver.

Ah ! chrétiens, si le péché mortel excitait en vous ces sentiments, le commettriez-vous si souvent, si aisément et presque sans combat ; et la seule idée qu'il faudra un jour vous en repentir, en concevoir de la douleur, mais une douleur plus amère et plus

cruelle que toutes les douleurs de la terre, ne serait-elle pas le moyen le plus sûr et le plus efficace de vous en préserver ?

Second remède et second préservatif du péché, la confession ; et, pour nous en convaincre, définissons-la comme au catéchisme, une accusation de ses péchés faite à un prêtre approuvé pour en recevoir l'absolution.

Voyez-vous, mes frères, dans cette sombre retraite, ce pécheur humblement agenouillé aux pieds du confesseur ?

Que fait-il donc, ainsi prosterné devant le prêtre, devant un homme faible, mortel comme lui et soumis aux mêmes combats, aux mêmes misères ?

Il lui dévoile toutes les plaies de son âme, déroule à ses yeux cette longue suite d'iniquités, ces vols, ces médisances, ces parjures, ces désirs coupables, ces actions qui font rougir, qu'on n'a osé faire que dans l'ombre et qu'il faut accuser au saint tribunal ; il produit au dehors, au grand jour, ces mystères d'un cœur corrompu, et fait au médecin de l'âme une confidence bien plus humiliante et plus pénible que celles qui coûtent tant à faire au médecin du corps...

Eh bien, mes frères, ce pénible aveu commence déjà l'expiation du crime avant même que la main du prêtre, pour cicatriser les plaies de l'âme coupable, y ait appliqué le feu salutaire de la satisfaction.

N'a-t-on pas de tout temps regardé dans l'Église la confession comme une opération douloureuse qu'il

faut subir pour rentrer en grâce et qui doit arracher au malade des cris aigus et déchirants ?

— Cessez, mes frères, disait un saint évêque de Barcelone, cessez de nous cacher les plaies de votre conscience ; les malades raisonnables ne craignent pas le médecin, dût-il trancher, brûler, même aux endroits les plus sensibles ; et le pécheur, enchaîné par la honte de ses crimes passés, craindrait d'acheter la vie éternelle par un peu de patience et de courage ? Est-il donc mieux pour lui de périr ? — Et saint Augustin exprimant la même pensée : Votre conscience blessée, dit-il au pécheur, s'est chargée de corruption ; la plaie est enflée, elle vous fait cruellement souffrir : Ah ! invoquez la main du médecin, confessez vos iniquités ; que, dans cet aveu salutaire, tout le venin de votre plaie s'écoule et disparaisse entièrement !

Il est donc vrai, mes frères, qu'il faut souffrir et s'humilier pour être soulagé, pour guérir, quand on a eu le malheur d'offenser Dieu et de laisser le démon, ce monstre infernal, faire à votre âme une blessure mortelle ; il est donc vrai que la confession est pénible à la nature, qu'elle brise l'orgueil de l'homme, et, qu'avant même que le juge ait prononcé la sentence, le coupable a commencé à se punir lui-même par les efforts qu'il a dû faire pour surmonter sa répugnance ; or, n'est ce pas en cela que vous apparaît clairement la sagesse divine, cette ineffable sagesse qui guérit le mal par le bien, l'orgueil par l'humiliation, l'excès du plaisir par l'excès de la douleur ?

Et ce n'est pas tout encore de commencer l'expiation du crime, le souvenir de la confession nous en préserve pour l'avenir.

Que de fois, au moment de la tentation, quand on était sur le point de succomber, cette seule pensée : Il faudra un jour *me confesser*, refaire ces humiliants aveux, n'a-t-elle pas relevé votre courage et donné plus de nerf à votre volonté?

En est-il un parmi vous, chrétiens, un seul qui n'ait été visité au moment du danger par cet ange gardien qui nous dit à tous au fond de l'âme : Prends garde ! malheur à toi si tu succombes encore ! oseras-tu soutenir le regard de ton juge ? Tu as eu jusqu'ici le courage d'accuser ton péché, mais si tu retombes sitôt, si facilement, que dira le confesseur ?

Mes frères, cette pensée, toute humaine qu'elle est, a été souvent plus puissante, le dirai-je? que le souvenir de la mort et de l'enfer : et l'on a vu des pécheurs assez malheureux, assez dénués d'esprit de foi pour n'être que faiblement touchés de la crainte des jugements de Dieu, qui ont senti s'évanouir les plus violentes tentations devant la seule idée qu'il faudrait un jour s'accuser du crime qu'ils allaient commettre.

C'est là sans doute, je le répète, un motif bien léger, bien frivole et indigne d'une âme chrétienne ; il faut avoir bien peu de religion pour craindre en quelque sorte les hommes plus que Dieu : Mais qu'importe après tout la frivolité de ce motif, s'il nous encourage à la persévérance et nous fait craindre le péché ? Qu'importe le nom ou la couleur de

la vague qui pousse le navire au port ? Cette crainte si terrestre et si charnelle est peut-être la dernière ressource que Dieu, dans sa sagesse, a ménagé au pécheur pour revenir à la grâce, comme la misère et la faim ramenèrent l'enfant prodigue à la maison paternelle. — C'est ainsi, mes frères, que la confession nous relève de nos chutes et nous en préserve pour l'avenir ; terminons par la satisfaction, troisième remède au péché, que la sagesse éternelle nous a ménagé dans le sacrement de pénitence.

Qu'est-ce en effet que la satisfaction ? Ce sont les œuvres expiatoires prescrites par le confesseur, l'accomplissement des promesses faites au saint Tribunal, le renoncement au péché mis en action ; c'est en un mot la réparation de l'injure faite à Dieu et du tort fait au prochain.

Voulez-vous avoir une idée de l'efficacité de ce troisième moyen de salut ? Ne considérons point ceux qui n'ont que le masque et les dehors de la pénitence; examinons ceux qui sont revenus sincèrement, généreusement à Dieu.

Et sans parler ici des David, des Paul, des Madeleine, des Augustin et de tant d'autres saints dont la conversion éclatante pourrait vous paraître au-dessus de votre imitation, à prendre des modèles plus familiers, plus à votre portée, jetez les yeux sur cet homme qui avait élevé sa fortune sur les ruines de son prochain ; ses mains étaient chargées du fruit de ses usures et de ses injustices ; il avait des entrailles d'airain pour les gémissements du pauvre ; le poids de l'or l'entraînait dans l'abîme ; il allait y tomber,

quand cette voix terrible a retenti à ses oreilles : « Malheur à celui qui édifie sa maison sur l'injustice : *Vœ qui ædificat domum suam in injustitia*[1].» Il s'est réveillé sur le champ, et plein d'un effroi salutaire, il est allé se jeter aux pieds d'un prêtre. et lui a fait l'humble aveu de ses iniquités.

Mais comme le péché ne peut être remis sans que le bien d'autrui ne soit rendu et l'injustice réparée,— *Non remittitur peccatum, quin restituatur ablatum*[2], il n'a point balancé à faire un douloureux sacrifice, il a renoncé à ce bien d'iniquité qui allait causer sa perte ; comme Zachée, il a rendu quatre fois le bien mal acquis... que dis-je? Il ne s'est point arrêté là : d'une main libérale, il a versé dans le sein des pauvres ses propres biens, car il sait que l'aumône *couvre la multitude des péchés*[3].

Voyez maintenant ce pécheur scandaleux qui affichait publiquement son ivrognerie et son libertinage : un jour la grâce a parlé à son cœur, il s'est converti, et maintenant tout différent de lui-même, il fuit les moindres occasions de retomber dans ses anciens désordres ; sa bouche ne s'ouvre que pour proférer des paroles d'édification ; ses anciens amis, ses compagnons de débauche sont devenus ses plus grands ennemis ; et pour se priver plus sûrement de ce qui fut la cause de ses excès, il ira jusqu'à s'interdire une partie de ce qui lui est permis.

Voyez cette femme autrefois si portée à la médisance et à la calomnie : depuis qu'elle est revenue à

[1] Jerem. XXII, 13. — [2] S. Aug. — [3] I Pet. IV, 8.

Dieu, quel soin de retenir sa langue ! Elle sait par une triste expérience que la langue est un monde d'iniquités, un glaive à deux tranchants qui donne la vie ou la mort ; elle déplore le mal qu'elle a fait ; elle en est effrayée ; elle en recherche la cause, en suit les progrès, les développements ; elle épie toutes les occasions de le réparer, et, comme elle cherche à unir ce qu'elle a divisé, à détruire le mal qu'elle a fait, elle n'a plus que des paroles de paix, d'union, de charité...

Voyez enfin cette fille volage et mondaine ; le ciel a eu pitié de sa faiblesse, et la grâce lui a montré l'abîme où son innocence allait périr. Oh ! comme elle est réservée, humble, modeste ! comme elle redoute ses anciennes compagnes qui l'entraînaient avec elles ! On ne la verra plus lire de mauvais livres, suivre les modes dangereuses et promener sa vanité de fête en fête pour s'attirer un encens frivole ; plus d'assemblées, plus de jeux, d'amusements profanes ; comme Thérèse convertie, on ne la trouvera plus que dans sa chère retraite, uniquement occupée de son Dieu et de son devoir...

C'est ainsi, mes frères, que la satisfaction, non-seulement cicatrise les plaies de notre âme et répare les funestes suites du péché, mais encore nous est un puissant préservatif pour l'avenir ; c'est ainsi que par les fruits de pénitence qu'elle nous inspire, elle rend notre âme plus soigneuse de plaire à Dieu, plus belle à ses yeux, en quelque sorte, et plus chère à son cœur que si nous lui étions toujours restés fidèles ; et voilà comment la sagesse éternelle sait

tirer le bien du mal et faire tourner à sa gloire nos chutes elles-mêmes.

Pourtant ne l'oublions pas, mes frères, cette persévérance et la fidélité à remplir les œuvres satisfactoires sont une condition rigoureuse du pardon promis au repentir, et la marque essentielle de la sincérité de notre conversion. Il faut qu'en sortant du saint tribunal, chacun de nous puisse tenir le même langage que le pécheur converti dont parle saint Ambroise, archevêque de Milan.

Il s'appelait Eudore et avait passé une grande partie de sa jeunesse dans les plus grands désordres. Touché enfin de la grâce et résolu de changer de vie, il sortit d'Alexandrie, sa ville natale, où les amis, les occasions et les mauvais exemples n'auraient pas tardé à triompher de ses bonnes résolutions.

Il entreprit un long voyage, vint à Rome et séjourna loin de son pays jusqu'à ce qu'il sentit sa vertu plus affermie, ses résolutions plus fortes, et le bon propos plus enraciné dans son cœur.

Alors, il revint à Alexandrie. La première personne qu'il rencontra fut précisément la malheureuse complice de ses désordres qui vint à lui souriante, pleine de joie, et s'approcha pour l'embrasser.

Eudore recule d'un pas, la regarde avec étonnement, comme s'il la voyait pour la première fois.

— Quoi, lui dit-elle au comble de la surprise et piquée de son indifférence, est-ce que vous ne me reconnaissez plus ? Mais... je suis Stéphanie !

— C'est possible, répondit le jeune homme en détournant les yeux, mais, grâce à Dieu, je ne suis plus Eudore!

Et, sans lui dire un mot de plus, il continua son chemin.

Nous aussi, mes frères, nous devons tellement rompre avec le passé, que nous ne semblions plus les mêmes et qu'on ait de la peine à nous reconnaître; ayons constamment devant les yeux les promesses que nous avons faites, et prenons, pour les tenir, tous les moyens et les précautions qui seront en notre pouvoir.

Souvenons nous que le but de la sagesse éternelle dans l'institution du sacrement de pénitence serait manqué pour nous si nous prenions des résolutions sans les tenir, si nous nous relevions pour retomber encore, et recevions les sacrements sans en conserver les fruits.

Non, Seigneur, nous n'abuserons plus de la grâce, nous ne frustrerons plus, par notre indifférence, notre éloignement du saint tribunal et nos continuelles rechutes les espérances de votre miséricorde et de votre tendresse; soyez béni pour les grâces inestimables que votre sagesse nous a ménagées dans le sacrement de pénitence; donnez-nous d'y correspondre et ajoutez à tant de bienfaits celui qui les couronne tous, la persévérance finale! C'est la grâce que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit! *Amen!*

NEUVIÈME SERMON

LE SACREMENT DE PÉNITENCE. — ŒUVRE DE LA BONTÉ DE DIEU.

Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti.
Sans la bonté du Seigneur, c'en étai fait de nous. (Thren. III, 23.)

Mes frères, un seul péché peut nous précipiter dans l'enfer, si ce péché offense Dieu mortellement; il n'en a pas fallu davantage à Satan et aux anges rebelles, qu'une pensée d'orgueil a perdus sans retour; pour un seul péché mortel, des millions de damnés souffrent depuis des siècles les plus horribles tourments, et l'éternité malheureuse ne sera pas trop longue pour punir un mauvais désir, une action déshonnête, une médisance atroce, parce que le péché mortel est le mal de Dieu et qu'une offense dont la malice est infinie mérite une peine infinie : Voilà ce que nous enseigne la foi : C'est élémentaire, c'est le catéchisme.

La foi nous dit encore que pour expier les péchés du monde, il a fallu, au moins d'une nécessité de convenance, qu'un Dieu se fît homme, qu'il souffrît la mort la plus infâme et la plus horrible : Car lui seul pouvait proportionner la réparation à l'offense, parce qu'il est tout-puissant, infini, l'égal de son Père en tant que Dieu. D'un autre côté, l'histoire

ecclésiastique nous apprend que les martyrs et les premiers chrétiens, plutôt que de commettre un péché, fort léger quelquefois, du moins en apparence, ont mieux aimé souffrir les tourments les plus atroces, être brûlés à petit feu, dévorés par les lions et les tigres, déchirés par des lames ardentes; et ceux qui avaient eu le malheur d'offenser Dieu ont passé le reste de leur vie dans les bois, dans les antres, les déserts, n'ayant d'autre lit que la pierre nue, d'autre nourriture que des racines et des fruits sauvages, occupés jour et nuit à pleurer, à gémir dans les pratiques de la pénitence la plus austère.

Eh bien, mes frères, après trente, quarante, après cinquante ans de cette vie d'immolation, croyaient-ils en avoir trop fait pour expier leurs crimes, échapper à l'enfer et conquérir les cieux? — Non, sans doute; et, pour vous en convaincre, lisez, dans la vie des Saints et des Pères du désert, la relation de leurs derniers moments; écoutez leurs soupirs et leurs gémissements plaintifs avant d'expirer.

« J'ai péché, Seigneur, disent-ils d'une voix mourante, mais qui tremble d'effroi : « J'ai péché, « Seigneur, daignerez-vous avoir enfin pitié de « moi! Serai-je à jamais rejeté de votre divine « présence?... »

Entendez-le bien, mes frères, ces saints pénitents sont pénétrés d'une salutaire terreur des jugements de Dieu : et, après une vie entière de pénitence et de macérations ils voient encore leurs péchés se dresser devant eux comme un spectre sanglant.

Et maintenant faites un retour sur vous-mêmes : Ces saints solitaires, je vous le demande, ont-ils été plus pécheurs que vous ? ont-ils reçu plus de secours du ciel ? êtes-vous plus faibles qu'eux contre les tentations, et la nature en vous est-elle plus fragile ?

Non, mes frères ; eh bien, puisque vous fûtes pécheurs comme eux, pourquoi, comme eux, ne seriez-vous pas pénitents ? Pourquoi, à votre tour, ne vous enfonceriez-vous pas dans les cavernes et les bois pour y pleurer vos iniquités dans l'amertume de votre douleur ? ignorez vous que le péché ne se lave que dans le sang ou dans les larmes, qui sont, suivant l'énergique expression d'un Père, *le sang du cœur*, et que, si vous ne l'expiez pas dans le temps, il faudra l'expier dans l'éternité !

Pleurez donc, frappez-vous la poitrine, vous dirai-je avec le prophète Joël : nuit et jour, mêlez de la cendre à votre pain, déchirez votre corps coupable par les verges et les disciplines, et, s'il le faut, volez au martyre, offrez-vous en holocauste au glaive des bourreaux, c'est justice, c'est raison, et vous n'en sauriez trop faire ; heureux si vous pouvez mériter par là que Dieu daigne avoir pitié de vous et vous pardonne !

Voilà ce que je vous dirais, mes frères, si je ne consultais que vos crimes et la justice de Dieu . mais je veux aujourd'hui vous parler de sa clémence et de sa paternelle tendresse dans l'institution du sacrement qui le réconcilie avec le pécheur.

Le sacrement de pénitence n'est pas seulement

l'œuvre de la puissance, de la sagesse de Dieu, il est encore, il est surtout l'œuvre de sa bonté.

Dieu, en effet, pouvait mettre à son pardon telle condition qu'il jugerait convenable ; il pouvait exiger que le pécheur fît comme autrefois une pénitence publique et de plusieurs années à la porte du temple ; qu'il pleurât son crime toute sa vie dans les antres et les solitudes, sans autre compagnie que celle des bêtes sauvages ; il pouvait ne se laisser fléchir que par l'héroïque et glorieux témoignage du martyre : et certes, le sang d'un Dieu valait bien le sang d'un misérable pécheur, et la félicité éternelle des élus n'était point payée trop cher au prix d'un moment de souffrance...

Mais que dis-je, mes frères ? Ah ! si pécheurs que vous soyez, l'infinie bonté du Seigneur n'exige pas de vous ces sacrifices ; depuis que son sang adorable a coulé pour votre salut, il ne vous demande que de vous en appliquer les mérites par une sincère pénitence ; il ne vous demande, chrétiens, que l'offrande d'un cœur contrit et humilié. Touché de compassion pour votre faiblesse et votre misère, il a oublié, si j'ose le dire, les droits de sa justice pour ne se souvenir que de sa miséricorde, et a montré, pour vous sauver, plus d'ardeur que Satan pour vous perdre. Son cœur paternel se déchirait en vous voyant enfoncer dans l'abîme où vous entraînait le poids de vos iniquités : sa main bénie vous a jeté une planche de salut, le sacrement de pénitence que les Pères appelaient la *seconde planche du naufragé.* Oh ! saisissez-la donc avec transport, entraînés que vous êtes par

le torrent qui va vers l'océan de l'éternité ; profitez de la grâce que Dieu vous présente ; voulez vous donc périr ? *Convertimini, convertimini, et quare moriemini, domus Israel*[1] ?

L'exemple de Jésus Christ, des martyrs et des pénitents vous a prouvé que ce ne serait point trop d'une vie entière de souffrance et de la mort même pour expier un seul péché, et les vôtres ont dépassé les cheveux de votre tête : Ah ! puisque la miséricorde du Seigneur se contente de si peu, puisqu'il a daigné attacher à votre repentir, à l'humble aveu de vos misères le pardon des plus grands crimes, pourriez-vous refuser de faire au moins le peu qu'il vous demande ?

Nous lisons dans le livre des Rois qu'un officier du roi de Syrie, étant venu en Judée y chercher la guérison de la lèpre dont il était couvert, entendit parler du prophète Élisée dont la puissante parole opérait les plus grandes merveilles.

Il alla le trouver chargé de présents, et, parvenu à la porte de sa demeure, il lui envoya un de ses serviteurs pour lui transmettre sa prière. Bientôt le voyant revenir tout rayonnant de joie :

— Et bien, lui dit-il, que t'a dit le prophète, daignera-t-il me guérir, t'a-t-il au moins indiqué un remède ?

— Oui, lui répondit son serviteur : Allez vous laver sept fois dans le Jourdain, et votre chair sera purifiée de la lèpre...

[1] Ezech. XXXIII, 11.

— Quoi ! s'écria l'officier passant de l'espérance à la surprise et de la surprise à la colère, quoi ! c'est tout ce qu'il m'ordonne ? En vérité c'était bien la peine de venir de si loin ! J'espérais qu'il viendrait vers moi, qu'il invoquerait son Dieu, toucherait mon corps de sa main et me guérirait, et voilà qu'il se contente de m'envoyer au Jourdain. . comme si l'eau de Damas n'avait pas au moins autant de vertu que les eaux d'Israël pour me laver et me guérir !

Tandis qu'il se retirait fort mécontent, ses serviteurs s'approchèrent de lui :

— Maître, lui dirent-ils, si ce prophète vous avait ordonné de grandes choses, des remèdes difficiles et pénibles, vous deviez certainement les faire ; et parce qu'il ne vous a ordonné que d'aller vous laver dans le Jourdain, vous ne le feriez pas ?

L'officier comprit son inconséquence ; il obéit aux ordres d'Élisée, se lava sept fois dans le Jourdain et en sortit parfaitement guéri.

Appliquez-vous cet exemple, mes frères, et comprenez la bonté du Seigneur à votre égard : n'est-il pas vrai que par le péché mortel, cette hideuse lèpre de votre âme, vous avez mérité une éternité de supplices ? et si Dieu vous avait promis de vous pardonner quand vous aurez pleuré toutes les larmes de votre corps, et souffert tout ce que la nature peut endurer ici-bas, n'aurait-il pas encore des droits infinis à votre reconnaissance ? Une vie entière de supplices peut-elle être comparée aux déchirements de ce ver rongeur qui ne meurt point, à la formidable

violence de ce feu dévorant qui ne s'éteindra jamais !

Oh ! si vous saviez, comme les damnés, ce que c'est que le péché, la profondeur du gouffre qu'il creuse sous nos pas, l'horrible avenir qu'il nous prépare, les rugissements de rage et d'éternel désespoir qu'il arrache aux malheureuses victimes des vengeances de Dieu ! C'est alors que vous comprendriez avec quelle bonté, quelle douceur en a usé à votre égard ce Dieu qui daigne à si vil prix vous accorder votre pardon ! Vous sentiriez alors qu'il cherche à vaincre votre malice à force de bienfaits, qu'il veut vous sauver à tout prix ; que, pour cela, il descend jusqu'à vous, qu'il vous en met les moyens entre les mains, qu'il y travaille avec vous, afin que si, par malheur vous venez à vous perdre, il soit dit que vous vous êtes perdu malgré lui !

Car enfin que demande t il de vous, ce Dieu de bonté ? Le repentir de vos crimes ? Mais est-il bien pénible et bien difficile d'éprouver de la douleur d'avoir outragé le meilleur des Pères, l'ami le plus tendre, un Dieu qui nous comble de bienfaits et qui est mort pour notre amour ? — Est il bien difficile et bien pénible de se repentir d'avoir perdu ses droits au céleste héritage et de s'être exposé à la mort éternelle ? Y a t il un grand effort de générosité à promettre de n'être plus infidèle à l'avenir, quand on se trouve comme suspendu entre le ciel et l'enfer ?

Que demande encore le Seigneur ? L'humble et sincère aveu de vos iniquités. Mais sans vous dire

ici que vous le faites à un ami tendre et charitable prêt à vous consoler, à pleurer avec vous, à vous encourager et qui mourrait cent fois plutôt que de rien dire ou de rien faire qui puisse trahir le secret redoutable que vous avez déposé dans son cœur, en coûte t-il beaucoup de se soumettre à un instant de confusion, pour éviter l'ignominie d'un jugement général qui étalerait votre infamie et vos turpitudes aux yeux de l'univers ?

Ah ! si la justice des hommes était comme la justice de Dieu ! si, pour être absous des plus grands crimes, il n'y avait qu'à les avouer franchement, généreusement, quel coupable redouterait la honte d'un si salutaire aveu ? Qui serait assez fou pour se laisser condamner ?

Que vous demande enfin le Seigneur ? La réparation de vos crimes et la résolution constante et sincère de ne les plus commettre. — Mais en coûte-t-il beaucoup de s'imposer de légers sacrifices dont le ciel est le prix, de souffrir quelque temps sur la terre pour éviter des tourments éternels, de restituer le bien d'autrui, qui, bien loin de prospérer dans vos mains, vous ferait au contraire perdre votre propre bien, et serait un poids fatal qui vous entraînerait dans l'abîme ? Est-il si pénible de réparer le mal qu'on a fait, — celui du moins qui est humainement réparable,— quand Dieu vous tend la main pour aider votre impuissance ; est-il en un mot si pénible et si difficile de persévérer et d'être fidèle, quand, pour persévérer, il suffit de le vouloir, et de demander au Seigneur, par la prière, un secours qu'il a promis,

qu'il sait nous être nécessaire et qu'il brûle de nous accorder ?

Un grand pécheur était entré par hasard dans une église au moment où l'on prêchait sur la miséricorde de Dieu.

Il fut touché de la grâce et, sans différer, sitôt que le prédicateur fut descendu de sa chaire, il alla le trouver dans la sacristie et lui fit l'humiliant aveu de ses iniquités en versant des larmes de repentir...

De temps en temps il interrompait son récit et disait au confesseur d'une voix altérée :

— Voyez comme je suis criminel ; croyez-vous que le bon Dieu voudra bien me pardonner ?

— En doutez-vous, mon ami ; ah ! si grands qu'aient été vos crimes, la clémence de Dieu est plus grande encore, et, désespérer du pardon serait le crime de Judas !

Alors le pécheur, à demi consolé, reprenait le détail de ses désordres — et ils étaient grands en effet, ils avaient dû faire à la justice divine une terrible violence — mais le pénitent les avouait avec tant de douleur et de componction que le prêtre édifié n'osait l'interrompre.

La confession terminée :

— Dites-moi, s'écria le pécheur avec un profond soupir, ah ! dites-moi, mon père, si Dieu aura pitié de moi !

— N'en doutez pas encore une fois, mon fils, pourvu que vous soyez sincèrement résolu à faire pénitence et à changer de vie.

— Quoi ! ce Dieu que j'ai si indignement outragé,

ce Dieu dont j'ai lassé la justice daignerait se contenter de si peu ! Ah ! ordonnez-moi tout ce que vous jugerez à propos ; la pénitence la plus longue, la plus pénible, les plus grands sacrifices, rien ne m'effraiera, je suis disposé à tout faire pour reconquérir la grâce de mon Dieu.

Le confesseur était édifié, attendri de tant de ferveur. L'idée lui vint pourtant de la mettre à l'épreuve.

— Eh bien, lui dit-il, votre pénitence durera sept ans.

— Comment ! s'écria le pécheur au comble de la surprise, comment, mon père, sept ans de pénitence suffiraient à expier tant d'iniquités ? Oh ! de grâce, ne m'épargnez pas, je sais bien qu'une vie entière de soupirs et de larmes ne saurait y suffire...

— Votre pénitence sera moindre encore, mon enfant, répondit le prêtre d'une voix tremblante d'émotion, car jamais il n'avait été témoin d'un si profond repentir ; je ne vous oblige qu'à jeuner trois jours au pain et à l'eau.

— Qu'entends-je ? s'écria le pénitent qui bondit de frayeur ; mais vous voulez donc me perdre, ô mon père ! moi, si misérable, si criminel, et qui dois faire horreur au Tout Puissant, j'obtiendrais à si vil prix le pardon de tant de forfaits ! Oh ! je vous en conjure, ajouta t il, ayez pitié de moi ! Je suis à vos pieds, prêt à tout entreprendre ; donnez moi les moyens, mais des moyens sérieux de fléchir la justice divine...

Et en parlant ainsi, il fondait en larmes, et se frappait la poitrine à coups redoublés.

Le confesseur cédant alors à une de ces inspirations soudaines où la voix de Dieu se fait entendre pour ainsi dire d'une manière sensible :

— Tenez, mon ami, lui dit-il d'une voix pénétrante, vous réciterez une fois seulement l'oraison dominicale pour toute pénitence, et j'ai lieu de croire que vos péchés vous sont pardonnés... Passez le reste de votre vie à bénir la miséricorde de Dieu.

A peine avait-il prononcé ces paroles, que le pénitent brisé de douleur, confus de tant de bonté, de clémence et de miséricordieuse tendresse, jeta un grand cri, et, s'affaissant sur lui-même, expira aux pieds du confesseur.

Mes frères, je vous le demande, n'est-il pas vrai que la clémence du Seigneur est ineffable et qu'elle a droit à un amour, à une reconnaissance infinie ! N'est-il pas vrai que sa bonté, si sensible déjà dans les bienfaits dont il nous comble tous les jours, est plus saisissante et plus manifeste encore dans le sacrement de la réconciliation ?

Car enfin nulle part, dans aucun autre sacrement, nous ne voyons la divinité descendre, en quelque sorte, si près de notre misère et parler ainsi, comme cœur à cœur avec l'homme criminel ; nulle part l'Esprit Saint ne nous apparaît agissant plus directement sur l'âme qu'il inspire, et couronnant plus soudainement les gémissements salutaires que lui-même a formés.

Oh ! écrions-nous donc sans cesse, mes frères, dans les transports de la reconnaissance la plus vive et la plus profonde : Soyez béni, ô Dieu de clémence et d'amour ! pour l'inestimable don que vous avez fait à

la terre ! Soyez béni pour ce sacrement auguste où votre sang nous purifie. et où se révèlent si visiblement votre puissance, votre sagesse et surtout votre bonté ; comment vous en témoigner notre gratitude et répondre dignement à tant d'amour ? Ah ! c'est en venant souvent nous plonger dans ce bain céleste, en ne laissant pas tomber à terre le sang divin qui coule pour notre salut !

Nous le jurons, Seigneur, si jamais le vieil homme se réveille et nous entraîne dans le crime, si notre âme a le malheur de se souiller devant vous, nous ne laisserons plus le soleil se coucher sur notre iniquité ; mais dociles à la sainte voix du remords, ce bon ange que votre sagesse a commis à notre garde, nous irons pleurer aux pieds d'un prêtre, y dégonfler notre cœur et prononcer ce *peccavi* salutaire qui nous rend la paix de l'âme et attire sur notre tête vos paternelles bénédictions ! *Amen !*

DIXIÈME SERMON

DISPOSITIONS AU SACREMENT DE PÉNITENCE.

Humilité.

Humiliamini in conspectu Domini.
Humiliez-vous en la présence du Seigneur.
(Jac. IV, 10.)

Mes frères, l'apôtre saint Paul, en parlant des chrétiens qui osent recevoir indignement le sacrement de l'Eucharistie, dit qu'ils commettent un sacrilége horrible, se rendent coupables du corps et du sang

de Jésus-Christ, boivent et mangent leur propre condamnation.

C'est pourquoi il recommande aux fidèles de s'éprouver eux-mêmes avant d'approcher de la table sainte, de purifier leur âme et de se préparer au céleste banquet : *Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat et de calice bibat* [1].

Or, je dis, mes frères, qu'il ne faut pas moins de préparation pour le sacrement de pénitence, que pour celui de l'Eucharistie ; en voici la raison.

Si, à la table sainte, c'est un Dieu qui nous nourrit de sa chair sacrée, c'est le même Dieu qui, au saint Tribunal, nous purifie dans les flots de son sang, nous applique les mérites infinis du Calvaire et nous rend la robe d'innocence, cette précieuse robe nuptiale dont il est parlé dans l'Évangile et sans laquelle on est ignominieusement chassé de la salle du festin.

Voilà pourquoi nous devons apporter à ce sacrement les dispositions convenables qui nous sont indiquées par les misères de notre âme et l'état dans lequel nous paraissons devant Dieu : Des dispositions qui précèdent, accompagnent et suivent la réception du sacrement de pénitence ; l'humilité du repentir, la *sincérité* de l'aveu, la *générosité* du bon propos, trois conditions indispensables sans lesquelles il n'y a point de pardon à espérer ; examinons d'abord l'humilité du repentir.

Et à qui donc l'humilité serait-elle plus nécessaire, chrétiens, qu'au misérable qui a outragé son Dieu !

[1] I. Cor. xi, 28.

Si l'homme est déjà si peu de chose devant lui, si c'est un pauvre vermisseau, un pur néant, que dire de ce néant devenu rebelle et s'attaquant à la majesté du Roi des rois? Dans quels sentiments d'humilité, de confusion, ce malheureux ne doit-il pas s'abîmer au souvenir de son ingratitude et de sa malice; et, lorsqu'il vient confesser son crime aux pieds du prêtre, la rougeur de la honte ne doit-elle pas couvrir son front humilié dans la poussière?

L'orgueil, nous dit saint Bernard, se trouve au fond de tous nos péchés, il en est le principe : *Omnis peccans superbus est*; il faut donc que l'humilité soit la base de notre pénitence. Oh! qui ne s'anéantirait dans cette pieuse retraite, où, caché sans doute sous les traits d'un faible mortel, mais toujours plein de gloire et de majesté, le Tout Puissant vient confondre ses ennemis et reprendre ses droits méconnus, foulés aux pieds par une vile créature! Cette retraite, en apparence si humble et si pauvre, est pour vous le Tribunal suprême, et dans ce prêtre chétif, déoile pécheur comme vous par nature, si vous le regardez des yeux de la foi, vous reconnaîtrez le Dieu devant qui les anges tremblent et adorent, le Dieu qui remplit l'univers de son infinie majesté, le Dieu dont la voix brise les cèdres du Liban, dont une légion d'esprits exécutent les ordres et dont les feux de la foudre annoncent la volonté... Je vous le demande, mes frères, dans quels sentiments, en quelle posture un pauvre pécheur doit-il se présenter devant une majesté si imposante et si redoutable!

Voyez ce qui se passe tous les jours sous vos yeux.

Lorsqu'on paraît devant un prince, un grand de la terre, on s'incline, on s'humilie devant lui pour lui rendre hommage : Si l'on est venu en suppliant, pour solliciter une faveur, on s'abaisse encore davantage dans l'humble attitude de la prière. Mais si le suppliant est un grand coupable, un rebelle aux lois du prince, un traître à la patrie qui vient implorer sa grâce... oh ! alors qui dira les tumultueux sentiments qui bouleversent son cœur ! Pour vous en faire une idée, il faut les voir en quelque sorte traduits en action.

Ce misérable est devant son souverain. La pâleur de la mort est sur ses traits, le remords, la honte et la douleur dans son âme : Ses genoux chancellent, son cœur se gonfle de soupirs, et de sa poitrine s'échappe un murmure confus.

Il se prosterne, incline son front dans la poussière, semblable à cet animal intelligent et fidèle qui a irrité son maître et qui sent qu'on va le frapper... Le voyez-vous se rouler à terre en poussant des gémissements plaintifs?... On dirait qu'il cherche, à force de s'humilier et de s'anéantir, un lieu si bas que la colère de son maître ne puisse l'y atteindre. Ainsi ce criminel, anéanti, confondu, n'osant lever les yeux jusqu'à son juge, attend, dans un douloureux silence la sentence suprême qui va le condamner ou l'absoudre.

Voilà, chrétiens, une saisissante image de la confusion dont doit être pénétré le pécheur au souvenir de ses iniquités : C'est dans cette posture humiliée qu'il doit se présenter au Tribunal de la pénitence :

Car enfin, si le Seigneur ne peut voir sans horreur un pauvre qui ose nourrir des pensées d'orgueil : *Pauperem superbum abominatur Dominus*[1] ; quoi de plus exécrable à ses yeux qu'un criminel qui vient implorer sa grâce avec arrogance !

— Parlez sans déguisement, mon frère, dirai-je à ce malheureux, croyez-vous ou ne croyez-vous pas ? Si vous croyez, si, sous les traits de cet humble prêtre qui vous parle au saint Tribunal, votre foi vous révèle un Dieu outragé par vos crimes, la simple raison vous dit dans quels sentiments, sur quel ton vous devez lui demander grâce : et si vous ne croyez pas, que venez-vous faire ici ? Quelle est cette indigne comédie que vous jouez à la face des gens de bien ? A quelque point de vue que vous vous placiez, je vous défie d'expliquer raisonnablement votre conduite, et d'y trouver autre chose qu'une hypocrite jonglerie, à moins que ce ne soit un hommage forcé rendu par l'impiété à la religion pour se faire supporter.

Mais non, il n'en est point ainsi, vous croyez, mon frère, à l'efficacité de la confession ; et alors je vous dirai encore avec plus de raison : que venez-vous faire ici ? Quoi ! après avoir tant de fois offensé votre Dieu sans qu'il vous ait écrasé de sa foudre, vous venez encore l'outrager par votre fierté jusque dans son sanctuaire ! Vous avez l'audace de le braver en lui demandant pardon ! Prenez-y garde : ce serait un crime énorme qui comblerait la mesure !

[1] Eccle. xxv, 4.

Dieu est impitoyable pour celui qui, comme Satan, reste arrogant jusque dans sa chute : mais lorsque le péché nous humilie, et nous fait sentir notre misère, notre néant, son courroux s'apaise et sa clémence lui inspire des paroles de pardon. .

Oui, mes frères, quand nous l'implorons avec un cœur contrit et humilié, point de crime si énorme que sa bonté ne pardonne et n'oublie, que dis-je? C'est même quelquefois au sentiment de saint Augustin, pour nous pénétrer du sentiment de notre misère et nous humilier, que le Seigneur permet que nous tombions dans le péché; car de tous les désordres, celui qui s'attaque le plus directement à Dieu, c'est l'orgueil.

Aussi pouvons-nous dire que la sainte pratique de la confession a été établie autant pour l'humiliation du pécheur que pour sa direction spirituelle : Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler des confessions publiques des premiers siècles de l'Église : avant d'être réconciliés avec Dieu, d'être même admis à la pénitence extérieure, qui durait, comme vous le savez, quelquefois plusieurs années, les grands pécheurs devaient faire publiquement l'aveu de leurs iniquités. Nous lisons dans la vie des saints des traits qui font frémir en ce siècle du sensualisme et du *progrès* où la foi a si malheureusement baissé dans les âmes.

Saint Jean Climaque rapporte qu'un jeune homme, qui s'était rendu tristement célèbre par son libertinage et ses rapines, vint un jour frapper à la porte

d'un monastère d'Alexandrie où se trouvait justement alors le saint religieux.

Cet homme avait, disait-il, été touché de la grâce et désirait d'embrasser la vie monastique.

Le supérieur, qui se connaissait en hommes, et qui craignait que sa démarche ne fût pas sincère, voulut le mettre quelque temps à l'épreuve.

Il lui prescrivit une retraite de sept jours, pendant lesquels il lui fit faire une confession générale de tous les péchés qu'il avait commis dans le monde.

Quand le pénitent eut terminé le récit de ses longs égarements, il s'attendait à en recevoir le pardon, car il était profondément contrit ; et ses douloureux sanglots, les larmes amères qu'il avait répandues témoignaient assez de la sincérité de sa conversion ; mais l'abbé ne voulut point l'absoudre encore.

— Mon ami, lui dit il, vos crimes sont nombreux, sont énormes, il faut que Dieu ait des vues particulières sur vous puisqu'il n'en a pas arrêté le cours par une catastrophe éclatante : Aussi, pour vous en humilier davantage et rendre hommage à son infinie miséricorde, vous recommencerez demain votre confession devant tous les frères du monastère.

— Oh ! de grand cœur, mon Père, lui répondit le pénitent, dussé-je expirer de honte et de confusion, je suis disposé à confesser mes péchés, non-seulement devant la communauté, mais même, s'il le faut, sur la place publique la plus vivante d'Alexandrie ; heureux que le Seigneur daigne à ce prix m'accorder mon pardon !

— C'est bien, lui dit le supérieur, retirez-vous dans votre cellule.

Or, le lendemain — c'était un dimanche — tous les frères étant réunis pour la messe, dans la chapelle du monastère, et au nombre de trois cent trente, vers la fin de l'Évangile, sur un signe du supérieur, on alla chercher le pénitent.

Dès qu'il parut sur le seuil de la chapelle, les mains liées derrière le dos, revêtu d'un cilice et la tête couverte de cendre, un murmure d'étonnement circula parmi les frères qui ignoraient la cause de ce qui se passait devant eux, mais le supérieur qui disait la messe et en était au *Lavabo*, se tourna vers la porte et, levant la main vers le pénitent qui s'avançait appuyé sur le bras d'un religieux :

— Restez-là ! lui cria-t-il d'une voix vibrante, vous n'êtes pas digne de pénétrer plus avant !

Terrifié par le son de cette voix, chancelant de honte et de confusion devant cette imposante assemblée, il tombe le visage contre terre et se met à verser un torrent de larmes.

— Oui, voilà votre place, malheureux ! continua le supérieur, en croisant les bras sur sa poitrine, et s'adossant à l'autel, dans l'attitude d'un juge qui va prononcer son arrêt, — eh bien ! à la face du Saint des Saints, à la face des anges et des hommes, rendez gloire à Dieu, dites-nous ce que vous êtes et ce que vous avez fait !

Alors le pénitent, l'âme gonflée de soupirs, la parole étouffée par les sanglots, commença la longue énumération de ses iniquités, mais avec des mar

ques d'une si profonde et si sincère douleur qu'il communiqua ses sentiments à toute l'assemblée, dont les gémissements vinrent bientôt se confondre avec les siens.

Après cette humiliante confession, le Père abbé lui fit couper les cheveux et le reçut au nombre de ses religieux.

Sa conversion ne se démentit pas un instant : Après avoir édifié ses frères par une vie des plus austères et la conversation d'un séraphin, il tomba gravement malade et mourut en odeur de sainteté [1].

Non, chrétiens, le Seigneur ne dédaigne jamais un cœur contrit et humilié : Il nous l'apprend lui-même et nous en donne un excellent exemple dans la parabole de l'Enfant prodigue.

Après une vie de désordre et d'abominations, cet infortuné, réduit à la plus honteuse misère, et, cédant au remords, au repentir, retourna vers son père qu'il avait abandonné.

D'aussi loin que le vieillard aperçoit son enfant, touché de compassion, il se précipite au devant de lui malgré son grand âge ; il veut l'embrasser, mais son fils se jette à ses pieds, embrasse ses genoux, y colle ses lèvres frémissantes ; c'est là sa place, il n'ose lever les yeux jusqu'à son père, mais d'une voix entrecoupée de soupirs et de sanglots :

— Mon père, lui dit-il, j'ai péché contre le Ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils... Daignez seulement me recevoir au nombre de vos serviteurs...

[1] St Jean Clim. *Echelle Sainte.*

C'en est fait, le père de famille a senti ses entrailles émues, des larmes de joie coulent de ses yeux : Il relève son enfant, l'embrasse, lui pardonne et lui rend, avec l'anneau de la réconciliation, tous ses droits et tout son amour.

Voilà mes frères, la puissance du repentir, quand l'humilité l'anime, l'humilité qui guérit la première blessure que le serpent de l'orgueil a faite à notre âme . l'humilité qui nous fait remonter de l'abîme où nous avait précipité le péché. Oh ! s'il nous était donné de nous repentir ainsi ! Si du moins, en devenant pécheurs, nous devenions humbles ; si nos iniquités nous faisaient bien sentir notre misère, et notre néant ! Dieu, qui sait tirer le bien du mal, aurait pitié de notre faiblesse, et, pour nous rendre invincibles animerait notre courage et redoublerait ses secours, tandis que de notre côté, instruits par une cruelle expérience, nous compterions plus sur la grâce que sur la force de nos résolutions.

Oui, Seigneur, nos iniquités de tous les jours, de tous les instants nous guériront de l'orgueil, ce vice incarné à notre nature, ce démon qui ne nous élève avant la chute que pour nous précipiter plus bas : *Exaltatus ante ruinam* [1]. Nous nous humilierons désormais en votre présence avec le Roi-prophète, et plus que nous l'avons fait jusqu'ici, pauvres pécheurs que nous sommes : *Ante Dominum vilior fiam plus quam factus sum* [2]. Ce n'est point assez ; peu contents de nous humilier en votre sainte présence,

[1] Prov. XVI, 18. — [2] II. Reg VI, 22.

ô Roi des rois, que nous avons tant de fois outragé, nous poursuivrons l'orgueil jusque dans son dernier asile, jusqu'au fond de notre cœur, nous sentirons notre misère et notre bassesse, et nous serons humbles à nos propres yeux : *Et ero humilis in oculis meis* [1].

O Dieu Tout-Puissant, Dieu terrible contre les superbes, mais Dieu de clémence et d'amour qui *donnez aux humbles votre grâce* [2], daignez fortifier la résolution que nous prenons en ce jour de puiser dans nos chutes, hélas ! si fréquentes, le sentiment de notre fragilité, de notre néant et du besoin que nous avons de votre secours pour opérer le bien ; soutenez notre impuissance dans le combat, tendez-nous une main propice après la défaite, mais surtout écrasez en nous le démon de l'orgueil au saint Tribunal, afin que l'humilité relève ce que ce monstre avait abattu ! C'est la grâce que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, du Fils, etc. !

ONZIÈME SERMON

DISPOSITIONS AU SACREMENT DE PÉNITENCE.

Sincérité.

Non es mentibus hominibus, sed Deo.
Ce n'est point aux hommes que vous avez menti mais à Dieu. (Act. v, 4.)

Mes frères, qui de vous n'a tremblé en lisant, dans les actes des apôtres, l'épouvantable châtiment dont

[1] II Reg. vi, 22. — [2] I. Petr. v, 5.

l'apôtre saint Pierre punit un mensonge, qui de nos jours, où l'inflexible loyauté de nos pères est si loin de nous, pourrait passer pour innocent?

Vous connaissez tous l'histoire d'Ananie et de Saphire...

A l'exemple des premiers fidèles qui vendaient leurs biens, et venaient en déposer le prix aux pieds des apôtres. Ananie, un des premiers juifs convertis ayant vendu son champ et reçu le prix, n'en apporta qu'une partie à saint Pierre en lui disant que c'était tout ce qu'il en avait retiré.

— Comment, lui dit l'apôtre, animé d'une sainte indignation, devant tant d'audace, comment, Ananie, Satan a-t-il séduit votre cœur au point de vous faire mentir à l'Esprit-Saint? N'étiez-vous pas libre de garder votre champ ou d'en retenir le prix tout entier? Ce n'est point aux hommes que vous avez menti, mais à Dieu : *Non es mentitus hominibus, sed Deo!*

A peine ces paroles étaient-elles prononcées que le malheureux tomba mort, frappé comme d'un coup de foudre.

On s'empressa d'enlever son cadavre pour aller l'ensevelir.

Trois heures ne s'étaient pas écoulées après ce terrible événement, que Saphire, épouse d'Ananie, ignorant le malheur qui venait de frapper son mari, arriva sur les lieux qui en avaient été le théâtre.

— Femme, lui dit l'apôtre en la pénétrant des yeux, est-il bien vrai que vous n'avez vendu votre champ que cette somme?

— Pas une obole de plus, répondit-elle avec assurance.

— Et bien, s'écria l'apôtre, puisque vous osez mentir vous aussi à l'Esprit-Saint, ceux qui viennent d'emporter d'ici le cadavre de votre mari vont à l'instant venir prendre le vôtre !

Et tout à coup cette malheureuse s'affaissant sur elle même, expira devant la foule épouvantée...

Terrible leçon, pour les trompeurs, mes frères, pour ceux dont la parole dément la pensée, et qui se sont fait du mensonge une lamentable habitude : Terrible leçon surtout pour le téméraire qui ose venir tromper le prêtre au saint Tribunal, comme s'il espérait que Dieu recevra ses faux-fuyants, ses dénégations, ses excuses, et se paiera comme un simple mortel, de mauvaises raisons !

Non, non ; l'on peut abuser les hommes avec de belles paroles, mais on ne trompe pas celui qui lit au fond du cœur : *Deus autem intuetur cor* [1].

Nous l'avons dit naguère, chrétiens ; l'humilité doit être la première vertu du pécheur qui veut obtenir le pardon de son crime et qui vient l'accuser au saint Tribunal, mais elle ne suffit pas : Dieu lui demande encore la franchise et la sincérité.

Bien que ce soit Dieu lui-même qui reçoit au Tribunal de la pénitence l'aveu de nos iniquités et qui juge de notre repentir, comme de la force de nos résolutions, il se sert néanmoins du ministère d'un homme pour nous annoncer ses divines volontés.

[1] X. Reg. xvi, 7.

Or, cet homme, faible mortel comme nous, est sujet à l'erreur ; et si votre aveu n'est pas sincère, s'il est incomplet, si, de propos délibéré, nous déguisons l'état de notre âme, si nous omettons par notre faute quelque péché mortel, ou si le repentir n'est que sur nos lèvres, comme le prêtre, qui n'est pas un ange, ne voit après tout que ce qu'on veut bien lui montrer, il sera induit en erreur, car Dieu ne fait pas à chaque instant des miracles pour le faire lire dans votre âme : il pourra vous absoudre, mais la sentence ne sera point ratifiée aux cieux :

En effet, mes frères, qu'est-ce qu'un pécheur qui se présente au Tribunal de la pénitence ? Un malade qui veut être guéri, un pauvre qui demande du secours, un coupable qui sollicite son pardon.

Or, je vous le demande, comment le prêtre, médecin de votre âme, pourra-t-il la guérir de sa maladie, si vous ne la lui découvrez exactement, sincèrement, si vous vous obstinez même à la lui cacher ? La science ne saurait guérir un mal qu'elle ignore, nous dit saint Jérôme : *Quod ignorat medicina, non curat.*

Comment le prêtre, ce dépositaire des trésors célestes, remplira-t-il envers vous les devoirs de son immense charité, si vous ne lui exposez vos besoins et votre misère ? Que dis je ? Osera-t-il de lui même vous secourir si vous n'implorez son assistance, et ne craindrait-il pas de vous humilier en vous donnant une aumône que vous n'auriez pas sollicitée, et dont vous ne sentez pas, dites vous, le besoin ?

Comment enfin celui que Dieu a constitué juge et

médiateur entre le ciel et la terre pourra-t-il porter une juste sentence sur une cause qu'il ignore : et si, trompé par votre coupable silence, par une douleur simulée et des dehors hypocrites, il prononce une sentence de pardon, Dieu qui voit le fond de votre cœur, Dieu que vous outragez de la manière la plus sanglante en venant ainsi mentir à l'Esprit-Saint, ne dira-t-il pas alors avec indignation :

— Prêtre, tu l'absous, et moi je le condamne ! Tu le délies des liens qui le retiennent sur la terre loin de la table sainte : et moi je l'enchaîne sept fois des chaînes qui lient pour l'éternité !

Quelle folie en effet, mes frères, de venir tromper un homme qui ne peut juger que sur l'apparence ! Est-ce à lui ou à Dieu que vous venez découvrir les plaies de votre âme ? Disons mieux : Voulez vous obtenir votre pardon ou ne le voulez-vous pas ? Si vous ne le voulez pas, restez chez vous ! A quoi bon faire une démarche toujours humiliante et pénible qui ajoute un sacrilége énorme à vos autres crimes ?

— Est-ce par respect humain, pour vous poser auprès des gens de bien, que vous venez hypocritement vous jouer d'un sacrement redoutable ? Mais c'est là une malice diabolique, et les païens eux-mêmes ne se sont jamais permis un attentat pareil envers leurs divinités de bois et d'argile !

— Est-ce pour vous tromper vous-même, pour imposer silence au remords et jeter au moins un voile, le voile de l'oubli, sur la plaie envenimée qui ronge votre âme et que vous ne voulez pas guérir ? Mais, malheureux ! c'est vous fermer toute voie de retour, éteindre

toute lueur d'espérance, et vous jeter vous-même au dragon qui vous épie ! C'est vouloir périr par ce qui sauve les plus grands scélérats ; c'est, en un mot, commettre cet horrible péché contre l'Esprit-Saint, qui ne peut être remis ni dans ce monde ni dans l'autre !

Et si vous voulez réellement obtenir votre pardon, n'est-ce pas être insensé que de faire justement ce qu'il faut pour être condamné? Quoi ! vous venez pour vous accuser, pour demander grâce, et vous vous excusez, vous vous proclamez innocent, pour extorquer une absolution dont vous n'êtes pas digne ? Ne vous y trompez pas : Dieu, en établissant ses apôtres, et par eux, les prêtres, ministres de ses grâces, n'a pas entendu qu'ils en fussent les dissipateurs : Et ne le seraient-ils pas s'ils y faisaient participer indistinctement les bons et les méchants, ceux qui doivent en abuser et ceux qui en profiteront?

Or, je vous le demande, mes frères, comment le prêtre pourra-t-il discerner ceux qui en sont dignes de ceux qui ne le sont pas, si, au saint Tribunal, où les plus justes s'accusent humblement des fautes qui, tous les jours, échappent à leur fragilité, les coupables, au contraire, et les plus grands pécheurs viennent s'excuser et feindre des sentiments que leur âme n'éprouve pas?

Du reste, mes frères, si peu qu'on réfléchisse à la conduite vraiment inexplicable du téméraire qui vient, par un aveu incomplet ou mensonger, tromper le confesseur, on y trouve au moins un manque de foi. Car enfin si l'on croyait réellement que c'est à Dieu

lui-même que l'on découvre au saint Tribunal les plaies de son âme, si l'on oubliait le prêtre qui n'est là, après tout, que pour vous transmettre les décrets du souverain juge et vous pardonner les plus grands crimes, si vous les accusez avec sincérité, mais qui doit être impitoyable envers l'hypocrite dont la conscience dément les paroles ; si l'on songeait, en un mot, à cette vérité profonde et terrible : que si vous trompez volontairement le prêtre dans l'aveu, le prêtre se trompera et vous trompera dans sa décision, et que son erreur vous sera fatale, auriez-vous l'audace d'affronter un pareil malheur ? Que dis-je ? Ah ! loin de le dissimuler, loin de vouloir vous excuser au Tribunal de la pénitence, où votre sincérité doit être si largement bénie, vous devriez au contraire vous étudier, si j'ose le dire, à paraître encore plus coupable que vous ne l'êtes, et convenir du moins que, si vous n'avez pas fait de plus grands crimes, ce n'est pas votre faute, que vous en étiez bien capable, et que vous eussiez roulé plus avant dans l'abîme si la main de Dieu ne vous eût soutenu.

Rappelez-vous le touchant débat qui s'éleva le soir de la dernière Cène entre le Sauveur et l'apôtre saint Pierre, au moment où, ayant lavé les pieds à ses disciples, le divin maître vint à lui :

— Quoi, Seigneur ! s'écria l'apôtre surpris et confus de tant de bonté, quoi ! vous me laveriez les pieds !

— Laissez, lui dit Jésus, laissez-moi continuer mon devoir, c'est ainsi que doit s'accomplir toute justice.

— Non, non, répliqua l'apôtre, vous ne me laverez pas les pieds. Jamais je ne le souffrirai !

— Mais alors, insista le divin maître, vous ne voulez donc pas avoir part à mon royaume éternel ?

— Qu'entends-je ! s'écria l'apôtre, qui comprit enfin, oh ! puisqu'il en est ainsi, je ne résiste plus, ô mon Dieu ! me voici avec toute ma misère et mes souillures, daignez me laver à mon tour, et non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête !

— Non, lui répondit le Sauveur, il suffira des pieds pour vous purifier tout entier !

Touchant exemple, mes frères ! Admirable modèle de la simplicité que nous devons apporter au saint Tribunal ! Ah ! la justice de Dieu ne serait-elle pas en quelque sorte impuissante à punir un coupable qui se jetterait ainsi sans réserve entre les bras de sa miséricorde ! — Tenez, chrétiens, en fait de franchise et de sincérité au Tribunal de la pénitence, il serait à désirer que vous puissiez ressembler à nos soldats, quand, touchés de la grâce, ou à la veille d'une bataille, ils viennent trouver leur aumônier pour lui *dérouler leur chapelet*, suivant leur pittoresque langage, et faire *viser leurs papiers pour la grande revue*. Rien de naïf et de loyal comme un militaire qui s'accuse aux pieds d'un prêtre : Quand il vient là, c'est qu'il est convaincu, et il sait fort bien que c'est à Dieu qu'il parle et non à un homme comme lui ; aussi, en se décidant à cette démarche

[1] Joan XIII.

solennelle, s'est-il tracé une consigne sévère, c'est de tout dire, d'être franc dans son aveu et d'aller au delà plutôt que de rester en deçà... Plusieurs même sont là-dessus d'une rondeur et d'une sévérité embarrassante quelquefois pour le confesseur. A les en croire, ils ont *tout fait*, et sont fort étonnés quand, venant au détail, le prêtre leur démontre ne fût-ce qu'en leur demandant s'ils ont prêté à usure, qu'il est en effet certains chapitres sur lesquels ils sont parfaitement innocents.

On rapporte les traits les plus édifiants sur la foi naïve et l'aimable simplicité de ces braves qui, au moment du danger, tremblent d'autant plus vite pour leur âme, qu'ils sont plus insouciants et plus téméraires, s'il n'y va que de leur corps : Cette crainte salutaire des jugements de Dieu leur inspire quelquefois, en face de la mort, des résolutions vraiment singulières, qui témoignent hautement de la franchise de leur foi et de la sincérité de leur conversion.

— Croiriez-vous, mes frères, qu'on en a vu qui, faute d'un prêtre, ont voulu se confesser à un camarade, espérant que le Ciel daignerait s'en contenter? Voici ce qu'écrivait naguère un zouave à la sœur d'un de ses amis resté parmi les morts sur le champ de bataille : Ne changeons rien à la rudesse et à l'énergie de son style militaire :

« — Votre frère, écrivait-il, avait été blessé gra-
« vement dans une rencontre. Arrivé à l'ambulance,
« il me dit qu'il voudrait un prêtre pour se con-
« fesser.

« — Te confesser! lui répondis-je (pardon Madame

« pour les termes, mais je vous dois toute la vérité, « si crue qu'elle puisse être), te confesser ! Mais, « mon cher, tu te trompes de siècle : Nous ne som- « mes plus au temps des Croisades, ni sous le règne « de saint Louis : nous sommes en plein XIXe siècle, « sous le règne du général Bugeaud ! (C'était en « 1840).

« — C'est égal, répondit-il, j'ai été élevé en chré- « tien et je veux mourir en chrétien !

« Je vous assure que je fis chercher en conscience « un prêtre partout, mais il n'y en avait pas dans « le camp. Votre frère en parut fort affligé, et sa foi « m'impressionna fortement.

« Alors je lui dis : Mon ami, Dieu est clément ; il « voit ta bonne volonté, confesse-lui ta misère, ex- « prime-lui tes regrets, demande lui pardon, et, j'en « suis sûr, il aura pitié de toi.

« Il le fit, et il est mort de la manière la plus tou- « chante. Je vous donne tous ces détails, madame, « parce que je sais que vous êtes dévote et je pense « qu'ils vous feront plaisir... »

C'est un peu sec, comme vous le voyez, mes frères, mais cela porte un cachet de foi, de franchise et de sincérité qui parle au cœur.

Quel exemple pour ces chrétiens lâches et prévaricateurs qui dissimulent avec le prêtre et viennent ici jouer un rôle ; qui ont eu le courage de faire le mal et n'ont pas celui de l'avouer ; qui osent, en un mot, par leurs dénégations, leurs réticences, leurs excuses, leurs faux fuyants, extorquer une absolu-

tion que la justice divine change en un formidable anathême !

Encore une fois, mes frères, que venez-vous chercher au saint Tribunal, si ce n'est pas le pardon de vos iniquités ? Et si vous voulez être absous, délivré des honteux liens qui vous enchaînent, pourquoi les dissimuler ces tristes liens, pourquoi les cacher à la main céleste qui doit les briser ? Vous voulez, dites-vous, obtenir votre pardon ? Et que feriez-vous donc si vous vouliez être condamné ? Quoi ! dans le tribunal sacré, bien différent des tribunaux de la terre où l'on se perd sans ressource en s'avouant coupable, au Tribunal sacré, le seul moyen d'obtenir votre pardon, c'est de confesser franchement votre crime, si énorme qu'il puisse être ; ce crime, Dieu le connaît, Dieu le voit au fond de votre cœur avec l'attache secrète que vous y conservez, et peut-être le désir de le commettre encore, et vous venez mentir au Tout-Puissant en protestant de votre innocence et de votre repentir : mais en vérité, n'est-ce point là vous réprouver d'avance, n'est-ce point vouloir forcer Dieu à ne jamais vous pardonner, ou du moins à ne vous pardonner, lui aussi, que du bout des lèvres, et avec la sanglante ironie avec laquelle il rendit autrefois hommage, dans sa colère, à la science fatale du premier homme : « Voici qu'Adam est devenu l'égal de son Créateur : *Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est* [1]. »

Oh ! qu'il n'en soit pas ainsi pour nous, chrétiens !

[1] Genes. III, 21.

Présentons-nous loyalement, sans arrière-pensée, au Tribunal de la réconciliation ; soyons francs avec Dieu, sincères avec le prêtre, et que notre bouche parle de l'abondance de notre cœur ! Tels que Dieu nous connaît, ou plutôt tels que nous nous connaissons nous-mêmes, découvrons-nous à son ministre afin qu'il puisse remplir auprès de nous sa mission salutaire : dévoilons au céleste médecin la lèpre de notre âme afin qu'il la guérisse ; instruisons bien de notre cause celui qui tient la place du souverain juge, afin que la sentence qu'il va prononcer sur la terre soit ratifiée au Ciel. Enfin jetons nous, avec un abandon tout filial, dans le sein de notre médiateur ; nous y trouverons un asile contre les traits de la justice divine : car ce médiateur est notre frère, notre ami, notre père qui nous couvrira du sang de Jésus-Christ ; ce médiateur, c'est Jésus-Christ lui-même qui nous bénira, nous consolera et nous donnera, dans la paix de l'âme, et la persévérance, l'heureux gage de notre salut ! *Amen !*

DOUZIÈME SERMON

SACREMENT DE PÉNITENCE. — DISPOSITIONS. GÉNÉROSITÉ.

Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?

Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens dont il m'a comblé ? (Psal. cxv. 12.)

Mes frères, un courtisan disgracié pour avoir attenté aux jours de son prince gisait au fond d'un

noir cachot, attendant à tout moment la mort. L'heure fatale allait sonner : déjà la multitude avide de sanglants spectacles entourait l'échafaud dressé depuis la veille sur la place publique; l'infortuné entendait au loin des clameurs, des murmures d'impatience qui venaient déchirer son âme et redoubler son agonie.

Tout à coup des pas se font entendre ; la porte de sa prison s'ouvre, c'est le bourreau. Il entraîne sa victime, la populace se calme alors, dans un moment tout sera consommé.

Sur un signal du prince, l'homme de sang se prépare à remplir son formidable ministère : déjà le couteau fatal se lève, il va tomber...

— Grâce ! arrêtez ! s'écrie tout à coup le monarque désarmé, c'en est assez : détachez ces liens ; je veux apprendre à ce misérable que je sais pardonner et que ma clémence est plus forte que sa malice ; essayons s'il sera à l'épreuve de mes bienfaits.

Aussitôt il l'emmène dans son palais, lui donne des habits de prince, le fait manger à sa table, le charge de trésors et ne l'appelle plus que du doux nom d'ami ..

Mes frères, le cœur humain n'est pas un cœur de tigre : il n'y a que les monstres qui résistent à l'aimable violence des bienfaits et puissent y répondre par l'ingratitude...

Interrogez-vous donc vous-mêmes, et jugez des sentiments dont ce criminel est agité sous le poids du bonheur qui fond tout à coup sur lui... Il hésite

il bégaie des sons inarticulés. Ne trouvant dans la langue des hommes aucune expression pour rendre ce qu'il éprouve, il tombe à genoux la face contre terre, et là, dans cette posture humiliée, anéantie, son cœur se débondant soudain par un torrent de larmes : Seigneur, s'écrie-t-il d'une voix suffoquée par les sanglots, Seigneur, que faut-il que je fasse ?

Oh ! la reconnaissance l'enflamme, le transporte, il est prêt à tout, il ne comptera pas avec un maître si tendre et si généreux. Le roi n'a qu'un mot à dire, un signe à faire, et son serviteur va s'imposer les plus longs, les plus cruels sacrifices, et, s'il le faut, s'arracher cette vie qu'il vient de lui donner !

Avez-vous compris le sens de cet apologue, mes frères ? Vous que le Seigneur a comblés de tant de faveurs, qu'il a sauvés de la mort éternelle, en versant jusqu'à la dernière goutte de son sang ; vous qu'il appelait son ami, son héritier, son enfant, vous avez eu la barbarie de le trahir, de le déshonorer, de le fouler aux pieds ; vous l'avez crucifié dans votre chair, vous avez souillé son image, et, pour tant de forfaits par lesquels vous aviez mille fois mérité l'enfer ce Dieu de clémence ne vous demande que le repentir du cœur, l'humble et sincère aveu de vos iniquités et la réparation de l'injure faite à Dieu, du tort fait au prochain et à vous-même ; telles sont les conditions auxquelles Dieu met son pardon, et vous pourriez les trouver exorbitantes ! Et vous pourriez calculer avec un maître si bon, si généreux !

Ah ! puisque l'amour appelle l'amour, et les bienfaits notre reconnaissance, comprenez, mes frères,

dans quels sentiments le pécheur converti doit s'éloigner du saint Tribunal. Comprenez qu'à l'humilité du repentir et à la sincérité de l'aveu doit se joindre la générosité des résolutions et du bon propos.

Dites-moi, mes frères, vous êtes-vous jamais représenté un damné revenu sur la terre pour y faire pénitence des péchés qui l'ont précipité dans l'enfer, avec le doux espoir d'aller un jour au Ciel?

Oh ! avec quelle générosité ce malheureux ne rendrait-il pas au Seigneur l'usure de cet inestimable bienfait !

Supposez un instant que Judas et Caïn s'élancent du fond des abîmes, et qu'il leur est donné de racheter leur damnation par le repentir et les souffrances de la vie... Grand Dieu ! Quelle ardeur, quelle générosité, quels transports ! Comme ils déchirent, comme ils immolent cette chair prédestinée aux flammes éternelles ! Avec quelle avidité ces infortunés savourent toutes les amertumes de la douleur ! *O croix, ô bonne croix !* s'écrient-ils avec saint André en dévorant les plus cruelles souffrances, *ô crux, ô bona crux !* O croix, soit mille fois bénie, puisqu'il nous est donné par toi d'expier notre crime, de fléchir Dieu irrité, de reconquérir l'éternelle félicité des élus ?

Mes frères, ces sentiments doivent être les vôtres au sortir du Tribunal de la pénitence. Délivrés des liens du péché par la clémence divine, arrachés des portes de l'abîme, et, pour ainsi dire, de la gueule du monstre infernal, vous devez vous écrier dans les transports d'une ardeur généreuse : Grâces soient

rendues à votre infinie miséricorde, ô Seigneur, qui ne m'avez point laissé périr : *misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti*[1], je vous avais lâchement abandonné, je m'étais révolté contre vous, et vous avez daigné me faire grâce. Je me jetais dans l'enfer et votre main paternelle m'a retenu... Parlez, Seigneur, oh ! parlez, que voulez-vous que je fasse? *Quid me vis facere*[2] ?

— Rendre ce bien mal acquis ! C'en est fait ; dès ce jour je vais rendre à César ce qui est à César, comme je rends à Dieu ce qui est à Dieu. Que voulez-vous que je fasse ? — Réparer ces scandales, ces médisances, ces calomnies ! Si difficile que soit l'entreprise, et quoi qu'il en coûte à la nature, je vais à l'instant me mettre à l'œuvre, suivre à la trace le mal que j'ai fait, en arrêter les progrès, en prévenir les suites, et, si la tâche est au dessus de mes forces, votre grâce que j'implore aidera mon impuissance...

— Que faut-il que je fasse, mon Dieu, *quid me vis facere ?* Éviter cette occasion dangereuse, rompre cette liaison suspecte, déraciner cette mauvaise habitude, dompter ma chair rebelle? Eh bien? Je l'ai juré, Seigneur, voici que j'avais commencé, il est déjà si tard, hélas! et j'ai tant abusé de votre clémence !

— Que faut-il que je fasse, *quid me vis facere ?* Pleurer mes iniquités et revenir à vous de toute mon âme et pour toujours? O mon Sauveur! Je ne balance plus, je dis un éternel adieu à tout ce qui peut

[1] Thren. III, 22. — [2] Joan IX, 6.

vous déplaire ; car je sens que mon âme se déchire au souvenir de mes égarements. Donnez à mes yeux une fontaine de larmes pour égaler mon repentir à mes iniquités !

Oui, je l'ai juré, je ne veux plus vous abandonner. Je m'attache à vous désormais, fallût-il vous suivre au Calvaire ; et si jamais je pouvais devenir infidèle, accordez-moi, ô mon Jésus, la grâce d'expirer de honte et de douleur !

Tels sont, mes frères, les sentiments que vous devez exciter dans votre âme quand vous avez eu le bonheur de vous réconcilier avec Dieu ; voilà les saintes résolutions que nous devons tous former alors, et nous rappeler dans ces moments dangereux où le vieil Adam se réveille pour nous porter au mal. Ce sera le plus sûr moyen d'en triompher et l'armure la plus puissante contre les ennemis de notre salut.

Mais, nous devons avant tout être résolus, oh ! sérieusement résolus à réparer le mal que nous avons fait, à fuir les mauvaises occasions, à commencer une vie nouvelle, et surtout à y persévérer. Le pardon est à ce prix ; car, nous dit l'Evangile, celui-là seul sera sauvé qui persévérera jusqu'à la fin : *Qui perseveraverit in finem, hic salvus erit*[1].

Voulez-vous me permettre de vous citer un exemple de cette persistance et de cette énergie de volonté dans un pécheur converti ? Je l'ai trouvé dans la *Vie des Saints* ; et c'est, le dirai je ? un capitaine de voleurs qui va nous le fournir.

[1] Matth. x, 22.

Ce brigand, nommé David, qui désolait la Thébaïde au IVe siècle, s'était rendu tristement célèbre avec toute sa bande par ses vols et ses assassinats ; à trente lieues à la ronde on ne prononçait son nom qu'avec un frémissement d'effroi.

Un jour pourtant la grâce se fit entendre à son âme, dans la voix du tonnerre, qu'il vit tomber à quelques pas de lui.

— Mon Dieu, s'écria-t-il, que je l'ai échappée belle !... Pâle de terreur, en proie aux plus cruels remords, il s'élance dans la campagne, errant au hasard, et se disant de temps à autre à lui-même : — Quelle vie, mon Dieu, quelle vie ! et la foudre ne m'a point écrasé ! Oh ! il faut que cela finisse !

Il marcha ainsi plusieurs heures, haletant, éperdu, et se frappant la poitrine à coups redoublés : Il lui semblait toujours voir la foudre suspendue sur sa tête, et le bras de Dieu prêt à tomber sur lui.

Il vint frapper à la porte d'un monastère qu'il avait autrefois dévalisé.

— Que demandez-vous, mon ami ? lui dit le supérieur qui ne le reconnut pas.

— Je vous demande en grâce, répondit le brigand d'une voix émue, de me recevoir au nombre de vos religieux.

Le supérieur, étonné, regarda de la tête aux pieds cet étrange postulant.

— Vous recevoir ? lui dit-il en souriant, mais avez-vous bien songé à la démarche que vous faites ?

— Sans doute, mon Père, et je vous serai reconnaissant toute ma vie de cette insigne faveur.

— Mais, mon ami, vous n'êtes plus jeune ; vous avez au moins cinquante ans !

— Eh ! c'est justement pour cela que je viens vous trouver ; car il est grand temps de faire pénitence !

— C'est que... objecta l'abbé en se grattant la tête, notre règle est très-sévère, et votre âge avancé ne vous permettra peut-être pas d'en pratiquer les austérités... Croyez-moi, mon ami, restez dans le monde ; vous y ferez tout aussi bien votre salut...

— Tout aussi bien ? vous m'en répondez, mon Père ? insista le capitaine qui commençait à perdre patience : Savez-vous bien que je suis un grand pécheur ?

— Mon Dieu, que vous dirai-je ? Il me semble que...

— Comment ! interrompit le brigand fort étonné qu'on lui refusât ainsi les moyens de faire pénitence à sa manière, comment, mon Père, vous ne comprenez pas qu'avant de me présenter à vous, j'ai tout pesé, tout mûri, et que je me sens la force, avec la grâce de Dieu, de réparer les désordres de ma vie dans les plus grandes austérités ?

— Non, mon ami, votre ferveur se démentirait : on ne change pas ainsi brusquement de vie à votre âge. Il vaut mieux, si vous m'en croyez, continuer de vivre dans le monde.

Pendant ce débat, le brigand ballotté entre la voix de Dieu, qui l'appelait à s'enfoncer dans le cloître. et les scrupules du supérieur qui le repoussait, voulut

enfin frapper un coup de maître ; il se dressa carrément devant l'abbé :

— Ah ! ça, lui dit-il d'une voix tonnante, est-ce que tu ne me reconnais pas ? Je suis David, le chef des voleurs. Je demande à entrer ici pour y faire pénitence, et réparer autant que je le pourrai les scandales de ma vie. . Veux-tu me recevoir, oui ou non ? Je te déclare d'abord que si tu ne me reçois pas, je retourne auprès de mes brigands que j'ai quittés et qui me cherchent en ce moment peut-être ; nous ravagerons tout le pays, et nous viendrons ici vous égorger tous jusqu'au dernier, après quoi nous mettrons le feu au couvent... Si tu me reçois, au contraire, tu auras gagné à Dieu l'âme d'un misérable qui a lassé la justice divine, et qui porte l'enfer dans son cœur.

Il n'avait point achevé de parler, que la porte du monastère s'ouvrit toute grande devant lui.

Après quelques jours d'épreuves, pendant lesquelles cet étrange et fier pénitent se confessa plusieurs fois avec les marques de la plus sincère douleur, on lui donna l'habit religieux sans s'arrêter aux formalités préalables usitées envers les autres novices ; il est vrai que la conversion de l'ancien chef de brigands paraissait si solide, que les frères en étaient édifiés ; ce n'est point assez dire, ils étaient effrayés des austérités auxquelles il se livra désormais ; nuit et jour on l'entendait frapper son corps et répéter d'une voix plaintive : Miséricorde, ô mon Dieu ! je suis un infâme, ayez pitié de moi !

Il s'accusait tout haut de ses crimes passés, les

déplorait sans cesse avec tant de douleur et des remords si déchirants que, l'ayant vu s'éteindre peu à peu, consumé par une maladie de langueur, les religieux crurent qu'il était mort de repentir.

Oh ! s'il nous était donné de l'éprouver, chrétiens, cette douleur profonde et salutaire ! Si nous répondions du moins à la générosité du pardon par la ferveur de nos sentiments et la solidité de notre conversion !

Mais hélas ! à peine sortis du saint Tribunal, nous oublions le bienfait que nous venons d'y recevoir et les résolutions que nous y avons prises ! Un moment attentifs, nous retombons bientôt dans notre insouciance, et l'horreur du crime diminue dans notre âme à mesure qu'elle se familiarise avec le don de Dieu.... aussi, vienne un obstacle, une occasion dangereuse, et tout l'édifice croulera, et la ruine sera grande !

D'où vient cela, mes frères ? Comment se fait-il que vous revenez toujours au Tribunal du pardon avec les mêmes désordres, quand ce n'est pas avec de plus grands encore ? D'où vient que vous retirez si peu de fruit du sacrement de pénitence ? Ah ! c'est que vous en approchez sans contrition, sans examen, et par une malheureuse routine, sans avoir même réfléchi à la démarche sérieuse que vous allez faire ; c'est, en un mot, parce que vous y venez sans vous être *éprouvés d'avance* et sans y apporter les dispositions convenables !

Et pourtant, mes frères, gardez-vous d'une fâcheuse illusion. Les sacrements sont comme la pa-

role de Dieu, qui doit toujours et nécessairement avoir son effet : effet de salut si l'on en profite, effet de réprobation si l'on en abuse : *Verbum meum non revertetur ad me vacuum*[1]. — Voyez donc vous-même ce qu'il faut espérer de tant de confessions stériles faites en un clin d'œil et aussitôt oubliées ; quel fruit en avez-vous retiré ? N'est-ce pas le même sacrement qui en a sanctifié tant d'autres ? N'a-t-il pas la même vertu pour vous que pour eux ? Ne tire-t-il pas toute son efficacité du sang de Jésus-Christ ? Hélas ! puisque votre maladie résiste à la puissance de ce remède, il faut qu'elle soit bien profonde et bien invétérée ; puisque vous portez sur votre sein un feu si ardent sans en être réchauffé, il faut que vous soyez mort !

Quoi, mon frère, vous ne tremblez pas pour votre salut, en voyant, pour ainsi dire, dans les mains du démon l'arme que le Ciel nous avait donnée pour le terrasser ? Mais alors vous voulez donc périr par la sentence même qui devait vous sauver ; et, comme autrefois Urie, qui portait son arrêt de mort dans une lettre du prince à son général, vous voulez, vous aussi, apporter un jour au Souverain Juge, dans vos absolutions, la sentence de votre réprobation éternelle !

Préservez-nous de ce malheur, ô mon Dieu ! Vous nous avez fait comprendre la grandeur du trésor que vous nous avez donné dans le sacrement de pénitence ; ne permettez pas que nous le dissipions, puis-

[1] Is. LV, 11.

que c'est le prix de votre sang adorable. Ajoutez à vos bienfaits celui de nous les rendre si chers et si précieux, que nous n'en abusions jamais ! Donnez-nous de pleurer nos péchés comme ils méritent de l'être, pénétrez-nous d'une affectueuse vénération pour le saint Tribunal, et faites que nous n'en sortions jamais qu'animés des sentiments généreux qui sont le gage du pardon et l'heureuse annonce de la persévérance ! Faites surtout, ô Seigneur, que nous tremblions de profaner le sacrement qui vous réconcilie avec l'homme coupable ! Au nom de votre amour pour nous, préservez-nous de cet effroyable crime : que votre sang divin ne se change pas pour nous en poison ! mais qu'il soit toujours sur la terre un bain salutaire aux souillures de notre âme, un baume céleste aux blessures de notre cœur, en attendant qu'il soit dans le ciel notre vêtement de gloire et d'immortalité ! *Amen !*

TREIZIÈME SERMON

CONTRITION. — SA NÉCESSITÉ. — LA FOI.

Scito et vide quia malum et amarum est dereliquisse te Dominum Deum tuum.

Sachez et voyez qu'il est bien triste et bien amer d'avoir abandonné votre Dieu.

(Jerem. II, 19.)

Mes frères, vous êtes-vous jamais adressé ces paroles de Jérémie à son peuple, vous qui avez eu le malheur d'abandonner le Dieu qui vous avait

comblés de biens ; l'avez-vous jamais sentie, cette amère douleur d'avoir outragé le meilleur des Péres, le plus tendre des amis ; et, lorsque, du fond de l'abîme où vous étiez tombés, vous avez levé les yeux vers lui, semblables à ce mauvais riche qui regardait Abraham de loin, *à longè,* séparé qu'il en était par une barrière à jamais infranchissable, avez-vous senti votre cœur se briser, déchiré par une douleur égale à vos iniquités ; avez-vous, en un mot, jamais compris tout le malheur d'un chrétien qui se sépare violemment de son Dieu pour s'en aller, comme le prodigue, vivre dans une terre lointaine, la terre du péché, de l'impénitence et de l'endurcissement ?

Non, sans doute, car vous jouez avec le crime ; vous y retombez trop souvent, trop facilement, et presque sans combat ; le crime ne vous fait pas peur ! Non-seulement vous le commettez sans remords, mais vous y persévérez des années entières, oubliant que vous abritez sous votre toit un hôte perfide, et que vous réchauffez dans votre sein un serpent qui vous dévorera !

Hélas ! qui donnera à mes yeux une fontaine de larmes pour pleurer vos iniquités, mes frères, puisque vous en êtes si peu touchés vous-mêmes ! Ou plutôt qui me donnera de vous faire sentir toute l'horreur de l'état d'un pécheur impénitent, d'un malade qui repousse tout remède, d'un criminel qui ne veut point de pardon ! Qui me donnera de vous bien pénétrer de cette pensée, que, ne pas se repentir de ses péchés, c'est vouloir périr sans retour !

Je vais essayer de le faire dans une série d'entretiens bien courts, bien familiers, dans lesquels je vous répéterai des vérités que vous avez cent fois entendues, mais que vous ne cessez d'oublier, quoique votre salut en dépende ; je vous prouverai tout d'abord la nécessité de la contrition, sans laquelle un pécheur est déjà réprouvé dès cette vie ; ensuite nous parlerons des principales raisons qui doivent nous pénétrer d'horreur pour le péché : nécessité de la contrition, motifs de la contrition, tel est le partage de mon sujet ; nous le traiterons, comme toujours, par points isolés, pour mieux le retenir, et ne point fatiguer votre attention.

Et d'abord, vous connaissez tous de quelle manière le catéchisme définit la contrition : c'est une douleur de l'âme, une détestation profonde du péché, avec le ferme propos de ne plus le commettre.

Vous n'avez pas oublié non plus que l'on distingue deux sortes de contrition : la contrition *parfaite* et la contrition *imparfaite* ou *attrition ;* que la première est cette noble et généreuse disposition de l'âme qui nous fait déplorer le péché parce qu'il offense un Dieu souverainement bon et souverainement aimable, tandis que l'autre, fondée sur des considérations moins nobles et moins dignes d'un cœur chrétien, fait que nous détestons le crime à cause de sa laideur et parce qu'il ruine notre avenir éternel. — Tout imparfaite qu'elle est, cette contrition suffit à nous réconcilier avec Dieu, pourvu qu'elle soit jointe à la confession sacramentelle, et qu'elle renferme au moins un commencement d'amour de Dieu, comme

source de toute justice ; mais la première, qui est la condition proprement dite, justifie le pécheur indépendamment de l'aveu sacramentel, s'il nous est impossible, et si nous avons un sincère désir de le faire ; cela dit en passant, parlons de la nécessité de la contrition, et, parmi les nombreux témoignages qui l'établissent, choisissons pour aujourd'hui celui de la foi.

Ne dirait-on pas, mes frères, que l'Esprit-Saint, depuis la chute d'Adam, n'a parlé aux hommes que pour leur rappeler qu'ils sont pécheurs et qu'ils périront s'ils ne reviennent à Dieu ?

Moïse et Aaron dans le désert, David et Salomon sur le trône, les prophètes sous la cendre et les cilices, n'appellent-ils pas sans cesse le peuple juif à la pénitence, et peut-on lire une page de l'Ancien Testament où l'on ne rencontre les menaces les plus terribles contre les pécheurs, s'ils osent persévérer dans le crime, et si, par un repentir sincère et généreux, qui parte du cœur, ils ne se hâtent de fléchir la justice divine ?

Tantôt c'est un roi qui descend du trône, se couvre de cendre, se frappe la poitrine, déchire ses vêtements, et, par son exemple autant que par sa parole, anime ses sujets et les excite à pleurer leurs iniquités; tantôt c'est un prophète qui parcourt les villes et les bourgades, prêchant à toute créature la douleur de ses crimes pour éviter les coups de la colère céleste; tantôt c'est une cité criminelle qui, à la voix de Jonas, déplore ses longs égarements dans les jeûnes, les cilices et les gémissements de

la pénitence la plus austère, et parvient à conjurer l'orage amoncelé sur sa tête...

Et, de peur que les passions ne prennent le change, que le pécheur ne se croie justifié devant Dieu pour avoir versé quelques larmes, déchiré ses vêtements et quitté un instant le péché pour le commettre aussitôt après, l'Esprit-Saint nous expose en cent endroits divers les conditions du vrai repentir : « Cessez, nous dit-il par la bouche de ses « prophètes, cessez de faire le mal, *quiescite agere « perverse* [1] ; ôtez de devant mes yeux le spectacle « de vos affections désordonnées, de vos honteuses « passions ; ce n'est point assez, déchirez vos cœurs « et non vos vêtements ; revenez à Dieu de tout votre « cœur et de toute votre âme, afin que votre Dieu « revienne à vous et qu'il vous sauve... Que si vous « vous obstinez dans votre crime, malheur à vous ! le « glaive de la vengeance éternelle vous dévorera ; car « la bouche du Seigneur a parlé : *quod si nolueritis « gladius devorabit vos, quia os Domini locutum est* [2]. »

Rien de plus énergique assurément que ce langage, mes frères, mais la nécessité de la contrition se trouve encore, s'il est possible, plus solidement établie dans le Nouveau Testament.

Voyez d'abord le Saint précurseur du Messie appelant du fond du désert toutes les populations à la pénitence, en donnant l'exemple lui-même, et l'exemple le plus sensible, dans sa vie d'abnégation, d'humilité, de souffrance : convertissez-vous, disait-il

[1] Is. I, 16. — [2] Is. I, 20.

sans cesse aux peuples qu'il baptisait, convertissez-vous et faites de dignes fruits de pénitence, car le royaume de Dieu est proche : *Facite fructus dignos pœnitentiæ* [1].

« Oui, faites des fruits de pénitence, car la cognée « est déjà à la racine de l'arbre, et, s'il est tou-« jours stérile, s'il ne porte que des feuilles, des « fleurs ou des fruits de péché, des fruits de mort, « il sera coupé et jeté au feu.... Faites des dignes « fruits de pénitence, c'est-à-dire des fruits dura-« bles, solides, salutaires, des fruits qui viennent « du cœur et non du bout des lèvres, des fruits qui « répondent à la longue attente de votre Dieu : « *Facite fructus dignos pœnitentiæ*.... »

Jetez maintenant les yeux sur Jésus-Christ lui-même, mes frères, et demandez-vous pourquoi il a quitté la splendeur des cieux et la droite de son Père, afin de revêtir notre misérable nature, toutes les souffrances de l'humanité ; pourquoi cette vie entière de sacrifices, d'humiliations, d'opprobres et puis cette mort infâme entre deux scélérats ?

Ah ! lui-même va vous l'apprendre ; écoutez ce qu'il dit à son Père par la bouche de son prophète : pour expier les péchés du monde destiné à périr, *vous n'avez voulu, ô mon Père, ni sacrifice ni holocauste ; alors j'ai dit : voici que je viens ;* cette chair d'Adam que j'ai prise, chargez-la de toutes les iniquités de la terre, et puis frappez, frappez sans pitié, que je sois comme un lépreux, que je sois

[1] Luc. III, 8.

l'homme des douleurs : brisez-moi comme sous le pressoir, pourvu que je sauve mes frères, pourvu surtout que l'homme comprenne, en me voyant, quel mal c'est de vous offenser, et combien il fut criminel en se révoltant contre son Créateur · *holocaustomata pro peccato tibi non placuerunt, tunc dixi : ecce venio* [1].

Aussi, mes frères, toute la vie du Sauveur est-elle une longue exhortation à la pénitence ; s'il fait des miracles pour guérir les infortunés qui l'implorent, il commence presque toujours par guérir les maux de leur âme en leur inspirant un repentir salutaire : — Ayez confiance, mon fils dit-il au paralytique, vos péchés vous sont remis [2]. — Allez, dit-il à la femme coupable, allez et ne péchez plus [3]. — C'est un médecin qui n'est venu que pour les malades [4] ; un pasteur, que pour aller à la recherche de la brebis égarée et l'apporter au bercail [5] ; un père, que pour ramener son enfant prodigue [6] ; un roi, que pour mourir pour ses sujets rebelles [7]... — O ville criminelle et endurcie ! dit-il en pleurant à Jérusalem, ville homicide rougie du sang des prophètes, que de fois n'ai-je pas cherché à réunir tes enfants comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu !.... Ah ! tremble, car si Tyr et Sidon avaient été témoins des merveilles qui se sont opérées dans ton sein, elles eussent pleuré leurs crimes dans les cilices et la cendre !... Oui,

[1] Hæbr. x, 8. — [2] Marc. II, 5. — [3] Joan. VIII, 11. — [4] Matth. IX, 12. — [5] *Ibid.* XV, 24. — [6] Luc. XV, 12. — [7] Joan. XII, 13.

malheur à toi, car au grand jour ton jugement sera plus terrible que celui de la race impure de Sodome et de Gomorrhe [1] !

Est-ce assez encore ? Non, mes frères. Suivez-le sur la montagne des Oliviers, cet homme de douleur ; voyez le courbé sous le poids de vos crimes ; contemplez cette sueur de sang qui ruisselle de tout son corps dans les déchirements d'une cruelle agonie ; entendez cette prière plaintive qui peint d'une manière si saisissante le remblement de la Sainte victime en face de l'épouvantable fardeau de misère et d'iniquité qui va peser sur ses épaules virginales :

— O mon Père, dit il, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de mes lèvres [2] ! Quoi ! ce n'était point assez des tourments du prétoire et de la mort de la croix qui l'attendaient encore, il fallait donc qu'avant les supplices de sa chair adorable, son âme et son cœur eussent aussi leur martyre ! ..

Oui, chrétiens, en un sens, il le fallait, et le divin Rédempteur, en expiant les péchés du monde par son ignominie et ses souffrances, en désarmant la justice éternelle et en sauvant l'humanité, n'aurait fait, si j'ose le dire, qu'ébaucher le grand œuvre de notre rédemption ; il n'aurait, en quelque sorte, été sauveur qu'à demi ; car, avec le triste penchant qui nous entraîne au mal, suffisait-il de nous sauver une fois ? ne devait-il pas perpétuer son œuvre, d'abord en nous pénétrant d'une vive horreur pour le

[1] Luc. x, 13. — [2] Math xxvi, 39.

péché, en nous en faisant concevoir la malice ; et l'aurions-nous comprise, si nous n'avions vu Jésus-Christ hésiter, tout Dieu qu'il est, d'en prendre sur lui l'épouvantable fardeau ? — Et puis, ne devait-il pas nous apprendre à nous appliquer les mérites de sa passion par une douleur sincère et la pénitence du cœur?

Je vous le demande, mes frères, combien y en a-t-il parmi vous qui aient eu le bonheur de conserver l'innocence du baptême, ou même l'ineffable grâce de leur première communion ? Hélas, toutes les fois que vous êtes devenus criminels, vous avez renoncé au salut ; et, pour rentrer en grâce, une nouvelle rédemption vous était nécessaire, ou du moins une nouvelle application des mérites infinis du Sauveur.

Or, qui de nous l'aurait opérée, cette application salutaire, qui doit se faire par la pratique de la pénitence extérieure, si nous n'avions appris de lui à détester d'abord nos péchés, à en concevoir une douleur profonde, sans laquelle le sang de Jésus-Christ nous deviendrait inutile ?

Il fallait donc qu'il nous enseignât à gémir, à pleurer, à nous repentir, comme il nous avait enseigné à prier ; il fallait qu'il nous prouvât par son exemple que ce n'est point assez de faire cette pénitence corporelle qui lave le dehors du vase, si l'intérieur reste souillé, et si le cœur, d'où sortent les imaginations coupables, les vols, les meurtres, les impuretés, n'est le principe de notre repentir.

Et maintenant, que vous dirai-je de l'institution

du sacrement de pénitence, qui établit le prêtre juge entre Dieu et le pécheur, et dans lequel la contrition est si nécessaire, que sans elle, bien loin d'obtenir son pardon, le pécheur ajoute à ses autres crimes un horrible sacrilége?

Vous rapporterai-je le témoignage des apôtres, qui, depuis le jour où ils reçurent le Saint-Esprit, jusqu'à leur séparation et à leur mort, ne cessèrent de prêcher la même vérité dans les synagogues et sur les places publiques, sous les verges, sous le glaive ; tous leurs discours se terminaient par quelques paroles ardentes qui invitaient les peuples à faire pénitence, à se repentir de leurs crimes et à les détester du fond du cœur, s'ils voulaient en obtenir le pardon : *pœnitemini igitur et convertimini ut deleantur peccata vestra* [1].

Toute l'Écriture Sainte est là, mes frères ; tout, dans l'Ancien, comme dans le Nouveau Testament, roule pour ainsi dire sur ces deux vérités capitales : Dieu offensé par l'homme coupable, et Dieu fléchi par l'homme pénitent, au moins depuis la grande expiation du Calvaire.

Lisez les livres de Moïse et des prophètes, lisez l'Évangile avec ses pressantes exhortations, ses sublimes enseignements, ses touchantes paraboles ; lisez les écrits des apôtres, c'est toujours et partout la même vérité qui nous est annoncée, et de toute manière ; partout le repentir du crime est la condition rigoureuse que Dieu met à son pardon.

[1] Act. III, 19.

Qui ne connaît la pénitence de David, d'Ézéchias, de Nabuchodonosor, des habitants de Ninive, de l'apôtre saint Pierre ; qui ne connaît surtout la parabole de l'enfant prodigue ?

Et, comme à côté de la pénitence sincère, il en est une que Dieu réprouve, une pénitence tardive et menteuse qui vient après que la mesure est comblée, qui n'a frémi à la pensée du désespoir de Caïn et de Judas ? Qui n'a tremblé au souvenir des remords de l'impie Antiochus, de ses supplications hypocrites, dont l'auteur sacré a dit : Il priait, ce scélérat, il suppliait le Seigneur, qui ne devait point exaucer sa prière : *orabat hic scelestus Dominum, à quo non esset veniam consecuturus* [1].

Oh ! détournons nos regards de cet effrayant tableau, mes frères, et reposons-les en finissant sur un objet plus consolant et plus aimable...

Vous êtes-vous jamais représenté la Madeleine agenouillée aux pieds du Sauveur, les arrosant de ses larmes, les essuyant de ses cheveux, les embaumant de précieux parfums ? Voilà, je crois, le plus beau modèle de pénitence et de repentir qui puisse nous être proposé. C'était une courtisane célèbre par ses talents, sa beauté, sa vie licencieuse ; d'une parole, l'Évangile en résume les premières années : elle était le scandale de Jérusalem, *erat in civitate peccatrix* [2]; et ses désordres étaient si notoires, que les Juifs, la voyant un jour chez Simon le lépreux, dans cette posture humiliée où nous la dépeint l'É-

[1] Mach. IX, 13. — [2] Luc. VII, 38 *ad* 50.

vangile, en murmuraient, et que Simon se disait en lui-même : si cet homme était réellement prophète, il saurait quelle est cette femme qui embrasse ses genoux.....

« Or, Jésus, connaissant leur pensée à tous, dit à Simon : — Simon, j'ai quelque chose à vous dire :

« Il répondit : Maître, dites.

— Un créancier avait deux débiteurs, l'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante ;

« N'ayant pas de quoi payer leur dette, il la leur remit à tous deux. Lequel l'aima le plus ?

— Simon répondit : celui, je pense, à qui il a le plus remis.

Jésus lui dit : vous avez bien jugé.

« Et, se tournant vers la femme, il dit à Simon :

« Voyez-vous cette femme ? Je suis entré dans votre maison, et vous ne m'avez point donné d'eau pour laver mes pieds ; mais elle les a arrosés de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux ;

« Vous ne m'avez point donné de baiser ; mais elle, depuis qu'elle est entrée, elle n'a point cessé de me baiser les pieds ;

« Vous n'avez point versé de parfum sur ma tête ; mais elle a répandu des parfums sur mes pieds ; c'est pourquoi je vous dis : beaucoup de péchés lui seront remis, car elle a beaucoup aimé.

« Mais celui à qui on remet moins, aime moins...

« Puis il dit à cette femme : *vos péchés vous sont remis... allez en paix* [1].

[1] Luc. VII, 38 à 50.

Heureuse parole, mes frères! Qu'elle dut faire tressaillir cette pauvre pécheresse et la consoler des avanies qu'elle avait dû endurer pour arriver jusqu'à Jésus Christ.

Eh bien, cette douce parole, elle l'a entendue, elle est assurée de son pardon ; mais elle ne se pardonne pas, elle ; sans cesse poursuivie par le souvenir de sa vie criminelle, elle reste là humiliée, brisée par la douleur, les lèvres collées aux pieds du divin Maître, et laissant traîner à terre les longs flots de cette chevelure, objet d'orgueil autrefois, mais aujourd'hui consacrée par l'attouchement de la chair adorable du Sauveur ; qu'on murmure autour d'elle, qu'on la repousse avec dureté, peu lui importe ; c'est une première expiation de ses iniquités et de ses scandales ; d'ailleurs n'est-il pas là, celui qui lui pardonne, celui qui la bénit, le Dieu de son amour ?

Oh ! désormais attachée aux pas du Sauveur, de plus en plus avide de sa sainte parole, elle le suivra dans les synagogues, dans les rues de Jérusalem, sur le Calvaire, viendra pleurer à son tombeau, sera la première instruite de sa résurrection glorieuse, et, après son ascension dans le ciel et la dispersion des apôtres, ira s'enfermer dans quelque retraite ignorée, pour y pleurer nuit et jour les égarements de sa vie...; là, seule avec sa douleur, que viendra pourtant consoler de temps à autre le souvenir de Jésus, elle sera le modèle des pénitentes, et, après bien des années passées dans la souffrance et la prière, s'éteindra enfin, consumée d'amour et de repentir.

Oh ! s'il nous était donné, mes frères, de pleurer nos péchés comme Madeleine ! Si, même après le pardon, leur souvenir amer était toujours là, présent à notre esprit ! Nous ne fûmes pas sans doute aussi coupables qu'elle ; aussi le Seigneur n'exige-t-il pas que nous allions dans un désert, que nous nous condamnions à toutes les austérités des pénitents et des anachorètes ; il n'exige pas que nous affrontions la rage des tyrans, que nous souffrions le martyre ; ce qu'il nous demande, c'est le repentir sincère de nos fautes : c'est que nous les pleurions amèrement, que nous les détestions du fond de notre âme ; c'est surtout que nous soyons prêts à tous les sacrifices, à la mort même, s'il le fallait, plutôt que de pécher encore !

Point de pardon sans cette contrition vive et sincère, entendez-le bien ; mais si vous avez le bonheur de la ressentir, si l'offense de Dieu vous paraît le plus grand des maux, si, dans toutes vos prières, vous demandez au ciel qu'il vous pénètre d'une sainte horreur pour tout ce qui peut flétrir la candeur de votre âme et lui faire perdre les bonnes grâces de son bien-aimé, courage et confiance ! eussiez-vous été encore plus coupables que Madeleine, le Seigneur entendra vos soupirs, sanctifiera votre douleur, bénira vos résolutions ; et ces larmes amères que vous versez dans le temps se changeront en hymnes de triomphe et de gloire dans l'éternité ! *Amen !*

QUATORZIÈME SERMON

CONTRITION. — SA NÉCESSITÉ — TRADITION DES PÈRES.

Scindite corda vestra et non vestimenta vestra.
Déchirez vos cœurs et non vos vêtements. (Joël. II, 13)

Mes frères, dans l'antiquité religieuse, chez le peuple juif surtout, lorsqu'on éprouvait un grand malheur, que l'on faisait une perte irréparable, par exemple, à la mort d'un père, d'une mère, d'un enfant, d'un ami, on déchirait ses vêtements en signe de deuil, on se couvrait la tête de cendre, on se frappait la poitrine, et, par des gémissements plaintifs, on exhalait sa douleur. C'est ainsi que, dans l'Ancien Testament, les prophètes cherchaient à désarmer la justice divine; ainsi que les grands pécheurs faisaient pénitence, et, de tout temps, le *peccavi* du saint roi David, ses jeûnes, ses pleurs et ses marques extérieures de repentir ont été la preuve saisissante des déchirements de l'âme coupable au souvenir de son iniquité.

Mais, vous le savez, chrétiens, il est une pénitence sincère et une pénitence menteuse, une douleur qui n'est qu'au bout des lèvres, et dont Dieu n'est pas la dupe, car il lit au fond de l'âme et voit parfaitement que le cœur n'y est en rien ; aussi nous dit-il par la bouche du prophète Joël : revenez à moi de tout votre cœur, dans le jeûne, les pleurs et les gé-

missements, déchirez vos cœurs et non vos vêtements, et convertissez-vous sincèrement au Seigneur votre Dieu... *scindite corda vestra et non vestimenta vestra.*

Oui, mes frères, c'est en vain que vous venez au tribunal sacré, en vain que la bouche du prêtre prononce votre absolution, si vous ne détestez de tout votre cœur les péchés que vous venez d'accuser ; si vous ne les déplorez que du bout des lèvres et pour des motifs purement humains, tels que la perte des biens, de la santé, de l'honneur, si vous ne concevez pas de vos crimes une douleur sincère, profonde, souveraine, qui vous les fasse abhorrer plus que tous les autres maux de la vie, si surtout, — et notez ce point-ci, chrétiens, il est capital, — si vous laissez vivre au fond de votre âme quelque péché favori, quelqu'une des sept têtes du dragon, que vous n'osiez écraser avec les autres sur la pierre du sanctuaire, votre repentir n'est pas sérieux, n'est pas sincère; ce sont vos vêtements et non votre cœur que vous déchirez, votre pénitence n'est qu'un rôle, un jeu qui pourra bien donner le change au monde, mais qui ne saurait tromper les yeux de Dieu.

En voulez-vous la preuve? Après l'Écriture sainte, interrogeons la Tradition, qui démontre avec la dernière évidence la nécessité de la contrition et les principaux caractères qu'elle doit avoir pour nous mériter le pardon de nos péchés.

Je ne vous parlerai point des nombreux conciles où l'Église assemblée a solennellement déclarée la contrition nécessaire de nécessité de précepte et

même de moyen pour le salut, c'est-à-dire que le pécheur ne saurait être sauvé sans la douleur de ses fautes et la résolution bien ferme, bien arrêtée, de ne plus les commettre.

Je ne vous citerai point le saint concile de Trente, qui déclare expressément que les pécheurs, — ceux-là mêmes qui font pénitence, — ne doivent pas se flatter d'obtenir leur pardon sans le repentir, et un repentir inspiré par un motif surnaturel ; — ni celui de Latran, qui exige une contrition universelle, une douleur qui s'étende à tous les péchés mortels sans exception ; — ni celui de Florence, qui ajoute à ces caractères du vrai repentir le ferme propos pour l'avenir et une résolution généreuse, efficace, de se corriger ; je ne vous rapporte pas non plus les paroles de saint Jean Chrysostôme, de saint Ambroise, ni des papes saint Léon et Célestin Ier, qui tous exigent pour la rémission des péchés une douleur vive et profonde avec une résolution constante de ne plus offenser Dieu ; je me borne au témoignage de saint Cyprien et de saint Augustin, parce que leur langage vaut tout un prône, et qu'il répand un nouveau jour sur mon sujet.

Écoutons d'abord saint Cyprien. — Convertissons-nous, mes frères, disait ce saint docteur à ses fidèles de Carthage, convertissons-nous à Dieu de toute notre âme : *convertamur ad Dominum mente tota,* et implorons la miséricorde de Dieu par la douleur et le vrai repentir de nos crimes, *et pœnitentiam criminis, veris doloribus exprimentes, Dei misericordiam deprecemur* ; nous avons osé nous élever contre lui, hu-

milions-nous en sa sainte présence ; que notre âme s'anéantisse à ses pieds et lui rende ainsi l'honneur que lui avait ravi son orgueil, *illi se anima prosternat ;* c'est pour contenter ce misérable corps de boue que nous avons fait le mal et outragé le Seigneur ; c'est pour un vil intérêt, pour une satisfaction grossière, fugitive, pour une bagatelle, que nous avons contristé son cœur paternel ; oh ! que notre cœur soit déchiré de remords, brisé par la douleur ; que nos larmes réparent les ravages que la joie criminelle a faits à notre âme ; que nos gémissements soient l'écho de nos chants d'ivresse ; que nos soupirs et nos sanglots fassent oublier au Dieu de la croix nos coupables plaisirs ; *illi mœstitia satisfaciat ;* nous avions, en péchant, mis notre repos, toutes nos espérances, dans la créature, elle est devenue notre idole, notre unique bien ; nous l'avons, hélas ! préférée au Tout-Puissant ; oh ! détachons-nous en bien vite, avant qu'elle ne nous entraîne dans l'abîme ! détachons-nous en, puisqu'elle n'est qu'illusion et mensonge, et tournons nous enfin vers le Seigneur, qui seul peut remplir nos cœurs, et ne trompera pas votre espérance : *illi spes omnis incumbat ;* il est si tendre, si débonnaire ! Lui-même nous enseigne comment nous devons revenir à lui ; convertissez-vous à moi, nous dit-il, de toute votre âme, dans les jeûnes, les gémissements et les pleurs ; mais souvenez-vous qu'il faut déchirer vos cœurs et non vos vêtements ; c'est le cœur qui a le premier consenti au crime, c'est dans le cœur que doit se commencer l'expiation.... C'est pourquoi, mes frères

bien-aimés, continue le saint docteur, reconnaissez avec effroi le lourd fardeau qui pèse sur votre conscience : *gravissimum conscientiæ crimen agnoscite ;* tremblez, mais sans désespoir ; espérez, mais sans présomption, car si le Seigneur a la clémence et la bonté d'un père, il a aussi la majesté d'un juge tout puissant et terrible : *Deus quantum patris pietate indulgens semper et bonus est, tantum judicis majestate metuendus.* — Enfin soyez vous-mêmes les médecins de votre âme ; jugez-vous comme vous jugeriez les autres, et prononcez votre sentence sans ménagement, sans pitié, sans vous arrêter aux plaintes de la nature ; et si vos iniquités ont fait de vous un grand coupable, que votre douleur en fasse un grand pénitent ; car il faut que là où abonda le péché, la justice y surabonde : *quam magna deliquimus, tam granditer defleamus.*

Tels étaient les sentiments de ce saint docteur, mes frères ; avais-je tort de vous dire que ce passage bien médité vaudrait tout un sermon ?

J'ai lu, il n'y a pas longtemps, dans la *Vie des Saints* des premiers siècles de l'Église, qu'un comédien de Tarse en Cilicie, appelé Babylas, avait séduit deux jeunes personnes et les avait façonnées à son ignoble métier.

Tous les trois étaient païens et vivaient en conséquence, c'est-à-dire que, non-seulement ils ne faisaient point mystère de leur vie scandaleuse, mais que les plus saintes vérités de notre religion étaient bafouées sur leur théâtre, dont ils avaient fait, du reste, une école d'immoralité.

Un jour, pourtant, Babylas étant venu à passer devant une assemblée de chrétiens, fût curieux d'entendre ce qui s'y disait, afin d'en faire son profit pour la représentation prochaine.

Il se glisse au milieu de la foule et prête l'oreille : On prêchait sur ces paroles de saint Jean-Baptiste : *Faites pénitence, car le royaume de Dieu est proche*[1]...

La voix du prédicateur était si énergique, sa parole si pénétrante et la grâce si forte, que le comédien fut ébranlé : il lui sembla que c'était à lui que s'adressait cet avis céleste, et se sentit intérieurement agité des salutaires aiguillons du remords !

— Oh ! oui, je veux faire pénitence ! s'écria-t-il en sortant de l'église, je veux recevoir ce baptême que j'ai si souvent, hélas ! indignement joué sur la scène !

Il retourne en toute hâte à sa maison, fait part à ses deux complices de ce qui vient de se passer, leur déclare que désormais il renonce au théâtre et va changer de vie pour ne plus songer qu'au salut de son âme.

— Quoi ! s'écrièrent les courtisanes au comble de la surprise et d'une commune voix, vous allez donc devenir chrétien !

— Oui, c'en est fait, répondit-il, j'en ai assez, de cette existence criminelle que je traîne depuis si longtemps : Mais soyez sans crainte, je vous laisse en vous quittant toute ma fortune que vous pouvez vous partager... C'est une bien faible réparation du

[1] Luc. III, 6, 8.

mal que je vous ai fait en vous entraînant avec moi dans l'abîme.

Cette proposition inattendue, et surtout la réflexion sérieuse que le comédien laissait à ces malheureuses en signe d'adieu, les toucha profondément; peut-être la sainte voix de la grâce qui l'avait converti lui-même se faisait elle aussi entendre au fond de leur âme.

— Ainsi, lui dirent-elles en versant un torrent de larmes, à vous les magnifiques espérances des chrétiens, pour quelques biens frivoles que vous nous abandonnez et qu'il nous faudra quitter tôt ou tard... Vous nous laissez dans le bourbier tandis que vous allez recevoir le baptême?...

— Je veux faire pénitence et sauver mon âme! répétait Babylas d'une voix assurée en s'approchant de la porte.

— Et nous, s'écrièrent les courtisanes en lui barrant résolûment le passage, et nous, qu'allons-nous devenir? N'avons-nous pas comme vous une âme à sauver? Quoi! vous nous avez servi de guide pour marcher à notre perte, et maintenant que vous allez à la vie éternelle avec les chrétiens, vous nous abandonneriez à notre malheureux sort? Non, non, cela ne peut pas être; nous vous avons imité dans votre vie criminelle, nous vous suivrons au baptême, dans la vie pénitente que vous embrassez, et s'il le faut, nous vous suivrons à la mort, au martyre!

Ils tinrent parole, mes frères, et reçurent ensemble le baptême.

A peine chrétien, Babylas, qu'il ne faut pas con-

tondre avec le saint évêque d'Antioche, se retira dans la plus vieille tour des remparts de la ville, pour y vivre en ermite, et les deux courtisanes allèrent s'enfermer dans une misérable grotte où elles passèrent le reste de leurs jours, dans les exercices de la pénitence la plus austère [1].

L'histoire des premiers siècles de l'Église est remplie de traits semblables de pénitence et de conversion généreuse, tant l'éloquente parole des Pères et des docteurs était bénie du Ciel.

Je vous ai rapporté un passage de saint Cyprien, voulez-vous que je vous en cite un de saint Augustin ? Vous verrez qu'il s'exprime plus énergiquement encore, surtout lorsqu'il parle de la nécessité de la contrition : Tenez, quelques lignes seulement.

— Qu'est-il besoin, dit-il, de vous rapporter ici les témoignages de l'Écriture ? Ils sont innombrables, ils sont sans réplique, et prouvent évidemment que le pécheur doit se repentir...

— Mais qu'ai-je dit, l'Écriture? Ah ! la nature elle-même, c'est la nature qui nous inspire la douleur de nos péchés, la nature qui gémit, qui pleure, qui souffre en nous quand nous avons eu le malheur d'offenser notre Dieu, c'est elle qui nous parle dans le remords et qui nous presse de revenir à lui : *Vox est etiam ista, naturæ.* C'est la voix de la nature, et c'est être bien misérable et bien criminel que de chercher à l'étouffer ; c'est être un monstre dans la création !

1 Schmid et Bélet.

— Et en effet, mes frères, cet animal sans raison qui se roule à vos pieds pour désarmer votre colère, et qui, par ses cris plaintifs, implore à sa manière votre pitié, sollicite son pardon, cet animal sent qu'il vous a offensé, qu'un châtiment le menace, et sa voix suppliante vous enseigne, en quelque façon, le repentir...

Oui, c'est être un monstre dans la nature que de vouloir pécher sans remords ! Car, ajoute le même Père, on peut bien dire qu'on ne s'est point livré au crime et qu'on est innocent ; *potest aliquis dicere se non peccare :* Mais il faut être bien pervers, il faut avoir l'âme bien vile et bien monstrueuse pour oser prétendre que lorsqu'on a péché, l'on ne doit pas se repentir : *At nulla est barbaries quœ dicere audeat non esse pœnitendum si peccaverit* [1].

Qu'ajouter à de si ardentes paroles, mes frères ? Rien autre chose que la mise en pratique de cette doctrine, un exemple de pénitence et de repentir, le plus touchant peut-être et le plus célèbre de l'histoire ecclésiastique.

On vous a parlé bien des fois sans doute du grand Théodose, de son crime et de l'expiation terrible à laquelle il fut soumis par saint Ambroise, évêque de Milan.

Ce prince ayant appris que les habitants de Thessalonique s'étaient révoltés contre ses officiers, et avaient un instant méconnu son autorité, les fit tous égorger sans autre forme de procès.

[1] Aug. *de 2 anim.*, c. 14.

Plus de sept mille personnes périrent dans cette horrible boucherie.

A peine saint Ambroise en fut-il instruit qu'il sortit de Milan pour ne pas se rencontrer avec l'Empereur lorsqu'il y rentrerait, et lui écrivit une lettre qui restera comme un monument de la sainte hardiesse et du zèle vraiment apostolique avec lesquels les chefs de l'Église ont toujours parlé aux puissances de la terre.

« — J'ai eu un songe cette nuit, lui disait il : Vous « entriez dans l'église et j'étais à l'autel, mais il ne « m'a pas été possible d'offrir le Saint Sacrifice en « votre présence. » — C'était lui exprimer assez clairement la disposition où il était de le retrancher de la communion des fidèles.

Après avoir fait sentir au prince l'énormité de son crime et dans les termes les plus énergiques, sans trop blesser pourtant la Majesté impériale, le saint évêque finissait en l'exhortant au repentir.

A la lecture de cette lettre, le prince, qui était sincèrement chrétien, et qui avait ordonné le massacre dans un moment d'exaltation, fut profondément affligé de son malheur ; il le sentit plus vivement encore en songeant à l'inflexible sévérité du prélat qui ne l'admettait point à la participation des saints mystères tant qu'il n'aurait pas fait de son crime une pénitence exemplaire.

Il voulut néanmoins tenter de le fléchir.

De retour à Milan, d'où il était absent à l'époque du massacre, il se présenta à la porte de l'église et

s'arrêta dans le vestibule. Saint Ambroise l'y attendait.

— Seigneur, lui dit-il avec une noble assurance, vous paraissez ne pas encore comprendre toute l'énormité de votre crime et la barbarie du carnage exécuté par vos ordres... Sachez que la pourpre impériale ne vous élève pas au dessus de la nature humaine et que vous êtes pétri du même limon que vos sujets... Il n'y a qu'un Seigneur et qu'un maître du monde, et vous l'avez indignement outragé.

Le prince hésitait ; la rougeur de la honte colorait son front penché vers la terre : Dans son cœur le remords et le respect humain se livraient un violent combat. L'Evêque se tenait devant lui debout, noble sans fierté, dans l'imposante majesté d'un juge.

— Oseriez-vous en priant, continua-t-il, lever vers le Ciel ces mains encore teintes d'un sang injustement répandu ? Non sans doute ; retirez-vous donc et n'allez pas aggraver par un nouveau crime celui dont vous vous êtes rendu coupable.

— Mais, lui dit l'Empereur, qui cherchait à se donner du courage, David n'a-t-il pas aussi péché... grièvement péché ?

— Sans doute, répliqua le pontife avec une sainte énergie : Mais puisque vous l'avez imité dans son crime, imitez-le dans son repentir.

Théodose consterné, bourrelé de remords de plus en plus déchirants et reconnaissant avec amertume que l'évêque faisait son devoir, se retira dans son palais, s'y condamna pendant huit mois entiers aux

pratiques de la pénitence la plus austère, celle des pécheurs publics...

Pourtant à l'approche des fêtes de Noël, il ne put s'empêcher de verser des larmes de douleur à la pensée qu'il allait se voir exclu de l'assemblée des fidèles en ces jours d'allégresse générale.

Ruffin, le maître des offices du palais, dont les pernicieux conseils n'avaient pas peu contribué à lui faire rendre l'arrêt sanguinaire, essaya longtemps de le calmer, de le consoler ; mais comme il ne pouvait y parvenir :

— Eh bien ! lui dit-il, je vais aller trouver l'évêque, et j'espère qu'il voudra enfin consentir à vous réconcilier avec Dieu.

— Hélas ! je n'y compte guère, répondit l'Empereur avec un profond soupir.

Toutefois, bien qu'il doutât au fond du succès de cette démarche, il laissa partir son officier, le suivit même quelque temps après, dans l'espoir que le prélat se laisserait fléchir.

D'aussi loin qu'Ambroise aperçut l'envoyé du prince, il se douta de la mission qu'il venait remplir auprès de lui.

— Quoi ! lui dit-il avec indignation, c'est vous qui avez conseillé le massacre de Thessalonique, et vous osez vous charger d'en solliciter le pardon ? Et vous ne tremblez pas au souvenir d'un si grand crime et de l'outrage sanglant fait à l'image de Dieu ?

Ruffin supplia, conjura, parla de la pénitence rigoureuse de l'Empereur, de la sincérité de son repentir, ajoutant qu'il allait bientôt venir lui même...

— Vraiment? dit l'Évêque ; s'il en est ainsi, je déclare à la face du peuple et des saints autels que je ne le laisserai point entrer dans le vestibule de l'Église . S'il veut employer la force et agir en tyran, je suis prêt à souffrir la mort.

Ruffin se hâta de faire dire au prince de ne pas sortir de son palais, mais il était trop tard : l'envoyé rencontra Théodose en chemin.

— Eh bien, dit-il, d'une voix calme et résignée, j'irai recevoir l'affront que je mérite.

Et il poursuivit sa route jusqu'à l'église.

Arrivé devant la porte, il ne voulut point entrer dans le vestibule, mais s'arrêta dans la salle d'audience, et pria l'Evêque de ne pas lui refuser plus longtemps le bienfait de l'absolution.

— Comment osez-vous, prince, lui dit Ambroise avec cette fermeté calme et digne qui faisait le fonds de son caractère, comment osez vous venir ici au mépris des saintes lois de Dieu ?

— Je les respecte, dit l'Empereur, et je ne violerai point les règles qui m'interdisent l'entrée du vestibule; mais de grâce, rompez mes liens et ne me fermez plus les portes que Dieu a ouvertes à tous les pénitents.

— Quelle pénitence avez-vous faite après un si grand crime ?

— C'est à vous de me prescrire celle que je dois faire . Appliquez à la maladie de mon âme le remède convenable, je me soumets d'avance et j'accomplirai fidèlement tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

— Eh bien, prince, vous vous placerez dans l'é-

glise parmi les pénitents publics, jusqu'à ce que votre repentir ait fléchi le ciel.

L'empereur se mit donc à genoux à la porte de l'église et demeura prosterné au milieu des pénitents, versant des larmes amères, se frappant la poitrine, et, si l'on en croit l historien Sozomène, confessant publiquement ses péchés d'une voix suffoquée par les soupirs et les sanglots : Les fidèles pleuraient d'attendrissement.....

Quel spectacle, en effet, mes frères, quelle éloquente prédication qu'un prince, que Théodose-le-Grand, dépouillé de la pourpre et des ornements impériaux, pleurant ses iniquités dans la posture la plus humiliée, le visage contre terre, et disant avec le Roi-Prophète, après son double crime : *mon âme est demeurée attachée au pavé du sanctuaire, Seigneur, daignez me rendre la vie selon votre parole* [1].

Ainsi ce grand coupable, après avoir affligé l'Eglise par un crime si éclatant, demandait pardon à Dieu et aux hommes, et, par ses gémissements plaintifs, exhalait au dehors les déchirements de son âme.....

Avant de recevoir l'absolution, il voulut du moins réparer, autant qu'il était en lui, le mal qu'il avait fait, et porta une loi qui suspendait toutes les exécutions capitales trente jours après la sentence rendue ; enfin, après plusieurs mois d'une rigoureuse pénitence, qui nous épouvanterait, dans ces jours d'indifférence et de sensualité, l'évêque le réconci-

[1] Psal. CXVIII, 25.

lia publiquement avec Dieu, et lui donna la sainte communion de sa propre main.

Théodose ne se démentit pas, mes frères ; le crime que Dieu lui avait pardonné, il ne se le pardonna jamais lui-même, et conserva jusqu'à sa mort les sentiments de repentir et de douleur qui l'avaient rendu pour son peuple un modèle d'édification.

Oh ! qui nous donnera, mes frères, de pleurer nos péchés comme ils méritent de l'être, et d'égaler notre douleur à notre iniquité! Qui nous donnera de faire oublier au Seigneur, par la sincérité de nos larmes, les outrages que nous faisons tous les jours, hélas ! à sa Majesté sainte ! Souvenons-nous qu'il n'y a que deux chemins pour aller à la vie · l'innocence et le repentir.....

L'innocence ! Ah ! qui peut, à l'exception de l'enfant d'un jour, et qui passe du berceau à la tombe, en garder jusqu'à la fin l'inestimable trésor ? Il n'y eut que Marie, Marie toute seule ; mais elle est la reine des anges et la mère de Dieu ; reste donc la grâce recouvrée par la pénitence, et la pénitence du cœur.

Oh ! cette grâce précieuse, il nous la faut, chrétiens ; c'est notre premier besoin, notre unique espoir dans cette voie d'iniquité où nous ont engagés nos pères ; appelons-la sans cesse, et, quel que soit l'état de notre âme... oui, fussions-nous justes devant Dieu, fussions-nous innocents, implorons-la, faisons au ciel une continuelle violence pour l'obtenir, sinon pour nous, du moins pour nos frères ; pé-

cheurs, pleurons sur notre disgrâce et afin que Dieu nous pardonne ; justes, pleurons pour ceux qui ne pleurent pas ; mais comme nul ne peut savoir sur la terre s'il est *digne d'amour ou de haine,* vivons toujours dans une sainte terreur, et ne nous tranquillisons pas trop vite sur nos infidélités passées, en eussions nous reçu le pardon au Tribunal de la réconciliation ; comme David, comme Madeleine, Théodose et tant d'autres saints pénitents qui les déploraient toute leur vie, ayons-les constamment devant les yeux pour en gémir, pour les abhorrer, les expier de plus en plus, et Dieu les oubliera, les effacera du livre de sa justice, pour n'y laisser que nos mérites et nos vertus ! *Amen !*

QUINZIÈME SERMON

CONTRITION. — SA NÉCESSITÉ. — LA RAISON.

Convertimini ad me, dicit Dominus, et convertar ad vos.

Convertissez-vous à moi, dit le Seigneur, et je me convertirai à vous. (Zachar. I, 3)

Mes frères, vous n'êtes pas sans avoir entendu parler d'une maxime fort ancienne qui a longtemps régné en souveraine dans l'art de guérir les malades, et qui consiste à combattre le mal par son contraire : *contraria contrariis curantur.*

Cette maxime célèbre qui peut avoir, dans l'application, son mérite et sa vertu comme ses dangers, nous n'avons pas à la discuter ici ; le sujet n'est ni

de notre compétence personnelle ni du ressort de la chaire ; pourtant si le prêtre n'est pas, généralement au moins, le médecin du corps, Dieu l'a constitué médecin des âmes, et à ce titre, il est juge naturel de la vérité de cette maxime : or je vous déclare, mes frères, qu'elle s'applique admirablement dans toutes nos maladies spirituelles, et que le remède le plus efficace à chaque vice de notre âme est justement la vertu qui lui est opposée : *contraria contrariis curantur.*

C'est par l'humilité que nous triomphons de l'orgueil ; par la générosité, de l'avarice ; par la tempérance et la mortification, de la sensualité ; par la patience, de la colère, et ainsi des autres vices qui sont les plaies de notre âme, et qui trouvent dans la vertu contraire, leur remède souverain.

Eh bien, mes frères, c'est sur ce principe capital que nous basons la nécessité de réprimer le péché par la pénitence, la révolte des sens par la soumission de la volonté, et la soif du plaisir par les gémissements de la douleur ; et cette réparation, il la faut absolument, rigoureusement, nous devons pleurer nos crimes si nous voulons en obtenir le pardon, c'est le cri de la nature et de la raison, comme l'a si bien dit saint Augustin ; consacrons l'entretien d'aujourd'hui au développement de sa pensée.

Et en effet, chrétiens, qu'est-ce que le péché, sinon la séparation violente de la créature d'avec son Créateur pour s'attacher à une autre créature comme à son unique fin ?

Si donc nous voulons obtenir notre pardon, il faut

que nous nous détachions de ces objets indignes pour revenir à Dieu ; car nous ne pouvons réunir dans notre cœur Dieu et la créature, le Ciel et le monde, la vertu et les plaisirs sensuels ; le Seigneur est un Dieu jaloux qui ne peut souffrir de partage. — Or, n'est-ce pas le cœur qui a voulu le divorce et qui s'est complu dans le crime ? N'est-ce point lui qui l'a ordonné, qui l'a exécuté le premier, suivant la parole du Sauveur : Il faut donc que ce soit le cœur qui se détache de la créature et revienne vers son Dieu qu'il abandonna.

Et comme cette rupture avec le péché ne saurait s'effectuer sans que les passions murmurent, que la chair réclame et sans que la créature cherche à reprendre sur nous son empire tyrannique, il faut donc briser cette nature rebelle et ces passions, pour les mettre hors d'état de nous dominer encore ; il faut donc dire adieu à la créature qui fut notre idole, il faut donc la mépriser, la fouler aux pieds, l'abhorrer autant que nous l'avons estimée et chérie : Il faut donc pleurer amèrement l'instant fatal où nous avons renoncé à Dieu, pour nous prosterner devant elle ; il faut donc, en un mot, détester, maudire les tristes et cruelles jouissances qui ont souillé notre corps, déshonoré notre âme, outragé le Seigneur et ruiné notre avenir éternel...

Et la raison en est bien simple, mes frères : Dieu peut-il être assez ennemi de sa gloire pour vouloir vous pardonner des crimes que vous aimez toujours, dont il ne vous plaît pas de quitter l'occasion, que vous brûlez de commettre encore ? Mais non, mille

fois non ! Car enfin, que se passe-t-il tous les jours sur la terre ? Si un sujet rebelle, un conspirateur, si un traître venait se jeter aux pieds de son prince pour implorer sa grâce, et que le roi comprît que ce misérable joue un rôle hypocrite pour lui donner le change et trahir plus aisément son souverain, ce prince pourrait-il maîtriser sa juste fureur ! — Vous même, accorderiez-vous votre pardon à un enfant coupable, si vous le voyez tranquille dans son crime, content de vous avoir offensé et prêt à vous offenser encore ? Non sans doute, et le châtiment le plus doux que vous pourriez lui infliger serait de le chasser ignominieusement et pour toujours de votre présence.

— Mon Dieu, je sais bien ce que vous allez me répondre ; vous n'êtes pas un hypocrite ; vous ne poussez pas la malice et la perversité jusqu'à venir jouer un rôle au Tribunal de la pénitence, vous faites mieux, vous n'en approchez jamais... — Le beau raisonnement ! Comme si l'on ne périssait pas également et de besoin et d'excès, comme s'il était plus sage de se laisser mourir de faim que de s'exposer à s'empoisonner ! — Mais malheureux ! si vous ne venez pas tromper le prêtre au saint Tribunal, vous persévérez dans le crime, vous y restez sans remords ! Quoi ! vous avalez l'iniquité comme l'eau et vous ne tremblez pas ! Vous ne craignez par ce *voleur* invisible qui doit tomber sur vous comme la foudre et vous précipiter entre les mains du Dieu vivant ! Mais alors vous vous moquez de Dieu, car c'est se moquer de lui que de faire le mal en sa présence et

sans scrupule, ou plutôt, disons le mot, si dur qu'il paraisse, c'est avoir perdu ou la foi, ou la raison.

J'ai lu dans mon enfance un trait qui peut s'appliquer, tout familier qu'il est, à l'insensé qui s'est fait du crime, une habitude ; qui se confesse sans contrition, se relève de l'abîme pour y retomber encore ou tombe sans même songer à se relever.

Il y avait à Rome, à l'époque où elle était encore païenne, une espèce de fou d'un genre tout nouveau ; il s'appelait Lucius et avait, passez-moi l'expression, *la manie des coups de poing.*

Son plus grand plaisir, lorsqu'il rencontrait dans la rue des personnes honnêtes, mais pauvres, était de leur donner des soufflets sur les deux joues.

Ce singulier malfaiteur payait cher les suites de sa bizarre manie ; car à Rome, la loi des douze tables fixait pour ces sortes d'injures une forte amende : et pourtant, si considérable qu'elle fût, cette amende n'effrayait pas Lucius, au contraire, pour plus de commodité, il se faisait suivre d'un esclave portant une bourse remplie d'argent. Chaque fois qu'il avait cédé à son caprice en donnant des soufflets ou en distribuant des coups de poing, il faisait aussitôt compter à la personne offensée la somme fixée par la loi, pour prévenir les plaintes qu'on n'eût pas manqué de faire contre lui devant les tribunaux.

Il s'imaginait que tout était fini par là, et qu'il n'avait plus à s'inquiéter de rien : il se trompait.

Outre les vertes répliques qu'il s'attira bien des fois de la part des gens moins endurants, qui, peu jaloux de recevoir des coups pour de l'argent, lui

rendaient les siens avec usure, il eut enfin à compter avec les juges. A peine instruits de son coupable calcul, ils abolirent l'ancienne loi, et en établirent une nouvelle, d'après laquelle, toute offense de ce genre devait être punie selon la gravité de l'injure et la qualité de la personne outragée.

Mes frères, l'étrange manie de cet insensé vous a fait sourire, et pourtant que diriez-vous si je vous prouvais que sa folie est la vôtre? Je me trompe; la vôtre est cent fois plus fatale; elle doit avoir un terrible dénouement!

Car enfin, raisonnons — et vous le voyez bien, je ne fais point ici du mysticisme, de la haute piété, c'est au simple bon sens que j'en appelle. — Si, pour obtenir le pardon d'un homme, il faut le repentir et le bon propos, n'est-il pas juste que le pécheur éprouve une sincère douleur de ses iniquités, qu'il jure de ne plus les commettre, qu'il y renonce de tout son cœur et pour toujours, s'il veut que Dieu lui pardonne et lui rende son amour? Dieu aurait-il moins de droits sur sa créature, le Sauveur sur une âme rachetée au prix de tout son sang, que n'en a un roi sur son sujet, un père sur son enfant?

Non sans doute, mes frères; et Dieu ne veut pas, il ne peut pas, j'oserai bien le dire, vous pardonner, sans une disposition qui vous met en état de recevoir la grâce, et sans laquelle tous les pardons, tous les trésors du Ciel tomberaient sur vous comme la rosée du matin sur une fleur desséchée, comme le rayon du soleil sur un cadavre; non, le Seigneur ne veut pas, il ne peut pas vous pardonner malgré vous,

et si vous êtes, comme Lucifer, attachés, rivés, incarnés à votre péché... « La contrition, nous dit le « saint Concile de Trente, dispose l'âme à recevoir « la grâce, lorsque, fidèle à suivre les inspirations « du Ciel, elle se tourne librement vers Dieu, « l'aime comme le principe de toute justice, et, par « la détestation de ses iniquités, éloigne ce qui était « un obstacle à la miséricorde divine... »

Notez bien pourtant, mes frères, qu'il ne s'agit point ici de cette douleur profonde et généreuse qui nous afflige du péché, uniquement parce qu'il offense Dieu, l'Être souverainement parfait et le bien-aimé de notre âme ; cette contrition suffit seule à nous obtenir le pardon des plus grands crimes, pourvu qu'elle soit jointe au désir sincère de les accuser au Tribunal de la pénitence : Mais où sont ceux qui peuvent se flatter de l'avoir ? Je parle de l'*attrition*, de cette contrition moins parfaite, qui, étant plus facile au pécheur, est aussi plus rigoureusement exigée, et je dis qu'il n'y a point de pardon, même au saint Tribunal, même pour les fautes les plus légères, si l'on n'est fâché de les avoir commises et si l'on ne s'engage à les réparer, à prendre les moyens de les éviter à l'avenir... Il me semble que c'est clair, élémentaire, à la portée des plus grossières intelligences, et qu'un enfant comprend la justice et la raison de ce principe sacré.

Et de là, mes frères, nécessité absolue que la contrition soit *surnaturelle*, c'est-à-dire que, non-seulement elle nous vienne du Ciel, mais qu'elle soit étrangère à tout motif terrestre et humain, parce

qu'ayant aimé le péché pour nous, pour notre plaisir, et abandonné Dieu pour la créature, il est juste que notre repentir nous immole avec toutes les créatures en holocauste à Dieu, sans autre motif que lui-même. Être fâché de son crime uniquement parce qu'il vous a fait perdre vos biens, votre santé, votre honneur, serait le déplorer en esclave, en galérien : Et quel mérite auriez-vous devant Dieu d'un pareil repentir ?

Qui de vous n'a entendu parler de l'impie Antiochus, de sa pénitence tardive et de sa mort horrible ?

Ce prince étant allé en Perse dans le dessein de piller le temple de Persépolis, revenait de cette expédition quand il apprit la défaite de ses généraux en Judée. Il entra aussitôt dans une grande colère et jura d'exterminer jusqu'au dernier des Juifs et d'anéantir le culte de Dieu.

Il marchait avec précipitation pour exécuter son projet, lorsqu'il se sentit frappé d'une vive douleur dans les entrailles. La violence du mal ne ralentit point son ardeur ; il fit presser ses chevaux : La rapidité du mouvement le précipita de son char.

Ses chairs meurtries par la chûte tombèrent en lambeaux : Il en sortait des vers et une puanteur qui le rendait insupportable à ses plus fidèles serviteurs et à lui-même.

En proie aux douleurs les plus atroces, il reconnut le doigt de Dieu : Il lui adressa des prières, écrivit aux Juifs une longue lettre dans laquelle il s'engageait à réparer tout le mal qu'il leur avait fait,

à rendre au temple toutes les richesses qu'il en avait enlevées...

Mais il était trop tard! La justice éternelle avait déjà saisi sa proie, et le misérable allait recevoir le châtiment de ses profanations, et de ses cruautés : *Ce scélérat ne devait point obtenir le pardon* [1] qu'il demandait, car il ne pleurait ses crimes qu'à cause des maux qu'ils avaient attirés sur lui.

Oui, mes frères, notre contrition doit être surnaturelle, venir du Ciel et avoir Dieu pour objet pour être méritoire devant lui ; disons encore qu'elle doit être *intérieure*, au fond de l'âme et non pas seulement au bout des lèvres : puisque c'est au fond de l'âme que s'est consommé le crime avant de se commettre au dehors .. Disons qu'elle doit être *universelle,* c'est-à-dire embrasser au moins tous les péchés mortels, parce que tous, ils offensent grièvement le Seigneur qui ne saurait diviser son pardon, et qu'un seul, que nous aimerions encore, peut nous précipiter dans l'enfer ; j'ajoute enfin que la contrition doit être *souveraine* et nous faire détester le péché plus que tous les autres maux de la vie, plus que tous les supplices, plus que la mort.

Et la raison, mes frères, la voici : Le péché mortel étant le mal souverain, le mal de Dieu, le mal qui nous mérite une éternité de tortures et de désespoir, il est juste que nous le déplorions, que nous le redoutions plus que tous les malheurs qui peuvent

[1] II Mac. IX, 13.

nous arriver sur la terre et qui ne sauraient être comparés au malheur d'avoir offensé Dieu.

Tels sont les principaux motifs sur lesquels est basée la nécessité de la contrition ; mais vous n'auriez pas besoin de tant de preuves s'il vous était donné de comprendre à quel effroyable mal la contrition remédie. Ah ! si vous saviez, chrétiens, ce que c'est que le péché mortel ! Si vous saviez l'horrible flétrissure qu'il imprime à notre âme, le coup fatal qu'il lui donne et le sanglant outrage qu'il fait à la majesté divine ! Vous vous regarderiez comme un monstre, mon frère, si vous aviez eu le malheur d'en commettre un seul, et vous iriez vous enfoncer dans une caverne le reste de votre vie, pour y meurtrir, y déchirer votre corps qui en fut l'instrument, y briser de douleur votre âme qui en eut la pensée !

Voulez-vous donc que je vous dise en définitive, chrétiens, à quel sentiment je fais appel pour vous porter à pleurer vos crimes ? C'est à l'instinct de la conservation, le dernier que l'homme abdique, celui qui nous est commun avec les animaux ; je vous dirai donc en terminant : Pleurez vos péchés parce qu'ils ont irrité le Seigneur dont la main vengeresse peut d'un moment à l'autre s'appesantir sur vous ; pleurez-les parce qu'ils vous ont fait perdre une éternité de gloire et de bonheur, et que, par la contrition, tous vos droits vous sont rendus ; pleurez-les parce qu'ils ont creusé l'enfer sous vos pas, et que les larmes salutaires arrachées par le repentir ici-

bas vous épargnent dans l'autre vie les pleurs de rage et l'éternel désespoir des damnés.

Encore une fois, vous le voyez, mes frères, c'est à la justice, à la raison naturelle que je m'adresse : Je ne vous parle ni de la laideur du péché qui s'attaque à Dieu, l'Être infiniment aimable dont l ineffable sourire fait le paradis des élus ; — ni de la ravissante beauté d'une âme créée à l'image de Dieu, purifiée dans le sang de l'agneau, et traînée dans la boue pour une brutale jouissance ; ni de la révoltante ingratitude d'un homme qui ose outrager son Créateur ; ni de la malice diabolique d'un chrétien qui crucifie Jésus-Christ dans sa chair, et fait servir à l'iniquité les membres du Saint-Esprit ; tout émouvantes qu'elles seraient, ces considérations pourraient encore vous paraître trop mystiques et hors de la portée de bien des fidèles ; mais qui ne sentirait son malheur d'avoir, en outrageant le meilleur des pères, attiré sa vengeance sur sa tête et brisé son éternel avenir !

Qui ne tremblerait à l'aspect de l'abîme où va le précipiter son péché ; qui pourrait ne pas gémir, ne pas verser des larmes amères au souvenir de ses égarements, tant que le souverain juge se laisse fléchir par le repentir et la douleur ?

Oh ! sans doute, il serait plus parfait de déplorer ses péchés parce qu'ils offensent Dieu, la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, Dieu qui nous a comblés de biens et qui mérite une reconnaissance infinie : Sans doute il serait plus digne de Dieu, plus digne de l'homme de nous repentir par

amour et sans aucun retour sur nous-mêmes et Dieu pouvait exiger de sa créature infidèle cette réparation éclatante et désintéressée : Mais non, chrétiens, ce Dieu débonnaire daigne accepter notre repentir quand même notre intérêt s'y trouverait mêlé, quand même nous ferions pénitence comme les Ninivites, dont vous connaissez l'histoire.

Le prophète Jonas avait été, comme vous le savez, envoyé de Dieu à Ninive pour y prêcher la pénitence. Je vous fais grâce de sa désobéissance, et de la terrible façon dont le Ciel la punit ; je le prends sur le rivage où l'a rejeté le monstre, et se rendant à Ninive pour y remplir sa mission.

Quand il eut marché pendant deux jours dans cette grande ville, il éleva la voix et prédit que dans quarante jours Ninive serait détruite.

Effrayés de cette menace, les habitants crurent à la parole du Seigneur et de son prophète : Ils décidèrent que tout le monde, sans distinction d'âge ni de sexe, jeûnerait et se revêtirait d'un cilice afin que, comme la corruption était générale, le remède et la satisfaction le fussent aussi.

Le roi lui-même se soumit à la pénitence. Il descendit de son trône et quitta les ornements de sa dignité pour se revêtir d'un sac et se coucher sur la cendre ; — qui sait, disait-il, si Dieu n'aura pas pitié de nous et ne nous fera pas miséricorde.

Ils n'espérèrent pas en vain. Dieu se laissa fléchir par les prières et les gémissements de cette ville pénitente, et retira la sentence prononcée contre elle ; ou plutôt l'exécuta, mais dans sa clémence et sa

bonté : Ninive fut détruite, Ninive la superbe, Ninive la criminelle pour faire place à Ninive humiliée, innocente, bénie.

Ainsi nous ferons pénitence, ô Seigneur ! ainsi vous détruirez en nous le vieil homme, et changerez en une sentence de pardon l'anathême fatal qui nous dévouait à l'enfer. Donnez-nous de commencer une nouvelle vie, une vie d'innocence, de sacrifice, de vertus ; et puisse la sincérité de notre douleur, de notre repentir, vous faire oublier que nous fûmes rebelles et nous obtenir sur la terre la persévérance, et dans le Ciel les bénédictions promises à vos enfants chéris. *Amen !*

SEIZIÈME SERMON

LA CONFESSION. — AVANTAGES. — ELLE NOUS REND LA GRACE ET NOS DROITS.

Delictum meum cognitum tibi feci, et tu remisisti impietatem peccati mei.

Je vous ai découvert mon crime, et vous m'avez pardonné la malice de mon péché.

(Psal. XXXI, 5.)

Mes frères, le roi David avait eu le malheur d'offenser son Dieu par un double crime.

Le Seigneur, qui, dans les desseins de sa sagesse et de son infinie miséricorde, s'était réservé cette âme noble et généreuse, ne voulut pas la laisser périr dans son iniquité ; il lui envoya son prophète, qui, sous le voile d'une parabole, lui en fit sentir toute

l'énormité, réveilla le remords dans ce cœur encore mal habitué au crime, le troubla, le bouleversa, le déchira de douleur et de repentir...

Alors confondu, anéanti, se sentant plus que jamais sous la main de ce Dieu qu'il avait outragé, David s'écria d'une voix gémissante : J'ai péché contre le Seigneur : *Peccavi Domino !* Et le prophète lui répondit aussitôt : Dieu vous a remis votre péché : *Deus quoque transtulit peccatum tuum* [1].

O puissance de la confession ! ô prodige de miséricorde et de bonté ! quoi ! déjà la voix du Tout-Puissant grondait et faisait entendre de sinistres paroles : « Pourquoi as-tu foulé aux pieds la loi du « Seigneur et fait le mal en sa présence ! En vérité « je le dis, le glaive de ma justice ne sortira pas de « ta maison, il t'immolera, te dévorera sans pitié ; « *Quamobrem non recedet gladius de domo tua in* « *sempiternum*, et les crimes que tu as commis dans « le silence et l'ombre, je les étalerai un jour aux « yeux de tout Israël : *Tu fecisti absconditè, ego au-* « *tem faciam verbum istud in conspectu Israël et in* « *conspectu solis* [2].» Déjà le Seigneur préparait sa vengeance, et la foudre impatiente s'agitait dans sa main, quand le malheureux, pénétré de repentir et versant des larmes amères, s'est écrié : J'ai péché, *peccavi Domino,* et soudain la foudre s'est brisée, le front courroucé du souverain juge a repris une expression de sérénité, de bonté ineffable, et de ses lèvres, prêtes à lancer l'anathème, est sortie une pa-

1 II Reg. XII, 13. — 2 *Ibid.* XII, 10.

role de clémence et d'amour : *Transtulit Dominus peccatum tuum* : Prenez confiance, le Seigneur vous a pardonné ..

Comment une parole, un soupir du cœur ont-ils pu opérer ce prodige et changer en agneau le lion rugissant ?

Comment l'humble et sincère aveu de nos misères peut-il désarmer la justice divine !

Que vous dirai je, mes Frères ? C'est un mystère profond que Dieu seul peut comprendre, mais un mystère d'amour, d'espérance et de bonheur, même de cette vie ; un mystère d'amour qui nous purifie dans le sang de Jésus crucifié pour notre salut ; un mystère d'espérance qui nous arrache des portes de l'enfer et nous rend tous nos droits au céleste héritage ; enfin un mystère de bonheur qui nous console dans la vie et nous donne sur la terre un avant goût de la félicité des cieux.

Si jamais j'ai désiré l'éloquence des grands orateurs pour vous captiver quelque temps par l'énergique profondeur de la pensée et la pompe brillante du langage, c'est bien en ce moment où s'ouvre devant moi le vaste champ des avantages de la confession... Mais rassurez vous, je n'ai pas oublié mon insuffisance et vous promets de n'être pas long.

Il n'entre pas dans mon plan de vous prouver la nécessité de la confession lorsqu'on a eu le malheur d'offenser Dieu : Je parle à des catholiques, et il n'y a certainement parmi vous personne qui doute d'une vérité appuyée sur la parole de Dieu, le témoignage des apôtres et des docteurs, et sur les décrets de l'É-

glise, interprète infaillible des volontés du Tout-Puissant, personne qui ose s'inscrire en faux contre un dogme cru et pratiqué depuis plus de dix-huit siècles, par les riches et les pauvres, les savants et les ignorants, les sujets et les rois, par les prêtres, les évêques, par le souverain Pontife lui-même qui se confesse comme le dernier des fidèles : Personne enfin qui doute d'une vérité qui a conquis le monde à la suite de la croix, et qui règne en souveraine en dépit des plus tyranniques passions et de l'enfer conjuré... Ce seul fait palpable et matériel de l'existence de la confession dans tout l'univers malgré les répugnances et les protestations de l'orgueil humain, serait, aux yeux de quiconque raisonne, la preuve la plus évidente de la divinité de la confession, et partant, de sa nécessité.

Mais ce n'est pas à votre raison que je viens parler aujourd'hui, mes Frères, c'est à votre cœur : Je voudrais vous apprendre à aimer la confession pour les bienfaits dont elle est la source ; aussi allons-nous l'examiner comme un remède à tous les maux de notre âme : Comment l'est-elle, chrétiens ? En détruisant en nous le péché, dont nous obtenons la rémission pleine et entière au saint Tribunal ; en nous rendant, avec tous nos droits d'enfants de Dieu, la paix de l'âme et le bonheur, même de cette vie.

Vous le savez, mes Frères, depuis le jour où Jésus-Christ, imposant les mains à ses apôtres et leur confiant sa divine mission, souffla sur eux disant : Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux qui vous les remettrez, et retenus à

ceux à qui vous les retiendrez ; depuis ce jour solennel, la confession est devenue notre *planche de salut après le naufrage,* ainsi que s'exprime Tertullien, ou, suivant la doctrine du Concile de Trente, comme un second baptême pour ceux qui sont tombés dans le désordre après le premier. .

Et ici, chrétiens, qu'est-il besoin de vous rappeler les enseignements de l'Eglise qui n'a fait qu'expliquer les préceptes du Sauveur, et qui, par l'organe du Concile de Latran, nous oblige tous à venir, au moins une fois par an, déposer au Tribunal de la pénitence le fardeau de nos iniquités, refusant de reconnaître pour ses enfants et privant de la sépulture ecclésiastique ceux qui manqueront à ce devoir essentiel et capital : « *Anathême,* dit encore le saint « Concile de Trente à celui qui osera soutenir que le « sacrement de pénitence n'a pas été institué pour « réconcilier les fidèles avec Dieu, toutes les fois « qu'ils tombent dans le crime après le baptême... »

Qu'est-il besoin de vous citer le témoignage des pères de l'Église ; ils sont unanimes à reconnaître ce premier effet de la confession, et la comparent en général à une opération douloureuse qu'il faut subir pour recouvrer la santé...

Et non-seulement ils sont d'accord sur ce point de notre foi, mais ils vont plus loin : Il n'est pas, disent-ils, de crime si énorme, si épouvantable qu'il dépasse le pouvoir de l'Église ; pourvu qu'on en fasse l'aveu avec un repentir sincère : Ce crime fût-il cent fois plus atroce que celui de Caïn ou de Judas, il suffit de l'avouer humblement avec la douleur et le

bon propos pour en obtenir le pardon. — Deux docteurs célèbres, au IIe siècle du christianisme, osèrent douter, osèrent nier, mais les foudres de l'Eglise, en tombant sur leur tête, anéantirent leur désespérante doctrine.

— Repoussons avec horreur, nous dit saint Augustin, la parole impie de ceux qui refusent à l'Église le pouvoir de remettre tous les péchés ; car, ajoute saint Ambroise, Dieu, en accordant aux apôtres et par eux, à leurs successeurs, le droit de pardonner en son nom, n'a fait aucune réserve : *Deus distinctionem non facit, qui relaxandi licentiam sacerdotibus ullâ exceptione commisit.*

Ce n'est pas tout, mes frères, la rémission des péchés emporte trois faveurs nouvelles qui doivent vous rendre encore plus chère la pratique de la confession : Lorsque l'enfant prodigue revenu de ses égarements, après avoir fait à son père l'humble et sincère aveu de son crime, eut reçu son pardon, le vieillard ne se contenta pas d'oublier le passé, il lui rendit ses bonnes grâces et tous ses droits à l'héritage paternel.

C'est ainsi que Dieu en use à l'égard du pécheur qui se repent et s'accuse au saint Tribunal : il lui rend, avec son pardon, tous ses droits et son amour. La consolante parole du prêtre qui l'absout ferme devant lui les portes de l'enfer, et ouvre le ciel sur sa tête : Aussi, tandis que le démon rugit d'une rage impuissante, il y a un redoublement d'allégresse dans la cité des bienheureux. — Oui, livrez-vous aux transports d'une douce joie, dit à ses élus le père de

famille ; que la sainte Sion retentisse des plus heureux accents car mon fils était mort et il est ressuscité, il était perdu, et il est retrouvé.

De même que, dans les généreux élans de sa paternelle tendresse, le vieillard de la parabole donne à son fils l'anneau qu'il portait autrefois, le revêt de ses plus beaux habits, lui rend tous ses droits et ses bonnes grâces ; le Seigneur nous rend au Tribunal sacré les mérites de nos vertus et de nos bonnes œuvres, que nous avions perdus par le péché ; car, vous ne l'ignorez pas, mes frères, le péché nous dépouille en un instant de toutes les richesses spirituelles que nous avons amassées dans le saint état de grâce, et, eussions-nous passé toute notre vie dans l'innocence et les plus rudes austérités, eussions-nous enduré les tortures les plus atroces pour la défense de notre foi, notre tête eût-elle touché, sous le fer du bourreau, la couronne du martyre, un seul péché mortel, un seul mauvais désir peut nous faire perdre tous ces trésors de vertus et de mérites et nous précipiter en enfer.

Et bien, le sacrement de pénitence vous les rend, ces trésors précieux que le péché vous avait ravis, ces mérites que vous aviez vendus au démon pour une satisfaction passagère, votre repentir les lui arrache ; ils étaient morts pour vous, la confession les fait revivre en les trempant dans le sang de l'agneau ; ils forment ce noble diadème que le prêtre dépose sur votre front, lorsqu'ayant reçu l'humble aveu de vos misères, il vous pardonne au nom du Ciel.

Ainsi notre grâce est complète au saint Tribunal, c'est Dieu lui-même qui nous l'assure par la bouche de ses prophètes : « *Pourvu que le pécheur se con-* « *vertisse,* dit Ezéchiel, *son péché ne lui sera point* « *funeste*[1]*;* et, dans un autre endroit : *si l'impie se* « *repent de son péché, j'oublierai tous les crimes* « *qu'il a commis*[2]. »

Voyez, dit saint Ambroise, expliquant ce passage du prophète, voyez combien Dieu est plein de bonté, de clémence, et prompt à nous pardonner : *Vide quàm bonus Deus et facilis indulgere peccatis :* Non-seulement il nous rend ce que nous avions perdu par le péché, mais il nous accorde encore de nouvelles faveurs que nous n'aurions osé espérer : *Non solùm oblata restituit, sed etiam insperata concedit*[3]. »

Saint Jean Chrysostôme est encore plus explicite : Par la miséricorde de Dieu, dit-il, nous pouvons recouvrer à l'instant tous les biens que nous possédions avant le péché, si nous voulons l'accuser et nous repentir: *Per misericordiam Dei, si modo condemnare facta nostra voluerimus statim ad pristinam abundantiam, redire*[4].

Vous lirez la même doctrine clairement exposée dans le *Concile de Trente ;* et la raison de cette nouvelle grâce, mes frères, il est facile de la comprendre.

Le péché, qu'est-ce autre chose qu'un obstacle que nous plaçons entre Dieu et nous, un objet d'horreur

[1] Ezec. XVIII, 16.—[2] *Ibid.* 24.—[3] Ambr. in Luc. I, *ad* 33.
[4] Chrys. hom. *in gen.* 6.

que nous mettons devant sa face adorable, et derrière lequel nous allons pour ainsi dire nous cacher? Or, comme les actions que nous faisons en état de grâce ne sont méritoires, au moins *de condigno*, c'est-à-dire en justice, qu'en vertu de votre union avec Dieu, et parce qu'elles sont faites en sa sainte présence, et dans son amour, dès que nous nous détachons de Dieu par le péché, dès que nous mettons entre lui et nous ce voile horrible, nous nous trouvons, ainsi que nos œuvres, séparés de Dieu qui ne nous doit rien en justice, nos œuvres fussent-elles parfaites en elles-mêmes; nous devenons dès lors comme ces arbres stériles qui ne sont bons qu'à être coupés et jetés au feu.

Mais sitôt qu'au Tribunal de la pénitence, une confession sincère, animée par le repentir, a ôté cet obstacle et déchiré le voile fatal qui cachait à nos yeux le soleil de justice, ses rayons vivifiants continuent de nous éclairer, de nous réchauffer et de féconder nos œuvres pour le Ciel.

— Car enfin, la grâce peut-elle être moins efficace et moins puissante que le péché? Si le péché a le fatal pouvoir de tuer nos mérites devant Dieu, c'est-à-dire de les lui faire oublier, pourquoi la grâce n'aurait-elle pas celui de les lui rappeler et de les faire revivre ; et ne dirait-on pas que Satan est plus puissant que Dieu, s'il lui était donné de nous faire perdre nos bonnes œuvres et nos vertus sans qu'il nous fût possible de les recouvrer, au moins tant que nous sommes capables de repentir et de conversion ?

Oui sans doute, — et cette consolante pensée doit nous pénétrer des plus vifs sentiments de reconnaissance et d'amour ; — notre grâce est pleine et entière au Tribunal de la réconciliation : La parole du prêtre, en nous pardonnant nos péchés, en nous remettant la peine éternelle qui devait en être le châtiment, nous rend, avec la robe d'innocence, tous les mérites dont nous nous étions enrichis dans le saint état de grâce ; et vous savez combien Dieu est magnifique à récompenser les plus simples actions, dès qu'elles sont faites en union avec Jésus-Christ. — Rappelez-vous le denier de la veuve, ce verre d'eau froide qui peut nous mériter une éternité de bonheur ; — en un mot nous redevenons les enfants chéris du père de famille qui oublie notre passé, si criminel qu'il ait pu être, et ne se souvient que de nos bonnes œuvres et de nos vertus. .

Ce n'est point assez ; en nous rendant tous nos droits et son amour, il nous rend encore le bien-être et l'aimable paix de l'innocence, et rien n'est touchant comme l'air de sainte béatitude qui rayonne sur le front du pécheur, lorsqu'il revient du saint Tribunal réconcilié avec son Dieu ; en voici un bien édifiant exemple :

Un jeune homme qui, depuis sa première communion, vivait comme un ange, avait eu la faiblesse d'écouter quelques faux amis qui l'entraînèrent au mal.

Au lieu de se relever à l'instant, et de rompre avec ces démons qui l'avaient perdu, ce malheureux chercha, au contraire, à étouffer le cri de sa conscience et

eut la fatale constance de persévérer dans le crime en dépit du remords qui déchirait son âme.

Un jour pourtant Dieu permit qu'un prêtre, qui se rendait comme lui à la ville voisine, lui parlât des avantages de la confession, lui fît une vive peinture des biens que la divine miséricorde a cachés dans cette humble retraite, où les plus grands criminels viennent se purifier de leurs souillures et recouvrer, avec le pardon, la grâce sanctifiante et les mérites que le péché leur avait ravis.

Tandis que le bon prêtre parlait, et avec une onction qui lui était naturelle, son compagnon, pensif et rêveur, marchait à ses côtés, soupirant de temps à autre ; on comprenait à l'agitation de ses traits qu'un violent combat se livrait au fond de son âme.

Le prêtre s'en aperçut et lui demanda s'il souffrait.

Cette question à bout portant, bien qu'elle fût faite avec bonté, acheva de décontenancer le jeune homme, et fit monter à son visage le rouge de la honte.

— Ah ! monsieur, répondit-il d'une voix altérée, je souffre... Oui, je souffre : et mon mal, vous le comprenez aussi bien que moi !

Il y avait dans sa parole quelque chose de si pénétrant et si sincère, que le prêtre, vivement ému, se rapprocha de lui, et, lui prenant la main :

— Je veux vous guérir, mon ami, lui dit-il avec effusion, ouvrez-moi votre cœur devant Dieu !

Ah ! le malheureux n'en demandait pas davantage, mes frères, le coup de grâce était porté.

Je ne vous dirai pas ce qui se passa alors entre ces deux hommes ; Dieu seul l'a su : Seulement celui qui aurait pu voir de quelque distance, le front du pénitent, naguère si sombre et si soucieux, s'épanouir peu à peu, à mesure que son cœur, gonflé de soupirs, s'épanchait dans le cœur du prêtre, celui qui aurait suivi sur son visage, les progrès de la sainte joie qui dilatait son âme sous la parole ardente du céleste consolateur que Dieu lui avait envoyé, celui-là, certes, eut envié son bonheur.

— Mais, mon ami, lui dit le confesseur, en le voyant se lever tout interdit, tout rayonnant, je ne vous reconnais plus, vous êtes transfiguré !

— O mon père ! s'écria le pénitent qui se jeta dans ses bras, mon père, que vous m'avez fait de bien ! Merci, que le bon Dieu vous récompense !... Oh ! si vous saviez combien ceux qui vivent dans le péché sont malheureux ! Je puis vous assurer que j'ai vécu jusqu'à présent dans un enfer... Mais dans le moment où, la main levée sur ma tête, vous avez prononcé les paroles sacrées de l'absolution, j'ai senti mon âme consolée, et tout mon être a tressailli d'une si pure félicité que je ne crois pas en éprouver une plus grande en paradis !

Oui, mes frères, avec le pardon de nos crimes, la paix du cœur nous est rendue au saint Tribunal, et, comme Salomon, qui reçut par surcroît, avec la sagesse, tous les biens de la terre qu'il n'avait pas demandés, nous recouvrons les saintes joies d'une bonne conscience en recouvrant la grâce et les biens spirituels que le péché nous avait ravis : J'en appelle

à ceux qui en ont fait la douce expérience, et ils sont nombreux, grâce à Dieu, dans cet intéressant auditoire ; n'est il pas vrai que rien sur la terre n'est comparable au ravissement d'une âme qui remonte de l'abîme, et se sent tout à coup transportée, pour ainsi dire, de la gueule du monstre infernal dans les bras de son bien-aimé?

Oh ! ceux-là, mes frères, je n'ai pas besoin de les presser pour les porter à recourir souvent à ce remède salutaire, à cette fontaine de vie : Un secret instinct les y pousse, un charme puissant les y attire ; c'est aux pécheurs endurcis, à ces pauvres malades qui ne sentent pas leur mal que je m'adresse et que je voudrais faire comprendre l'inestimable trésor de grâces, de consolation, de salut que Dieu nous a donné dans la confession...

Prions chrétiens, pour que le Ciel les éclaire sur le triste état de leur âme, pour qu'il leur fasse sentir leur misère et le besoin de recouvrer enfin cette robe nuptiale, sans laquelle on est ignominieusement chassé de la salle du festin... Prions surtout le Seigneur de nous pénétrer d'un saint respect, d'une amoureuse reconnaissance pour la piscine salutaire d'où découlent tant de biens et où nous retrouvons le bonheur, en y recevant notre pardon! Prions-le pour nos frères égarés, prions-le pour nous-mêmes, et promettons-lui bien de ne pas laisser le soleil se coucher sur notre iniquité, si jamais nous avions le malheur de devenir coupables, mais de nous relever à l'instant, de courir au Tribunal de la réconciliation, pour y puiser, dans le sang de Jésus Christ,

qu'un bon ange fera couler sur notre âme, la grâce qui régénère, console et nous donne sur la terre un avant goût de la félicité des cieux ! *Amen !*

DIX-SEPTIÈME SERMON

AVANTAGES DE LA CONFESSION.

Expiation et préservatif du péché.

Non confundaris confiteri peccata tua.
Ne rougissez pas d'accuser vos péchés
(Eccl. IV, 31.)

Mes frères, deux amis jouaient depuis quelque temps dans un cabaret. Bientôt le vin qu'ils avaient bu à larges rasades fermentant dans leur tête, une discussion s'engage à propos de rien, le ton s'élève, la querelle s'échauffe, on s'injurie, des insultes on passe aux coups, et l'un d'eux s'armant d'un couteau, frappe mortellement son adversaire qui roule sur le plancher baigné dans une mare de sang.

De toutes parts on se précipite á son secours, on l'entoure de mille soins, on cherche à le relever, à le faire revenir à lui, vains efforts ! Le couteau fatal était encore dans la blessure ; en tombant, le malheureux se l'était plongé tout entier dans le cœur.

On l'en retire tout fumant, et un murmure d'horreur sort de toutes les poitrines ; on cherche de tous côtés l'assassin pour le saisir et le livrer à la justice; mais il n'était plus là.

— Oh ! le misérable s'écriait-on, il a profité du

désordre pour s'enfuir, mais il n'ira pas loin ! Volons à sa poursuite !

Le meurtrier, mes frères, ah ! il ne songeait guère à fuir, bien qu'il courût en ce moment comme un insensé dans les rues de la ville !

Plus mort que vif en voyant tomber sa victime, il s'était tout d'abord affaissé sur un banc, et, muet de terreur en face de ce tumulte, suivant des yeux ce va-et-vient continuel, il croyait faire un rêve pénible ; quand tout à coup la vue du sang dont il était couvert l'ayant rappelé au sentiment de la réalité, d'un bond, il s'était élancé dans la rue, avait couru se dénoncer et se livrer lui-même aux magistrats...

— Me voici, leur avait-il dit d'une voix étranglée, en leur montrant le sang qui ruisselait de ses mains, je viens de tuer un homme... et cet homme était mon ami ; je mérite la mort.

Le procès fut bientôt instruit ; les juges voulaient se montrer impitoyables et donner une éclatante leçon, car les duels et les meurtres deviennent de plus en plus fréquents dans la contrée ; mais devant le sincère et profond repentir d'un coupable qui, loin de fuir, se livrait lui-même et présentait sa tête au bourreau, la sévérité des juges tomba, et, si le criminel ne fut pas acquitté, car il fallait un exemple pour ceux qui pourraient être tentés de l'imiter, du moins la sentence, qui devait être capitale, fut singulièrement adoucie.

Mes frères, ce fait n'est pas le seul que nous connaissions ; vous avez pu vous-même être témoins de faits semblables : les exemples de ce genre sont assez

fréquents pour que nous puissions établir en principe, que le glaive de la justice chancelle et s'émousse, en quelque sorte, sur le coupable qui reconnaît son crime, et commence de l'expier, autant qu'il est en lui, en allant de lui-même au devant du châtiment. Or, il en est de même au Tribunal de la pénitence, où nous venons, pauvres pécheurs, déposer le triste fardeau de nos misères ; l'humble et sincère aveu que nous faisons de nos iniquités brise la foudre entre les mains du souverain juge, car nous nous punissons d'avance et commençons nous-mêmes l'expiation : Et voilà pourquoi, dans l'application du remède, le confesseur s'occupe d'ordinaire, moins du passé que de l'avenir et donne la pénitence plutôt comme un préservatif que comme un châtiment. Développons cette double pensée, mes frères, et voyons comment la confession, ce remède salutaire, non-seulement nous fait expier le péché, mais encore nous en préserve pour l'avenir.

En effet, qu'est-ce que la confession?

C'est, nous dit le catéchisme, une accusation de ses péchés faite à un prêtre approuvé pour en recevoir l'absolution.

Vous comprenez déjà combien il en coûte à la nature d'imposer silence à la honte, au respect humain, et de venir s'agenouiller aux pieds d'un prêtre, d'un homme faible et misérable comme vous, de lui ouvrir votre cœur jusque dans ses plus intimes replis, de dérouler à ses yeux tout ce qui, dans vos actions, vos discours, vos plus mystérieux sentiments a déplu au Seigneur : Vous sentez tout ce qu'a de

pénible et d'humiliant un tel aveu, qui vous met ainsi à nu devant un autre homme et lui révèle, sur votre vie et votre conduite, des choses auxquelles vous ne pouvez penser sans rougir...

Or, c'est là justement, mes frères, le premier châtiment du crime, c'est là ce qui en commence l'expiation.

Car enfin, pour entrer dans quelques détails, que fait le pécheur en entrant au Tribunal de la pénitence, confesser sa malice et ses iniquités ; ne rend-il pas par là hommage comme le publicain à l'adorable majesté du Tout-Puissant qu'il avait outragé? S'il avait osé lever contre lui l'étendard de la révolte en disant d'une voix orgueilleuse : *Je ne servirai point!* Le voilà maintenant, que la grâce a changé son cœur, le voilà qui s'humilie le front incliné vers la terre, entendez-le qui se frappe la poitrine en répétant le salutaire *peccavi* du Roi pénitent : Croyez-vous que, par cette réparation fécondée par la grâce, il ne rend pas au Seigneur, au moins autant que cela est possible à une faible créature, toute la gloire que son infidélité lui avait ravie?

Si son âme a médité le crime, si son cœur y a consenti, si ses membres l'ont exécuté, n'est-il pas vrai que, dans le sacrement de pénitence, où le sang de Jésus-Christ vient au secours de sa faiblesse, il répare, de toutes les puissances de son âme et de son corps, l'injure faite à Dieu par ses iniquités? Peut-il, je vous le demande, venir les accuser au saint Tribunal, y jurer de ne plus les commettre sans

qu'il les déteste et les abhorre dans le passé comme dans l'avenir ? Voilà la pénitence du cœur.

En déposant dans le sein du prêtre la douloureuse confidence de ses égarements, peut-il ne pas pleurer amèrement au souvenir de son ingratitude envers le Dieu de son salut, ne peut-il pas gémir à la pensée de ce beau ciel qu'il a perdu, et de l'enfer éternel qu'il a mérité par son péché ? Voilà la pénitence de l'âme, car les larmes en sont comme le sang le plus pur, suivant la belle expression d'un Père de l'Église.

Enfin, pour éviter l'enfer et reconquérir le Ciel, n'accepte-t-il pas d'avance toutes les œuvres de satisfaction qu'il plaira au prêtre de lui imposer ; et, même en ce moment, ne se soumet-il pas à la plus pénible en venant, malgré l'amour-propre et les répugnances de la nature, dans l'humble posture d'un suppliant, d'un criminel, faire à son juge le triste aveu de ses iniquités ? Voilà la pénitence du corps ; ainsi s'accomplit toute justice, mes frères ; c'est ainsi que, par une confession sincère, jointe au repentir et aux œuvres de pénitence, nous rachetons, avec la peine éternelle due à nos crimes, les peines temporelles attachées d'ordinaire aux fautes moins graves et à ces cicatrices de notre âme, qui restent, même après le pardon, comme autant de taches sur la blancheur de notre robe d'innocence, et qu'il faudrait un jour purifier dans les flammes dévorantes du purgatoire.

Eh bien, mes frères, nous le commençons ici-bas, ce purgatoire salutaire, et c'est pour ce motif que la

confession est appelée à juste titre une opération douloureuse, mais nécessaire — au moins en désir, — un remède pénible, mais souverain, pour tous les maux de notre âme, et le vrai contre-poison du péché... Ce n'est point assez dire, ajoutons qu'elle nous en préserve pour l'avenir.

Ici, mes frères, souffrez que je vous fasse une question

Quels sont en général ceux qui se font un jeu du crime, qui affichent ouvertement leurs désordres et se font un front qui ne sait plus rougir ?

N'est-ce pas ce malheureux jeune homme qui, depuis longtemps, ne paraît plus au Tribunal de la pénitence ?

N'est-ce pas cette femme dissipée, cette fille volage, ce vieillard cupide, cet homme colère et vindicatif qui ne veulent point entendre parler de confession, parce qu'il faudrait renoncer , l'un à son libertinage, l'autre à sa fureur de médire, à sa vie mondaine ; celui-ci à ses criminelles usures, celle là aux amusements dangereux, aux modes indécentes ; cet autre pardonner, oublier une injure et se réconcilier avec son ennemi , en un mot , parce qu'on veut vivre dans une liberté fatale qui vous laisse pécher sans remords ?... J'en appelle à votre expérience, mes frères, n'y a-t-il pas dans la confession un bouclier puissant contre les traits de l'enfer, une sauvegarde contre le monde et les passions, un asile contre votre propre faiblesse ?

— Oh ! ne me faites pas d'objection là-dessus : Je sais qu'il y a des chrétiens lâches et tièdes que ne-

peut réchauffer le feu des sacrements, qui tombent se relèvent pour retomber encore et qui persévèrent en dépit de la grâce dans leurs habitudes coupables ; je sais qu'il y a de par le monde, et en trop grand nombre, hélas ! des malheureux qui se servent de la religion comme d'un moyen pour parvenir, comme d'un échelon pour atteindre à leurs fins intéressées ; je sais, enfin, que l'on rencontre quelquefois, le dirai-je? des êtres assez pervers, assez dégradés, pour cacher une vie dissolue sous le voile hypocrite de la dévotion... — Et ceux-là, laissons les, mes frères, car un jugement terrible les attend. — Je sais en un mot, que beaucoup de chrétiens abusent de la grâce ; mais je sais aussi que les sacrements ne changent pas tout à coup l'homme en ange, qu'ils lui laissent toujours le triste levain de sa misère et de ses passions : Je sais que, s'ils lui donnent du courage et des forces pour pratiquer la vertu, ils ne l'affranchissent pas pour cela des peines et des combats de la vie ; et que, quand même nous aurions été, avec saint Paul, ravis au troisième ciel, nous n'en resterions pas moins soumis aux tentations, aux révoltes de l'homme de chair et de sang toujours en lutte contre l'esprit.

Sans doute — et nous en gémissons comme vous, mes frères, — sans doute il est des chrétiens indignes de ce nom, qui abusent de la grâce, des hypocrites qui se jouent des choses saintes ; mais la religion, dont ils n'ont que le masque, peut-elle être responsable de la lâcheté des uns et de la malice des autres ?

D'ailleurs, outre que le monde est en général d'une exigence extrême pour les personnes qui pratiquent la religion, outre qu'il est impitoyable pour leurs fautes les plus légères, tandis qu'il pardonne tout à ses sectateurs, n'est-il pas vrai que l'on est au moins aussi injuste envers les sacrements qu'envers ceux qui les pratiquent, et que la grâce opère d'une certaine façon jusque dans les pécheurs qui paraissent les plus mal disposés? qui sait même si ces malheureux ne seraient pas cent fois plus criminels, s'ils n'avaient pas de ménagements à garder à l'extérieur, et pouvaient sans honte afficher leur scélératesse? Ah! puisqu'ils sont déjà si pervers que les sacrements ne les corrigent pas, que serait ce s'ils ne s'en approchaient jamais, et affranchissaient leurs passions de cette contrainte salutaire?

Mais je ne vous parle point ici, notez-le bien, mes frères, de la piété fausse, intéressée, et moins encore de la piété hypocrite : je vous parle de la dévotion sincère et véritable, de cette dévotion dont nous avons tous les jours sous les yeux de si touchants exemples; et je dis que les sacrements reçus dans cet esprit, dans ces heureuses dispositions doivent nécessairement opérer des fruits de salut; je dis que la confession telle qu'elle doit être, et revêtue des conditions que tout le monde connaît, a une vertu merveilleuse pour nous préserver du péché.

Car, sans parler même des grâces abondantes qu'elle nous procure si nous sommes bien disposés, — grâces qui nous font détester les péchés passés; qui nous animent d'une généreuse ardeur pour en

réparer les funestes suites ; grâces qui nous font éviter les occasions d'y retomber, qui nous donnent la force de résister aux tentations et de persévérer dans le bien : sans parler de ce courage et de cette sainte ardeur que l'âme régénérée puise dans le sang de Jésus-Christ. n'est-il pas vrai, je le répète, mes frères, que, même dans cette démarche humiliante et pénible que vous êtes obligés de faire après le péché pour en obtenir le pardon, dans ce douloureux aveu qui met votre cœur dans la main du prêtre, comme le malade met dans la main du médecin un membre gangrené afin qu'il taille, qu'il déchire, qu'il brûle jusque dans les chairs vives, n'est il pas vrai que dans la confession humainement considérée, se trouve un préservatif puissant contre la rechûte ?

Interrogez vos souvenirs ; est-ce qu'au moment de la tentation, la pensée du confesseur, — pensée humaine tant que vous voudrez, mais qu'importe, pourvu qu'elle soit salutaire ? — est-ce que cette pensée ne vous a pas bien souvent fait chanceler ? est-ce qu'elle ne s'est pas bien souvent dressée entre le crime et vous pour vous dire : *Arrête !* Et si vous avez eu le malheur de passer outre, n'est-ce pas encore la même voix qui vous disait au fond de l'âme, dans les déchirements du remords : *Hélas ! qu'as-tu fait ?* — Encore une fois, mes frères, ce n'est point là une crainte filiale, ni même cette crainte surnaturelle des jugements de Dieu qui fait l'un des principaux mérites de la contrition ; mais, toute humaine qu'elle est, cette considération n'en est pas moins un puissant moyen de persévérance, et Dieu s'en sert

souvent pour préparer la conversion sincère du pécheur...; n'est-il pas écrit que *le Saint-Esprit souffle où bon lui semble*[1], et qu'il distribue ses dons suivant les mystérieux décrets de sa sagesse et de sa bonté ?

Or, comme tous les moyens lui sont bons pour arriver à ses fins adorables, qui sait si, dans un pécheur sensuel et grossier qui n'a jamais goûté le don de Dieu, cette honte et cette crainte humaine ne sont pas l'annonce de la crainte du Seigneur, qui est *le commencement de la sagesse*[2] ? — Ce n'est, si vous voulez, que le premier degré pour remonter de l'abîme ; mais que de pécheurs sont partis de là pour s'élever plus tard aux extases et aux ravissements de pur amour des Madeleine, des Antoine, des Thérèse et des François d'Assise !

A Dieu ne plaise donc, mes frères, que je vienne ici, par un coupable ménagement pour votre délicatesse, combattre un sentiment qui, dans les desseins de Dieu, peut être pour le pécheur une dernière ressource contre le crime : je l'augmenterais au contraire si je le pouvais, sans vous détourner de la confession ; rougissez de honte, portez votre ignominie, vous dirai-je avec le prophète : *Et tu confedere, et porta ignominiam tuam* [3]. Car celui qui ne rougit en dévoilant les turpitudes de sa vie, celui qui ose, le front haut, j'allais dire insultant, s'avouer au saint Tribunal, sacrilége, blasphémateur, impudique, ravisseur du bien d'autrui, calomniateur, meurtrier de son frère, sinon par l'action, du moins par le désir

[1] Joan. III, 8. — [2] Ps. CX, 10. — [3] Ezech. XVI. 52.

et la haine, celui-là est un misérable qui s'est fait un front de prostituée... Car, ce n'est pas seulement le remords que le péché traîne à sa suite, il y a encore, il y a surtout la honte et l'infamie qui en sont le premier châtiment.

Voilà ce que je vous dirais, chrétiens, pour exciter en vous cette confusion salutaire qui commence l'expiation du crime, et nous aide puissamment à l'éviter ; mais je ne veux pas pourtant que vous preniez le change, et que quelqu'un parmi vous se fasse de la confession un épouvantail qui l'en éloigne ; je l'aurais poussé dans l'abîme, hélas ! en voulant le sauver ! Oui, loin de moi la pensée de vous exagérer la honte d'un pareil aveu ; ne serait-ce pas se faire en quelque sorte l'auxiliaire du démon, qui cherche par tous les moyens à vous fermer la bouche au tribunal de la pénitence !

Ah ! pour beaucoup d'entre vous, ce n'est pas la honte et la confusion que le prêtre doit réveiller, c'est plutôt le courage, une filiale confiance ; il vous voit si troublés, si humiliés, si confus qu'il éprouve le besoin de vous rassurer, de vous consoler en vous rappelant que vous épanchez vos douleurs dans le sein d'un ami.

C'est qu'elle est terrible, mes frères, la honte que Satan met en jeu pour vous tenter au saint Tribunal ! croiriez-vous qu'on a vu de malheureux pécheurs garder toute la vie sur leur conscience, au milieu des plus cruels déchirements du remords, un péché qu'ils n'avaient point osé déclarer au prêtre, et emporter dans la tombe ce gage fatal de leur réprobation ? J'ai

lu sur ce sujet de bien terribles histoires ; mais aucune n'a fait sur moi une impression plus profonde que celle que je vais vous raconter.

Une jeune personne de dix-huit ans, qui demeurait à Florence, eut le malheur de tomber dans un péché contre la sainte vertu.

A peine l'eut-elle commis que le remords et la confusion s'emparèrent de son âme : Oh ! se disait-elle avec un déchirement que ceux-là seuls comprennent, qui sont tombés pour la première fois dans un péché honteux, oh ! comment aurai-je le courage d'avouer ce crime à mon confesseur ? que va-t-il me dire ! que va-t il penser de moi !

Elle alla pourtant se confesser ; mais la malheureuse n'osa déclarer le péché qui faisait son tourment. Elle reçut l'absolution, et communia dans cet horrible état.

Ce double sacrilége augmenta ses remords et les déchirements de son âme ; elle se trouva dès lors comme dans un enfer, agitée nuit et jour par les reproches de sa conscience et par la crainte, hélas ! trop bien fondée d'être perdue à jamais.

Pour se rassurer, au milieu de ses angoisses et de ses terreurs, elle se livra aux exercices de la pénitence la plus rigoureuse et la plus austère : elle pria, jeûna, se revêtit d'un cilice, brisa son corps par les plus rudes macérations ; vains efforts ! le souvenir de son crime et de ses sacriléges la bourrelait, la poursuivait sans cesse ; son âme était dans un abîme de tristesse et d'amertume.

Au milieu de ces déchirements intérieurs, elle eut

la pensée d'entrer dans un couvent et de faire une confession générale, espérant qu'il lui serait facile de glisser son péché parmi tous les autres. Elle y entra en effet, et commença la confession qu'elle avait projetée ; mais, toujours esclave d'une mauvaise honte, elle entortilla encore tellement son aveu, raconta le péché fatal d'une manière si obscure et si embrouillée, que le confesseur n'y comprit rien ; elle continua néanmoins de communier dans son crime, qu'elle se sentait là, toujours là, sur le cœur.

Ses chagrins devinrent dès lors si extrêmes, qu'elle en perdit l'appétit, le sommeil, et que la vie lui devint insupportable.

Pour soulager son âme, elle redoubla de prières et de macérations : les religieuses, qu'elle édifiait par sa vie mortifiée, la prirent pour une sainte ; elles eurent une si grande confiance en sa vertu que leur supérieure étant venue à mourir, on l'élut à sa place.

Oh ! c'est alors, mes frères, que cette malheureuse comprit toute l'horreur de son état, et combien il lui serait pénible de s'en ouvrir entièrement au directeur de sa conscience ! elle avait beau jeûner, beau prier, se mortifier, passer les jours et les nuits dans les larmes, toujours une voix intérieure lui disait : — Va, hypocrite, fais pénitence, trompe les hommes ; l'œil de Dieu te pénètre et ton enfer est commencé !

Dépeigne qui pourra le supplice d'une si cruelle existence : un damné seul peut l'exprimer, car lui seul le comprend.

Pour calmer enfin l'agitation de son âme elle prit un jour la résolution, bien sincère cette fois, de déclarer son crime à sa dernière maladie...

Hélas! elle arriva plus tôt qu'elle ne s'y était attendue.

Dès qu'elle comprit que tout pour elle allait finir, elle commença résolûment une confession générale de toute sa vie. Mais, arrivée au péché fatal, la honte la retint plus fortement que jamais ; elle ne l'accusa pas, et reçut l'absolution dans d'inexprimables angoisses.

Et pourtant, le croirez-vous, mes frères ! cette malheureuse ne voulait pas mourir ainsi ; elle se berçait de l'espoir de tranquilliser une bonne fois son âme ; une voix secrète, — celle du démon, sans doute, qui lui avait jusque-là fermé la bouche, — lui disait d'attendre qu'elle fût plus malade, quand elle n'en pourrait plus revenir...; sur le point de quitter la terre, elle serait plus libre et n'aurait plus de ménagement à garder.

Mes frères, que vous dirai-je ? elle attendit Une crise violente s'étant déclarée, elle tomba dans le délire, elle mourut, elle emporta dans la tombe le fatal secret !...

— Quelle grande sainte nous avons perdue ! disaient d'une voix attendrie les sœurs du monastère, en jetant des fleurs sur sa froide dépouille. — *Elles hésitaient*, nous dit le saint prélat qui rapporte cet exemple avec la circonstance terrible qui va suivre, elles hésitaient, ne sachant trop s'il fallait prier pour la défunte ou se recommander à ses prières, quand

tout à coup, la salle ardente où elles étaient réunies se remplit d'une pénétrante odeur qui les saisit à la gorge, et elles entendirent très-distinctement ces paroles : *Ne priez pas pour moi, c'est inutile, car je suis damnée !*

Si la foudre était tombée dans la salle, ces pauvres religieuses n'auraient pas été plus atterées, plus anéanties.

Pourtant, la première épouvante passée, elles se regardèrent avec une douloureuse anxiété.

— Comment ! s'écria d'une voix troublée une des plus anciennes de la maison, comment, vous êtes damnée après avoir mené une vie si sainte, si pénitente !. . et qui donc pourra se sauver, grand Dieu ! ajouta-t-elle avec un frémissement de terreur.

— Oui, je suis damnée ! reprit la voix, damnée pour avoir caché toute ma vie au tribunal de la pénitence un péché d'impureté que j'avais commis à dix-huit ans !

Mes frères, devant un fait si frappant, tout commentaire est inutile, et, pour qu'il ne vous reste aucun doute sur sa réalité, c'est saint Antonin de Florence lui-même qui le raconte dans ses œuvres.

Oui, je le répète, c'est une terrible tentation que cette honte exagérée qui vous porte à cacher vos fautes au saint tribunal : l'antique ennemi de votre salut sent que vous allez lui échapper et fait tous ses efforts pour vous retenir...

Voyez avec quelle adresse il procède : avant le crime, il vous le dépeignait sous les plus aimables couleurs pour vous séduire ; maintenant, changeant

de tactique, il vous en exagère la malice pour vous épouvanter. Oh ! comme il triompherait, s'il pouvait vous jeter dans le désespoir !

Non, chrétiens, quoi que nous ayons dit jusqu'ici, pas de fausse honte ; humiliez-vous de vos fautes en les accusant, c'est justice, c'est raison, rougissez-en, mais d'une honte salutaire : et, pour vous donner du cœur, rappelez-vous qu'un moment de confusion doit racheter une éternité d'opprobre, et cette honte horrible qui attend les réprouvés au jour du jugement : que ce moment de confusion va vous ouvrir le ciel et fermer l'enfer sous vos pas ; rappelez-vous que cet humiliant aveu ce n'est pas à un ange, à un être surnaturel que vous allez le faire, mais à un homme, à un pauvre enfant d'Adam comme vous, qui connaît votre misère et saura y compatir : que dis-je ? Ah ! cet aveu si pénible, si humiliant, c'est à un père tendre et débonnaire que vous le faites, c'est à un ambassadeur du ciel, qui ne doit compte qu'à Dieu du secret déposé dans son sein : cet aveu si pénible et si humiliant, vous le faites à un ami fidèle et dévoué qui partagera vos peines, séchera vos larmes, et consolera vos douleurs.

Oh ! soyez donc béni, Seigneur, dont la sagesse égale la bonté, soyez béni pour nous avoir ménagé dans la confession, le remède à tous les maux de notre âme et l'heureux gage de la persévérance ! Hélas ! nous n'avions pas compris jusqu'ici l'inestimable trésor que votre amour nous a mis comme dans la main ! Aussi avec quelle ardeur désormais nous allons puiser à cette fontaine de vie ! Comme

nous allons nous plonger souvent dans cette piscine sainte, où votre sang nous purifie de nos souillures et rend à notre âme cet aimable éclat qui la faisait si belle aux yeux de son Dieu ! Hélas ! que de temps perdu pour le Ciel ! que de mérites nous pourrions avoir amassés, de combien de vertus notre âme pourrait être enrichie !

Ah ! c'en est fait, Seigneur, voici que nous commençons : vos faveurs ne seront plus inutiles ; nous allons avidement les recueillir, ces précieuses gouttes de sang que nous laissons tomber à terre : à genoux au saint Tribunal, au pied de ce nouveau Calvaire, nous recevrons avec une sainte avidité le sang de Jésus-Christ, que le prêtre fera couler goutte à goutte sur notre âme ; et ce sang divin, après l'avoir protégée comme un bouclier contre les traits de la justice éternelle, sera, parmi les élus, son vêtement de gloire et d'immortalité. *Amen !*

DIX-HUITIÈME SERMON

AVANTAGES DE LA CONFESSION.

Elle soulage et console.

Educes de tribulatione animam meam.
Vous délivrerez mon âme de ses chagrins.
(Psal. CXL, 11.)

Mes frères, vous est il jamais arrivé de comparer la justice humaine à la justice de Dieu, et d'établir un parallèle entre les tribunaux de la terre et le tri-

bunal de la pénitence? C'est une comparaison à faire, je vous assure, et l'on y puise d'excellentes leçons.

Voyez d'abord la justice humaine rendant ses arrêts. En principe, elle doit être sans entrailles : son Code pénal est effrayant à lire. — Entrez dans ces salles où la société tient ses assises solennelles ; qu'y voyez vous? Un homme assis sur un banc d'ignominie, entouré de gardes, exposé aux regards curieux, insultants de la multitude...

Les juges interpellent le coupable, font écrire ses réponses, cherchent à le mettre en contradiction avec lui-même : des témoins sont entendus : ils disent tout ce qu'ils connaissent de l'accusé : tout est dévoilé, ses antécédents, son caractère, sa vie intime, tout apparaît au grand jour de la publicité. La société parle ensuite par la bouche du magistrat chargé de soutenir ses intérêts : il étudie, il épluche, exagère les moindres démarches, les moindres paroles, les moindres circonstances et les fait valoir dans le sens de l'accusation.... De temps à autre il se tourne du côté du coupable, il le foudroie du regard, lui lance des paroles amères, menaçantes, et demande sa tête, le texte de la loi à la main.

Quelquefois les juges la lui accordent. Alors, le bourreau, ce terrible vengeur de la société outragée, tire son glaive, abat une tête, et tout est dit.

Oui, mes frères, la justice des hommes est sévère, est inexorable au criminel lorsqu'il est convaincu par les témoins, écrasé par l'évidence des preuves ; lorsqu'il est surtout forcé de s'avouer coupable, il est perdu.

Mais qu'il en est autrement au Tribunal de la pénitence, si bien nommé le tribunal de la réconciliation ! Oh ! là, point d'appareil, mes frères, point de juge impitoyable, de spectateurs avides ; là, point d'ennemi, point d'autres acusateurs que soi-même, avec l'assurance du pardon, si nombreux, si noirs que soient les crimes que vous venez accuser !

Entendez cette parole que prononce le pécheur d'une voix émue en se prosternant aux pieds du prêtre : *Bénissez-moi, mon père !* Oh ! oui, le pauvre prodigue a bien besoin qu'on le bénisse, car il arrive fatigué d'une terre lointaine, d'une terre maudite et désolée : il a bien besoin, le malheureux, que son père se penche vers lui pour lui donner le baiser du pardon ! — Bénissez-moi, mon père ! Et pourquoi ? Ah ! *parce que j'ai péché*... Quelle prière, chrétiens ! Ne semble t-il pas que le vieillard doive au contraire le maudire parce qu'il a péché ? Comment ! le péché donnerait-il donc droit à la bénédiction de Dieu ? Non sans doute ; mais s'il ne donne pas de droits, il fait naître dans l'âme coupable d'impérieux besoins... un besoin bien pressant des bénédictions célestes, un immense besoin de consolation, d'espérance et de paix... car en perdant la grâce de son Dieu, le pécheur a perdu la paix de l'âme, *non est pax impiis*.

Or, c'est au saint tribunal qu'il vient la chercher, cette paix ineffable qui va le guérir, le consoler, c'est elle qu'il implore en disant au prêtre : *Bénissez-moi,*

1 Is. LVII, 21.

mon père, parce que j'ai péché : Examinons comment cette bénédiction salutaire nous console et nous rend la paix du cœur.

Je vous le demande, mes frères, combien de fois, lorsque vous aviez eu le malheur de tomber dans le péché, n'avez-vous pas ressenti ces déchirements intérieurs qui torturent l'âme coupable, ce trouble, ce remords cruel qui vous poursuit sans cesse, le jour, la nuit, dans vos rêves, jusque dans vos plaisirs, et qui se réveille tout à coup d'autant plus poignant que vous croyiez l'avoir à jamais étouffé? Toujours le souvenir de votre crime se dressait devant vous, semblable à l'ombre sanglante d'Abel, et vous disait : qu'as-tu fait malheureux ? Tu as trahi ton Dieu, vendu ton âme, changé le ciel contre l'enfer !

Cruel échange ! instant fatal ! misérable que je suis !.. Hélas ! qu'est devenue la joie de mon âme, l'aimable paix de mes jeunes ans ! J'étais si heureux dans la grâce de mon Dieu, mes jours coulaient si sereins, si tranquilles ; et maintenant tous les aiguillons du remords me déchirent le cœur : *Tribulationem et dolorem inveni :* Je sens que l'enfer commence pour moi sur la terre : *Pericula inferni invenerunt me* [1] ? Ah ! qui me rendra le bonheur, la douce paix de l'innocence !

Mes frères, cet état désolant de trouble et d'amertume, cet enfer anticipé, que de fois n'y avez-vous pas été plongés ? Ah ! toutes les fois que vous êtes devenus criminels ; toutes les fois que l'iniquité

[1] Ps. CXIV, 3.

est entrée dans votre âme, avec elle y sont entrés le remords, la honte et la douleur : *Tribulatio et angustia in omnem animam hominis operantis malum*[1].

Et la raison, je vous l'ai dite, chrétiens : c'est qu'il n'y a point de paix pour l'impie : la raison c'est que l'on ne peut résister à Dieu et conserver la paix du cœur : *Quis restitit Deo et pacem habuit*[2] ? Vérité si frappante que les païens eux-mêmes l'avaient sentie, bien que leur religion fut toute sensuelle, et qu'ils n'eussent pas, sur la vertu et la divinité, les mêmes idées que nous.

Eh ! bien, mes frères, lorsque, cédant aux pressantes sollicitations de la grâce qui vous appelait au saint Tribunal, vous êtes venus vous agenouiller aux pieds du prêtre, pour déposer dans son sein le triste aveu de vos égarements, n'avez vous pas déjà senti d'avance, en prononçant les premières paroles de la confession : *mon père, bénissez-moi, parce que j'ai péché*, n'avez-vous pas senti votre cœur battre plus fort, et un premier rayon d'espoir pénétrer dans votre âme, quand, de la bouche du confesseur sont sorties ces consolantes paroles : « que Dieu soit sur « vos lèvres et dans votre cœur, afin que, pénétré « de repentir, vous fassiez une confession franche et « sincère de vos péchés ? »

Bientôt l'aveu commence : il en coûte d'abord à la nature de révéler sa honte ; le démon est là qui s'agite et murmure ; il vous a suivi jusque là, dit saint Augustin, mais il ne peut aller plus loin ; car

[1] Rom. II, 9. – [2] Job. IX, 4.

s'il osait s'aventurer sur vos pas dans les ondes du second baptême, il y périrait : *Veni ad aquam... usque ad baptismum hostis te sequi poterit : ibi morietur.*

Aussi, mes frères, quelle douce paix se glisse dans votre cœur, à mesure qu'il rejette le venin de la morsure du dragon, par une confession généreuse et fidèle ! Comme l'âme se dilate en se déchargeant peu à peu du lourd fardeau qui l'accablait sous son poids ! Plus le pénitent pénètre dans les sombres replis de sa conscience, plus la douleur s'affaiblit et s'appaise : à chaque nouveau crime qu'il produit à la lumière, le remords se calme d'autant; il semble que le ciel, à mesure que le cœur troublé se dégonfle, y fasse couler goutte à goutte un fleuve de paix, d'espérance et de bonheur !

Enfin, le moment solennel est venu où le prêtre va porter, au nom de Dieu, la sentence suprême et délier sur la terre ce qui doit être délié dans le ciel. — Repentez-vous du fond de votre cœur, ô mon fils, lui dit-il, je vais vous accorder le pardon de ces crimes dont le souvenir déchire votre âme : espérance, amour... Oh ! amour surtout, car Dieu fait aujourd'hui en vous de grandes choses ; qu'une vive reconnaissance anime votre repentir, et promettez au Seigneur de mourir mille fois plutôt que l'outrager encore !

Alors la parole puissante du confesseur ouvre le ciel et en fait descendre, avec le pardon, sur ce pécheur contrit et humilié, un trésor de grâces et de bénédictions.

— Allez-en paix, mon fils, lui dit il enfin, et ne pé-

chez plus! — absolument comme le divin Maître aux infortunés de Galilée, quand il leur avait rendu la santé de l'âme et du corps : *Allez en paix !*

O l'heureuse parole, mes frères, après tant d'agitations et d'angoisses! et comme elle sonne délicieusement à l'oreille! Allez en paix ! c'est-à-dire : détournez les yeux de ces crimes abhorrés qui vous ont conduit au bord de l'abîme ; oubliez-les, ou si jamais vous en évoquez le souvenir, que ce soit le souvenir du naufragé qui touche le port, de l'exilé qui revoit la patrie, de la jeune mère qui retrouve son enfant perdu ; que ce soit le souvenir de l'âme captive, qui s'est envolée des flammes du purgatoire dans le sein de son Dieu.... Songez quelquefois à vos péchés, mais avec une amoureuse reconnaissance, pour bénir la clémence infinie du Seigneur, qui vous les a pardonnés : songez-y, mais avec un saint tremblement, et afin d'augmenter l'horreur qui doit être votre sauvegarde pour n'y plus retomber !...

Oui, allez en paix, mon fils et priez pour moi, car en ce moment vous êtes assez pur pour que le Ciel vous exauce, assez calme, assez en paix avec vous même pour pouvoir prier! Allez en paix, enfant de Dieu, frère de Jésus-Christ, temple vivant du Saint-Esprit, et souvenez-vous de moi!

Alors le pécheur régénéré, ce paralytique guéri se lève, et se retire l'âme remplie des plus doux sentiments... Voyez-le, mes frères, une ineffable joie est peinte sur son visage ; son cœur tressaille, il bondit sous l'impression de la félicité qui l'enivre :

Il n'est plus à lui, il ne se sent plus de la terre, il est dans le Ciel !

Oh ! ne vous étonnez pas des charmes de l'inestimable trésor caché dans la confession ! C'est que Dieu nous l'a donné, à la fois, comme une consolation et un asile contre notre faiblesse ; il a voulu que, dans nos peines, un ami tendre et dévoué nous soutienne, essuie nos larmes, et partage nos douleurs : que, dans nos doutes, sa sainte parole nous éclaire et nous annonce les oracles de l'éternelle sagesse ; que, dans nos tentations, sa main nous protége et nous encourage ; en un mot, que, dans tous nos besoins, il soit notre conseil, notre appui, notre défenseur, notre consolation, notre bon ange...

Oui, mes frères, le prêtre est un de ces anges tutélaires que le Seigneur commis à votre garde, afin qu'ils vous protégent et vous conduisent dans le pélérinage de la vie : *Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis*. Le prêtre est votre providence sur la terre, il doit vous porter comme une mère porte son enfant dans ses bras, de peur que vous ne heurtiez du pied contre la pierre : *In manibus portabunt te, ne offendas ad lapidem pedem tuum* [1].

Dieu a voulu que, quand le démon, de sa bouche impure, aurait soufflé dans votre âme les noires vapeurs du crime, cet ange de la terre dissipât ces ténèbres par l'ineffable rayonnement des saintes vérités ; il a voulu que cet ami tendre et fidèle vous aidât à comparer la trompeuse douceur des plai-

[1] Ps. xc, 12.

sirs d'ici-bas aux délices d'une âme unie à son Dieu, et à cette paix céleste qui surpasse tout sentiment : *Pax Domini quæ exsuperat omnem sensum* [1].

J'ai lu dans un pieux auteur, qu'un jeune flamand, appartenant à l'une des familles les plus riches et les plus chrétiennes de Belgique, avait eu le malheur de tomber dans une faute énorme contre les mœurs.

Revenu de l'étourdissement qu'avait causé en lui la honteuse passion qui le tyrannisait, il en conçut une telle confusion qu'il frémissait à la seule pensée de s'en confesser.

— Oh ! se disait-il de temps en temps, plutôt mourir que d'accuser cette infamie !

Pourtant sa conscience alarmée le tourmentait sans cesse. Un jour, en passant par Anvers, il entendit un prédicateur, qui parlait sur le sacrement de pénitence, et assurait qu'on n'est pas obligé de se confesser des péchés oubliés,

Ce fut un trait de lumière pour ce malheureux jeune homme ; il essaya tous les moyens d'ensevelir son crime dans un oubli complet, il se livra, dans cette vue, à tous les amusements de son âge ; bals, théâtres, concerts, parties de plaisir, il ne se priva de rien, s'enfonça même pour s'étourdir, dans les plus grands désordres, entassant péchés sur péchés dans l'espoir de noyer dans le nombre, le souvenir de son premier crime... C'était jeter de l'huile sur un brasier : nuit et jour ce crime fatal le poursuivait comme une furie...

[1] Philip. IV, 7.

Il fit des voyages; parcourut différentes contrées de l'Europe et de l'Asie.

— Il faut à tout prix que j'oublie, répétait-il sans cesse; mais toujours en pure perte: il n'en fallait pas davantage pour raviver son souvenir; la variété des objets, loin de le distraire, ne faisait qu'envenimer la plaie de sa conscience; ayant perdu la paix du cœur, il aurait dû pouvoir se fuir lui-même.

Alors il se mit à étudier les mathématiques, la peinture, la perspective, espérant échapper à son tourment par l'attention nécessaire à ces sortes de sciences qui absorbent l'être tout entier: tout fut inutile; ce malheureux se trouvait sans cesse en face de son crime, cause première de ses chagrins.

Que fait-il alors? Il se tourne vers les pratiques de la pénitence la plus austère, pour y chercher un asile contre le remords, et expier un péché qu'il ne peut se résoudre à confesser.

Il se revêt d'un cilice, afflige son corps par les jeûnes et les disciplines, répand de larges aumônes, passe ses jours et ses nuits en prière, pour étouffer le cri de sa conscience; vain espoir! La plaie de son âme s'irrite en proportion des efforts qu'il fait pour la cicatriser.

Comment? s'écria-t-il enfin à bout de patience, un jour que, venant d'une ville voisine, il suivait à pas lents son cheval qui gravissait une assez longue côte, je ne pourrai donc, quoi que je fasse, reconquérir un peu de bien-être, et les déchirements de cette conscience bourrelée ne me laisseront ni trêve

ni repos! Ah ! si je dois traîner jusqu'au tombeau cette existence de galérien, cette vie de damné, ne vaut-il pas mieux en finir à l'instant?

Et, s'arrêtant à cette infernale pensée, il remonte en voiture, se rend chez lui pour exécuter dans sa propre maison l'horrible dessein qu'il vient de former.

Mais Dieu, qui n'avait pas complétement abandonné ce pécheur, permit que, sur son chemin, se rencontrât un religieux de sa connaissance. Après s'être salués de part et d'autre, le jeune homme offre au Père une place dans sa voiture.

La conversation s'engage ; et, après avoir un moment roulé sur des choses indifférentes, tombe tout naturellement sur la confession. Sans s'en douter, le prêtre avait mis le doigt sur la plaie ; il s'en aperçut bien au trouble de son compagnon, qui faisait malgré lui un retour sur lui-même, et s'appliquait tout bas les graves réflexions du bon religieux.

A la fin, perdant contenance, car il lui sembla que le Père l'observait :

— Mais enfin, lui dit-il d'une voix mal assurée, comment la conversation est-elle tombée là-dessus, et pourquoi me parlez-vous ainsi de confession?

— Mon Dieu, mon ami, lui répondit le religieux, avec sa bonhomie habituelle, de quoi voulez-vous que je vous parle, sinon de la clef du paradis ? D'ailleurs, c'est la coutume de mon ordre de parler à tout le monde de l'affaire du salut, avec ou sans occasion ; et moi-même, ajouta-t-il en souriant, je vous ferai, si vous voulez, mes offres de service.

— Je vous remercie de grand cœur, lui répond le Flamand sur un ton moitié sérieux, moitié railleur, en faisant un effort suprême pour reprendre son aplomb, vous perdrez votre temps avec moi, car je n'ai nulle envie de me confesser. . pourtant, si vous pouviez, sans cette pénible formalité, me secourir et me rendre l'aimable gaîté que j'ai perdue depuis bien longtemps, à la bonne heure, et je ne demanderais pas mieux que de profiter de votre offre obligeante...

Le bon religieux comprit à quel genre de malade il avait affaire, et se proposa de mener sa guérison le plus doucement possible.

Après lui avoir adressé quelques paroles brûlantes et sympathiques, pour lui inspirer une tendre confiance en la divine miséricorde, il l'engage à lui conter sa peine et à lui ouvrir son cœur.

Alors ce jeune homme, poussant un profond soupir, lui avoue que depuis quelques années, il vit dans un enfer ; qu'il a pris tous les moyens pour tranquilliser son âme, et que, ne pouvant y réussir, il a résolu d'en finir avec la vie... — Et cependant, mon père, ajouta-t-il après un moment de réflexion, je suis prêt à m'imposer les plus pénibles sacrifices pour recouvrer la paix du cœur ; mais pour la confession... — Rien, mon ami ; j'espère, avec la grâce de Dieu, vous secourir... et sans le secours de la confession ; pourvu que vous vous engagiez à suivre docilement mes conseils, au moins pendant quelques jours, durant lesquels je me constitue votre médecin.

Le jeune homme le lui promit avec transport. Arrivé dans la maison, le premier conseil qu'il lui

donna, ce fut d'inviter ses amis à souper, après quoi il se retirerait tranquillement dans sa chambre et se coucherait, en ayant soin d'éloigner de son esprit toute pensée étrangère : il s'empressa d'obéir.

Le lendemain matin, le bon religieux va le trouver à son réveil, et lui présente certains points de méditation pour s'exciter à la confiance en Dieu qui pardonne au repentir, si grands qu'aient été nos crimes. Le jour suivant, il lui donna un examen de conscience assez détaillé, en lui recommandant de noter attentivement les péchés qu'il se souvenait d'avoir commis, et cela, non pas pour les confesser, mais pour faire sur chacun d'eux un acte de contrition sincère.

Une heure ne s'était pas encore écoulée, que le religieux vit revenir son Flamand, qui lui rapportait son livre.

— Voilà qui est fait, lui dit-il.

— Eh bien, maintenant, sortons, répondit le Père, allons faire un tour dans le bois ; la matinée est si belle !

Et ils se dirigèrent côte à côte dans la forêt voisine. Chemin faisant, le religieux lui demanda s'il avait lu le livre avec attention et noté les points sur lesquels il avait des reproches à se faire.

— Oui, mon Père, répondit le jeune homme.

— C'est fort bien, lui dit le bon religieux, vous êtes à moitié guéri ; maintenant, ajouta-t-il le plus naturellement du monde, pour vous mettre en état d'avoir une connaissance plus parfaite de vous-même, je vais vous lire quelques-unes des fautes

contenues dans mon petit livre d'examen, écoutez bien, je vous prie, et faites-en votre profit. Alors il ouvre ce livre, en parcourt rapidement les pages, en ayant soin d'appuyer sur les péchés les plus graves, qu'il lit tout haut ; tout à coup il tombe sur celui qui avait causé à son pénitent de si longs et de si cuisants remords.

— Le voilà ! s'écrie alors ce malheureux jeune homme, faisant un effort suprême, le voilà, mon Père, ce maudit péché dont le souvenir cruel a fait le tourment de ma vie !

— Comment ! lui dit le Père avec une surprise parfaitement jouée, comment, mon ami, ce n'est que cela ! mon petit livre en contient de bien plus énormes, et je puis vous absoudre de mille autres plus considérables encore... Certes, à vous entendre, vous seriez le plus grand criminel de la terre...

— Oh ! merci, mon Père, dit le pénitent d'une voix attendrie, vous me consolez, vos paroles me font du bien !...

— Oui, confiance et courage, mon enfant, le Seigneur a pitié de votre âme, et votre guérison sera complète avant notre retour : tenez, vous venez d'accuser vous même votre premier crime, la source de vos autres crimes et de tous vos malheurs, il ne vous en coûtera pas beaucoup de vous confesser entièrement, car le plus difficile est fait...

— C'est vrai, mon Père, s'écria le pécheur en tombant à genoux, je veux vous ouvrir mon cœur, puisque Dieu met dans votre bouche de si consolantes paroles !

Et là-dessus, le pauvre jeune homme commence le récit détaillé de ses longs égarements, tout en versant des larmes de reconnaissance et de componction ; de temps en temps, il s'arrêtait dans ses douloureux aveux, pour respirer bruyamment et pousser un profond soupir à mesure que son âme se dégonflait : il lui semblait que la douleur et les remords faisaient place à un torrent d'espérance et de paix ; mais son allégresse redoubla quand son confesseur lui eut donné l'absolution.

— Oh ! que Dieu est bon... que Dieu est bon ! répétait-il dans les transports de la joie la plus expansive ; mon Père, vous êtes un ange du ciel descendu sur la terre pour me sauver !

A peine se fût-il séparé du bon religieux, que, ne se possédant plus, il bondissait comme un enfant, jetait des cris de triomphe et disait à tous ceux qu'il rencontrait sur son chemin :

— Oh ! si vous saviez, s'il vous était donné de comprendre toutes les angoisses dont un prêtre m'a délivré, tout le bonheur dont le ciel vient d'inonder mon âme !... Puis il ajoutait en joignant ses mains avec tendresse : O confession, ô confession bénie ! et j'avais peur de toi ! ..

Mes frères, si vous avez fait cette douce expérience, parlez, est-il rien ici-bas qui puisse être comparé aux consolations ineffables qu'éprouve le pécheur régénéré au sortir du saint tribunal ? N'étiez-vous pas alors plus content, plus joyeux, plus léger que si une montagne avait cessé de peser sur votre poitrine? Ne vous semble-t-il pas que le péché n'aurait plus

assez de charmes pour vous séduire, et vous faire oublier les faveurs dont le ciel vous comblait en ce délicieux moment ?

Le frère de l'Enfant prodigue, témoin des apprêts de fête et de la bruyante allégresse par laquelle on allait célébrer le retour du pauvre fugitif, jaloux surtout du bonheur dont le père de famille l'inondait, se plaignait à bon droit, suivant la pensée de saint Bernard, de n'avoir jamais été traité comme lui, bien qu'il fût demeuré toujours fidèle : car, dit le saint abbé, toute la maison retentit de chants d'allégresse et du son des instruments de musique ; on tue le veau gras, on prépare un festin somptueux; l'on y invite les amis et les proches ; on se livre à la joie la plus vive et la plus bruyante : le père de famille veut que cet enfant chéri qu'il a retrouvé, soit plongé tout à coup dans un océan de félicité, pour y oublier ce qu'il a souffert loin de la maison paternelle.

Eh bien, mes frères, il se passe quelque chose de semblable dans l'âme du pécheur couverti : on dirait que Dieu cherche à y faire pénétrer les torrents de sa volupté sainte ; on dirait qu'il veut le faire participer, dès cette vie, aux transports des anges et des élus qui se réjouissent encore plus de sa conversion que de la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes .. Aussi pouvons-nous lui dire avec le Roi prophète : O vous qui soupiriez pour les vains plaisirs du monde, pour les viandes grossières de l'Égypte, qui en faisiez votre plus cher aliment, voyez maintenant et comparez... goûtez combien le Seigneur est

doux : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus*[1].

Vous le voyez, chrétiens, la confession nous a été donnée comme un remède et une consolation dans le triste pélerinage de la vie : aussi malheur à celui qui la néglige ! mais malheur mille fois, je ne dis pas à celui qui la blasphème, ou qui seulement la méprise, mais à celui qui s'en éloigne sans retour ! fut il un modèle de vertu, un saint à miracles, peu à peu il déclinera, tombera dans les plus grands désordres et n'en sera plus effrayé ; il s'y habituera de jour en jour, il deviendra plus faible contre ses ennemis, ne tentera bientôt plus de leur résister, et se laissera conduire par Satan, comme un agneau à la boucherie, sans oser même regarder en arrière ; enfin ce malheureux s'endurcira comme un bloc d'airain : pour l'amollir, il faudra la foudre ! Il sera *ce membre* dont saint Bernard a dit : qu'il *ne sent point la douleur parce qu'il est mort ;* et ce malade devenu *insensible* parce qu'il est incurable · *Membrum enim quod dolorem non sentit, mortuum est, et morbus insensibilis est insanabilis.*

Oui, malheur, mes frères, à celui qui abandonne la confession ! il renonce à la vie de son âme, à son salut, car, dit saint Augustin, la confession est la santé de nos âmes, la ruine de nos vices et l'aliment de nos vertus : *Hæc est salus animarum, dissipatrix vitiorum, restauratrix virtutum :* elle est notre rempart contre les démons, l'effroi de l'enfer, l'espérance de l'Église et l'aimable tunique des anges ; *Hæc est*

[1] Ps., XXXIII, 9.

oppugnatrix dæmonum, pavor inferni, Ecclesiarum fiducia, angelorum tunica : Elle est enfin le salut, le guide, l'appui, la lumière et l'espérance du genre humain : *Hæc est dux, baculus, lumen et spes omnium mortalium.*

Ne l'oublions jamais, mes frères, et, toutes les fois que le péché nous aura fait perdre avec la grâce de Dieu, les saintes joies d'une bonne conscience, relevons-nous à l'instant, le cœur pénétré d'un sincère repentir ; venons au saint tribunal, piscine bénie où nous attend un bon ange, pour nous plonger dans le sang du Sauveur et rendre à notre âme sa beauté première et cette aimable paix d'ici-bas, qui est le prélude et l'annonce de la paix des élus. *Amen.*

DIX-NEUVIÈME SERMON

DISPOSITIONS POUR LA CONFESSION.

Humilité.

Humiliamini in conspectu Domini.
Humiliez-vous en la présence du Seigneur. (Jac. IV, 10.)

Mes frères, que diriez vous d'un criminel qui doit paraître aux assises, et présenter lui-même sa défense devant des juges sévères, sans doute, mais sur l'esprit desquels son port, son maintien, la sincérité de sa parole et de ses sentiments peuvent agir d'une manière décisive pour son acquittement ou sa con-

damnation, que diriez-vous de ce criminel s'il osait paraître devant le jury, sans avoir réfléchi à ce qu'il doit dire, sans s'être fait une contenance en harmonie avec le triste rôle qu'il va jouer, sans avoir songé, en un mot, à se préparer à une démarche solennelle qui doit décider de sa mort ou de sa vie ?

— Vous diriez qu'il est insensé, mes frères, et vous auriez raison.

Eh bien ! ce que vous diriez de ce malheureux ne peut-il pas s'appliquer en toute vérité à cet autre criminel, qui ose paraître sans préparation, non plus devant des hommes comme lui, mais devant Dieu, le souverain juge du ciel et de la terre, dont la sentence a des effets qui se prolongent dans les siècles des siècles ?

— Oui, sans doute ; et celui-là est le pire des fous qui ne sent pas la nécessité de se préparer d'avance à un jugement qui ouvre ou le ciel ou l'enfer.

Il n'entre pas dans notre plan de vous parler de l'examen de conscience, qui est la préparation la plus immédiate au sacrement de pénitence, et qui doit toujours précéder la confession ; vous n'ignorez pas que cet examen plus ou moins étendu, plus ou moins sérieux, suivant que l'on s'approche plus ou moins souvent du sacrement de pénitence, doit rouler sur les commandements de Dieu et de l'Église, sur les péchés capitaux, sur les devoirs de notre état ; et vous en comprenez toute l'importance, chrétiens, vous comprenez surtout les soins que nous devons y apporter ; car enfin la confession, qu'est-ce autre chose qu'une accusation fidèle des péchés de pensée

de parole, d'action et d'omission? Il faut donc nous y préparer plus sérieusement encore qu'à la prière, car si c'est *tenter Dieu* que de prier sans préparation, sans songer du moins que c'est au Seigneur du ciel et de la terre que l'on va parler, ce serait le tenter d'une manière plus criminelle que d'oser paraître devant lui souillé d'iniquités sans en avoir examiné le nombre, la malice et sans y avoir même réfléchi d'avance, et les avoir repassées dans l'amertume de notre douleur....

Mais il ne s'agit point ici de cette première préparation qui doit toujours précéder l'aveu de nos misères ; je veux vous parler de trois dispositions que nous devons apporter au saint Tribunal et qui nous sont absolument indispensables : l'humilité, la sincérité, l'intégrité ; laissez-moi vous entretenir aujourd'hui de la première, ce ne sera pas long.

Et d'abord la confession doit être humble.

Représentez-vous, mes frères, le grand criminel dont nous parlions en commençant ; il est devant les juges ; son crime est avéré, patent, il vient de l'avouer ; il n'a plus d'espoir que dans la clémence de ses juges ; quelle est son attitude, je vous le demande : ses yeux, ses traits, son port expriment-ils la fierté, le dédain ? l'abattement de toute sa personne humiliée, anéantie n'en dit-il pas cent fois plus que tous les discours? — S'il parle, oh ! que sa voix est plaintive, suppliante ! Ainsi doivent gémir sans doute les âmes du purgatoire, quand elles implorent la venue de l'ange qui doit les visiter au milieu des flammes et les emmener au séjour des élus !

Voilà votre modèle, ô vous qui venez au saint Tribunal implorer le pardon de vos crimes ; que dis je? ah ! vous n'êtes pas devant des juges de la terre, ni même en la présence d'un prince ou d'un potentat que vous viendriez solliciter, ou dont vous voudriez fléchir le courroux ; vous êtes devant Dieu, mes frères, devant celui avec qui doivent compter un jour les grands et les juges d'ici-bas, celui devant qui les rois et les potentats ne sont que de pauvres vermisseaux ! quelle est donc la posture qui convient à votre état de suppliant, d'enfant ingrat, de créature rebelle ! comment vous présenterez-vous devant l'infinie majesté de ce Dieu que vous avez outragé ; sur quel ton viendrez-vous confesser vos iniquités, protester de votre repentir, implorer votre pardon ?

Ah ! mes frères, je ne vous demande pas de grands raisonnements, de sublimes considérations, c'est à votre cœur, c'est à la nature que j'en appelle : ô vous qui vous humiliez, quelquefois si profondément devant les hommes, je ne dis pas quand vous les avez offensés, mais quand vous venez devant eux en solliciteurs, je ne vous demande que de bien vous pénétrer de votre misère, et de la grandeur du Tout-Puissant : de votre malice et de son infinie bonté : je ne vous demande surtout que de vous souvenir du principe de vos iniquités qui est l'orgueil; et vous comprendrez dans quels sentiments d'humilité vous devez vous présenter au saint tribunal....

Hélas ! vous osez y nommer Dieu votre Père, vous qui l'avez renié, qui lui avez préféré le mensonge

et la bagatelle ; vous qui, vous inclinant vers la boue et la pourriture, leur avez dit, mais dans un tout autre sens que le saint homme Job : Vous êtes ma mère, vous êtes ma sœur et mes frères ! *Putredini dixi : tu es mater mea, et soror mea vermibus* [1]... Quel horrible désordre, si l'on vous voyait venir au Tribunal sacré, la démarche fière et arrogante, y accuser vos crimes le sourire sur les lèvres, et affecter avec Dieu des airs que vous n'avez point avec les hommes ! Tenez, mon frère, laissez-moi vous citer un exemple : un enfant sera votre modèle.

Vous n'êtes pas sans en avoir vu quelqu'un demander pardon à son père après avoir provoqué son courroux. Sitôt qu'il reconnaît sa faute, sitôt qu'il ne voit plus sur le visage de son père ce sourire de bienveillance et d'amour qu'il était toujours si heureux d'y rencontrer, mais qu'il entend gronder sa voix menaçante et voit sa main prête à le frapper, le malheureux tombe à genoux ; de ses yeux coule un torrent de larmes ; d'une voix tremblante étouffée par les sanglots, il avoue humblement sa faute et demande sa grâce..... Il restera dans cette posture humiliée, confondue, jusqu'à ce que, de la bouche paternelle sorte une douce parole avec le baiser du pardon...

— Touchante image de la posture qui convient au pécheur au Tribunal de la pénitence : car si la créature doit s'humilier devant son Créateur, fût-elle aussi pure que les anges, aussi grande que les cieux,

[1] Job. XVII, 4.

si elle doit trembler en sa sainte présence : *Pavete ad sanctuarium meum* [1], si, alors même qu'elle viendrait simplement implorer une légère faveur, elle doit s'attendre à cette réponse du divin Maître à la Chananéenne : *Il n'est pas bon que le pain des enfants soit jeté aux chiens*, si elle doit être prête à répondre avec la foi humble et fervente de cette sainte femme : Oui, Seigneur, je suis indigne de manger le pain des enfants ; mais du moins il est permis aux chiens de se nourrir de miettes qui tombent de la table de leur maître [2] : si telle doit être l'humilité du suppliant, qui sollicite une faveur, quelle ne doit point être l'humilité qui implore son pardon ! Ah ! il faut qu'elle soit profonde, il faut qu'elle abaisse l'homme orgueilleux et l'anéantisse en quelque sorte : il faut que ce malheureux rende à son créateur à force de descendre et de s'annihiler devant lui autant de gloire que lui avait ravi son orgueil.

Car, mes frères, vous ne l'ignorez pas ; dans tout péché, il y a une révolte contre Dieu ; et cette révolte, au sentiment de saint Bernard, c'est un fond d'orgueil qui l'inspire : *Omnis peccans, superbus est :* toute désobéissance à la loi du Seigneur suppose, d'une certaine manière, la malice et l'orgueil de l'ange rebelle, et l'on ne saurait commettre un crime de quelque gravité sans secouer le joug de Dieu et s'écrier, sinon de bouche, au moins par l'énergique langage des actions : non, je ne servirai point : *Confregisti jugum meum et dixisti : non serviam* [3] *!*

[1] Levit. XXVI, 2.—[2] Math. XV, 27.—[3] Jerem. II, 20.

Or, chrétiens, puisque, dans les desseins de son infinie sagesse, Dieu a voulu que les maladies de notre âme, aussi bien que celles de notre corps, se guérissent par les remèdes contraires, que le mal soit réparé par le bien, et que la justice surabonde où abonda l'iniquité, n'est il pas juste, n'est-il pas même naturel que l'orgueil du crime soit expié par l'humilité de l'aveu sacramentel? — que dis-je? C'est principalement contre l'orgueil que la confession fut établie : afin que le pécheur, qui avait osé s'élever contre Dieu fût obligé de venir s'humilier aux pieds d'un homme. Et saint Augustin va jusqu'à prétendre que Dieu a institué le sacrement de pénitence pour le salut des humbles et la ruine des orgueilleux : Si Dieu exige, dit-il, l'aveu de vos crimes, c'est pour sauver les humbles : *Exigit confessionem ut liberet humilem;* mais s'il réprouve celui qui dédaigne ce remède, c'est pour punir l'orgueilleux dans l'éternité : *Ad hoc damnat non confessum ut superbum puniat in æternum.*

Et en effet, dit saint Bernard, en parlant du pécheur qui vient au saint Tribunal dans une tenue mondaine, ou du moins avec une humilité d'emprunt, toute de commande, et comme s'il faisait gloire d'une démarche qui est essentiellement humiliante, est-il rien de plus indigne que se faire un instrument d'orgueil de la confession, qui est l'âme et la gardienne de l'humilité : *Quid enim perversius quidve indignius quam ut humilitatis custos confessio superbiæ militet :* et une telle confession qui n'a que le masque de l'humilité, loin de fléchir le courroux de

celui qui donne aux humbles sa grâce, ne doit-elle pas au contraire provoquer la fureur de Dieu qui résiste aux superbes? *Ut talis confessio speciem habens humilitatis, non virtutem, non solum veniam non meretur, sed provocat iram*[1].

Nous lisons dans Eusèbe, le Père de l'histoire Ecclésiastique qui écrivait au ɪvᵉ siècle, qu'un évêque nommé Nathalis eut le malheur de se laisser séduire par deux hérétiques artificieux et puissants qui l'entraînèrent dans l'erreur, et lui persuadèrent de se faire ordonner évêque de leur secte, en lui assurant une pension de cent cinquante deniers romains, c'est-à-dire environ cent vingt francs de notre monnaie, qui devaient lui être payés tous les mois.

Mais Dieu ne voulut point laisser périr dans l'hérésie ce malheureux pontife, qui avait déjà confessé la foi de Jésus-Christ devant les tyrans, et pris part aux souffrances des martyrs.

Il lui envoya plusieurs visions pour l'engager à rompre sans retour avec ces hérétiques ; mais, dominé par l'orgueil et la cupidité, son cœur s'était endurci contre la voix de la grâce : il fallait un miracle plus saisissant et plus matériel pour l'amollir ; la clémence divine l'opéra.

Dieu permit que deux anges le frappassent de verges pendant toute une nuit, absolument comme l'avait été autrefois Héliodore dans le temple de Jérusalem.

Cette fois, mes frères, la leçon avait été trop élo-

[1] Bern. Serm. xvi, *in cant.*, 9.

quente pour rester sans effet. A peine le jour commençait il à poindre que le malheureux, rompu, meurtri, se soutenant à peine et portant encore sur lui les traces palpitantes du châtiment céleste, se revêtit d'un cilice et se couvrit la tête de cendres; puis il alla en pleurant se jeter aux pieds du Pape saint Zéphirin, et ne craignit pas, dans sa ferveur et son repentir, de se prosterner non-seulement devant le clergé, mais encore devant les simples fidèles, confessant publiquement son crime, avec un sentiment d'humilité si profonde et si touchante que les spectateurs versaient des larmes d'attendrissement.

Ce n'est pas tout, mes frères, pour pousser encore plus loin l'héroïsme de son repentir et de son humilité, le pieux pénitent, à genoux à la porte de l'église avec les pécheurs publics, faisait, d'une voix plaintive, l'aveu des iniquités de sa vie, et révélait à qui voulait l'entendre le châtiment céleste dont il avait été l'objet; il en montrait même les marques vivantes sur son corps.

Enfin, après quelques mois de soupirs et de larmes, le malheureux prélat publiquement absous et admis à la communion des fidèles, continua de pratiquer la pénitence la plus austère, et fit bientôt oublier à l'Église, par ses vertus, le triste scandale de son apostasie.

L'humilité, mes frères! mais n'est-ce pas, par excellence, la vertu du coupable qui s'accuse et reconnaît sa misère? Et où donc serons-nous humbles si ce n'est au saint Tribunal? Ah! puisque l'orgueil est, au rapport de l'Écriture, abominable dans un

pauvre qui tend la main, *pauperem superbum abominatur Dominus*[1], que doit-il être dans le criminel qui sollicite son pardon auprès du Souverain juge ! Ne doit-il pas enflammer son courroux et le forcer, en quelque sorte, à maudire, quand sa bouche adorable s'ouvrait pour pardonner et bénir ?

Oh ! humilions-nous donc, chrétiens, au moins ici, confessons notre misère et reconnaissons combien nous avons besoin de secours d'en haut, pour nous relever de l'abîme et persévérer dans le bien ! Hélas ! une triste expérience nous a tant de fois appris de quoi nous sommes capables ! Nous avons été si souvent forcés, au saint Tribunal, de reconnaître notre faiblesse pour la vertu, et notre fatale énergie pour le crime !

Nous lisons dans l'histoire de l'antiquité païenne que, lorsqu'un triomphateur, sur son char de victoire, et couronné de lauriers, traînant après lui ses ennemis vaincus, parcourait les rues et les places publiques, aux acclamations de la foule frémissante, de peur qu'ébloui de tant de gloire, enivré de tant d'hommages, il ne vînt à oublier son origine et à se croire un Dieu, un crieur public se tenait près de lui, et lui disait : *Souviens toi que tu es mortel !*

— Mes frères, c'est pour nous la lugubre cérémonie des cendres... vous savez ? Elle a dû souvent vous donner à réfléchir.

Eh bien ! ce que le prêtre fait ce jour-là pour votre corps, la confession le fait pour votre âme,

[1] Eccl. XXVI, 4.

toutes les fois que vous venez vous frapper la poitrine au saint Tribunal ; vous venez y ranimer le sentiment de votre faiblesse originelle, que nous sommes si souvent, hélas ! tentés d'oublier.. ..

Oui, mes frères, dans ce siècle de sensualisme et d'orgueil, où l'homme fier de ses progrès, de ses inventions, de ses lumières, se croit, pour le moins un demi-Dieu, nous avons besoin, pour nous humilier, d'être de temps en temps rappelés au sentiment de notre misère et de notre impuissance... Or, la confession est pour nous tous, comme ce moniteur des triomphateurs d'autrefois : elle nous rappelle à tous notre fragilité, notre néant : je dis *à tous,* mes frères, si grands, si riches, si savants que nous puissions être ; il est, même en cette vie, un tribunal où nous devons tous comparaître, une main sous laquelle nous devons tous humilier nos fronts : les justes, pour persévérer dans la grâce, les pécheurs pour la reconquérir, les indifférents pour être réveillés de notre léthargie, et tous, qui que nous soyons, pour nous y préparer d'avance au jugement de Dieu.

Donnez-nous donc, ô Seigneur, d'approcher toujours du Tribunal sacré avec cette humilité profonde, cette confusion salutaire qui commence l'expiation du crime, et attire sur le pécheur pénitent les regards de votre miséricordieuse tendresse !

Et vous, ô Marie, ô la plus noble et la plus sainte des créatures, qui en fûtes pourtant la plus humble, obtenez-nous du ciel la grâce de bien sentir notre misère, d'en être bien pénétrés, pauvres pécheurs que nous sommes, et de devenir d'autant plus hum-

bles que nous fûmes plus criminels! faites surtout, ô notre bonne Mère, que nous apportions toujours au Tribunal de la réconciliation cet esprit de foi, cette ferveur de repentir, cette humilité profonde qui désarment la justice éternelle, et nous rendent les faveurs du Dieu qui ne rejette jamais l'hommage d'un cœur contrit et humilié. *Ainsi soit-il.*

VINGTIÈME SERMON

DISPOSITIONS POUR LA CONFESSION.

Vérité.

Fili, pro animâ, non confundaris dicere verum.

Mon fils, au nom de votre âme, ne rougissez pas de dire la vérité ! (Eccl. IV, 24.)

Et pourquoi craindrions-nous, mes frères, de nous montrer tels que nous sommes au Tribunal de la pénitence, où nous venons chercher la paix du cœur; pourquoi dissimuler notre misère à l'ami tendre et généreux que Dieu a chargé de nous consoler, de nous guérir?

Si vous étiez depuis longtemps malade, rongé par une de ces douleurs mystérieuses, intimes, qui minent sourdement la constitution la plus puissante, et qu'un habile médecin vous visitât et vous assurât une prompte guérison, pourvu que vous consentissiez à lui révéler exactement ce que vous ressentez, le siége de votre mal, depuis quand vous l'éprouvez et la cause à laquelle vous l'attribuez, ne vous em-

presseriez-vous pas de donner à l'homme de l'art toutes les indications nécessaires, persuadés qu'un mal bien connu est à moité guéri ; n'entreriez-vous pas dans tous les détails qui peuvent éclairer la science, et ne craindriez vous pas d'omettre quelque particularité dont la connaissance eût singulièrement modifié les idées du médecin, qui va peut-être vous prescrire un remède mortel ?

— Allons plus loin : une affaire importante vous appelle devant la justice humaine ; il s'agit, si vous voulez, de vos biens, d'un vaste héritage qu'on veut vous ravir ; mais toutes les pièces qui établissent vos droits sont entre vos mains ; elles sont parfaitement en règle, et vous n'avez qu'à les produire au tribunal pour confondre votre adversaire et gagner votre procès ; seriez-vous assez insensé, je vous le demande, pour mettre entre les mains des juges votre dossier incomplet, ne pas livrer toutes vos pièces, et en garder devers vous quelqu'une dont l'absence va vous être fatale, et vous fera infailliblement perdre un procès qu'en toute justice vous deviez gagner, si le tribunal eût été pleinement instruit de votre affaire ? — Non, sans doute, vous ne négligeriez rien de ce qui peut en assurer le succès.

Et maintenant, mes frères, pour en venir à l'application, vous savez que le prêtre, au Tribunal de la pénitence, est tout à la fois juge et médecin ; seulement, il y a entre le confesseur et le magistrat, entre le médecin de l'âme et celui du corps, cette différence capitale, que ce dernier ne guérit pas toujours son malade, et que les juges de la terre condamnent le

plus souvent le coupable, tandis que la parole du prêtre a toujours son effet salutaire pour absoudre et guérir.....

Oui, chrétiens, au saint Tribunal, le pécheur est assuré de sa grâce, le malade de sa guérison, pourvu que l'on dévoile fidèlement les plaies de son âme, et que la sincérité de l'aveu réponde à la générosité du repentir. C'est ce que nous dit l'Esprit-Saint par ces paroles de l'Ecclésiastique : Mon fils, au nom de votre âme, ne rougissez pas de dire la vérité : *fili, pro anima non confundaris dicere verum.* C'est de cette vérité qu'il me reste à vous entretenir et qui consiste dans la sincérité de l'aveu et dans son intégrité pour les péchés mortels au moins et les fautes considérables. — Parlons aujourd'hui de la sincérité.

Vous ne devez pas vous faire illusion : en établissant ses apôtres, et par eux leurs successeurs, juges entre le ciel et la terre, en leur donnant le pouvoir de lier et de délier, de remettre et de retenir les péchés, Dieu n'a pas entendu qu'ils exerçassent en aveugles ce pouvoir sublime ; il n'a point mis ses trésors dans leurs mains pour qu'ils en fussent les dissipateurs, en y faisant participer indistinctement les bons et les méchants ; s'il s'est engagé à ratifier au ciel la sentence que le prêtre porterait sur la terre, c'est à condition que cette sentence serait juste et raisonnable : or, sera-t-elle juste, je vous le demande, mes frères, si vous venez l'extorquer en palliant vos fautes, en les excusant, en vous appuyant sur de vains prétextes et des faux fuyants, qui pourront bien

tromper le prêtre, mais dont ne saurait être dupe celui qui lit au fond du cœur ?

Serait-elle juste, cette absolution qui réconcilierait également avec Dieu le vrai pénitent qui l'implore, et l'hypocrite qui le brave ; le fidèle qui se reconnaît coupable, et le scélérat qui se proclame innocent ; serait-il raisonnable, un pardon qui rendrait les bonnes grâces du Seigneur à un misérable qui joue un rôle et vient le trahir ? Dieu peut-il ratifier au ciel un arrêt qui tombe à faux, une absolution *volée,* passez-moi le mot, par un audacieux mensonge ?

Non sans doute, il y aurait de la folie à le prétendre . En dépit de tous les déguisements, de toutes les excuses, et disons-le aussi, en dépit de toutes les absolutions, le pécheur qui trompe le prêtre au saint Tribunal, n'en reste pas moins aux yeux de Dieu ce qu'il est en effet : que dis-je? Ah ! il ajoute à ses autres crimes, un odieux sacrilége, s'il déguise volontairement un péché considérable.

Plus le Seigneur se montre clément et miséricordieux envers le pécheur, qui lui témoigne son repentir par un aveu sincère et fidèle, plus aussi se montre-t-il inflexible contre le malheureux qui a l'audace de s'excuser, de pailler ses crimes et de mentir au Tout-Puissant : Et la raison en est bien simple ; analysez cette conduite vraiment inexplicable du pécheur ; vous y trouverez une insulte directe à la divinité.

En effet, chrétiens, vous n'ignorez pas qu'au saint Tribunal c'est à Dieu lui-même que vous parlez, à

Dieu dont la science et la sagesse est infinie, et qui vous connaît mieux que vous-même : à Dieu qui vous demande l'aveu sincère de vos crimes, non qu'il les ignore, puisqu'il a tout vu, tout entendu, mais pour exercer votre foi, votre humilité, votre obéissance, et surtout pour que la confusion du présent commence l'expiation du passé, et vous soit dans l'avenir un remède contre la tentation ; vous savez que vous parlez à Dieu qui vous a promis un généreux pardon, le pardon des plus grands crimes, pourvu que vous les accusiez sincèrement tels que vous les connaissez, mais qui vous a menacé de sa colère si vous osez tromper le prêtre qui tient sa place ; vous savez tout cela et vous avez l'audace de renouveler le crime d'Ananie et de Saphire ; vous venez mentir à l'Esprit Saint et insulter le Seigneur jusque dans son sanctuaire ?

— Mais en vérité, vous n'y songez pas ! Quoi ! tromper un homme qui ne juge après tout que les dehors, que vos paroles, mais qui ne peut changer les arrêts du Ciel, si, par vos déguisements et une duplicité coupable, vous lui arrachez une sentence de pardon !...

Et dans quel but, je vous le demande, êtes-vous venu au saint Tribunal ? Est-ce pour y être absous, ou pour vous faire condamner ? — Si c'est pour être condamné, à la bonne heure, et vous en prenez bien le chemin · Au moment où le prêtre, abusé par vos paroles menteuses, lève la main pour vous bénir, Dieu, qui voit vos mauvaises dispositions, et qui ne se laisse nullement tromper par votre hypocrisie,

détourne sa face adorable et prononce une sentence de réprobation...

Mais si vous voulez être pardonné dans le Ciel comme vous l'êtes sur la terre, mon frère, gardez-vous bien, je vous en prie, d'écouter les tristes calculs de l'orgueil, de l'amour-propre et de la sensualité, par lesquels le démon cherche à vous fermer la bouche, en vous portant à dissimuler, à déguiser, à excuser vos crimes : Soyez franc, soyez sincère ; le pardon est à ce prix.

Oh ! qu'au Tribunal des hommes, un accusé se défende par tous les moyens qui sont en son pouvoir ; qu'il taise certaines circonstances qui aggravent son crime et, s'il ne va pas jusqu'à le nier, qu'il bâtisse une histoire pour donner le change aux juges et se faire absoudre, on le conçoit sans peine : L'homme ne voit que l'extérieur, n'entend que la parole, et le plus grand criminel, s'il est habile, peut passer pour innocent : Mais ici, chrétiens, l'homme n'est pas le seul juge, encore une fois ; si son œil s'arrête à la surface, l'œil de Dieu pénètre au fond du cœur, et quand le prêtre, abusé par un pécheur, lui pardonne sur ses bonnes paroles, Dieu irrité le condamne et le maudit.

Non, mes frères, ne dissimulez jamais votre état, si critique et si alarmant qu'il soit : Plus il est désespéré, plus prompt, plus efficace en sera le remède : Montrez-vous tels que vous êtes ; il y aurait autant d'ingratitude que de folie à dissimuler avec Dieu qui vous connaît d'ailleurs, et qui, pour vous pardonner ne vous demande que l'humble et sincère aveu de

vos iniquités : Car, dit saint Bernard, plus vous palliez votre crime, plus il vous semble léger, et par contre, moins vous croyez devoir de reconnaissance au Dieu qui vous le pardonne : *Ex quo minor reputatur culpa, eo minuitur et gloria indultoris* [1].

D'ailleurs, si, en vous excusant, vous dites à votre bienfaiteur que votre misère n'est pas si extrême qu'elle paraît, et que vous n'avez presque pas besoin de cette grâce que vous lui demandez, vous voulez donc qu'il ne vous l'accorde qu'à demi, qu'à regret?

Enfin, ajoute le saint docteur, vous excuser au Tribunal de la pénitence, dissimuler la malice de vos péchés, comme si vous espériez tromper Dieu en trompant son ministre, n'est-ce pas commettre le plus grand des crimes contre votre âme ; *In animam enim etiam peccat, qui se excusat* ; puisqu'en repoussant par là le remède salutaire que vous offrait la clémence divine, vous vous fermez vous-même toute voie de retour à l'espérance et à la vie ? *Repellens a se indulgentiæ medicinam, et sic vitam sibi proprio ore intercludens* [2].

Ainsi donc, mes frères, ne craignez point de dire la vérité, dès qu'il y va de votre âme ; confessez franchement, loyalement vos péchés tels qu'ils sont, tels que vous les connaissez, tels que vous les révèle votre conscience, ce témoin fidèle, incorruptible, qui protesterait contre vos paroles, si votre bouche n'était pas sincère : *fili, pro anima tua non confundaris dicere verum* [3]. Oui, écoutez la voix de votre con-

[1] Bern. in cant. XVI, 10. — [2] Bern. loc. cit. — [3] Eccl. IV, 24.

science, bien que ses sages conseils vous contrarient, accordez-vous avec cet invisible compagnon de votre pèlerinage, tant que vous êtes dans le chemin, de peur qu'arrivés tous deux au terme du voyage, il ne se dévoile tout à coup pour vous livrer au magistrat qui vous jugerait sans pitié ; *esto consentiens adversario tuo dum es in via, cum eo, ne forte tradat te judici* [1].

J'ai lu dans mon enfance, qu'un pauvre paysan du département de l'Oise étant tombé gravement malade, on vint prier saint Vincent de Paul de l'assister dans ses derniers moments.

Soit négligence, soit ignorance, ou vraie ou affectée, ce brave homme avait sur la conscience une foule de péchés mortels qu'une fausse honte l'avait toujours empêché d'accuser avec franchise au saint Tribunal. — Ce n'est pas qu'il fut ennemi de la confession, bien au contraire ; il remplissait tous les ans son devoir pascal, et se confessait comme les autres ; seulement il avait une certaine manière de déclarer ses péchés qui les rendait méconnaissables ; pour s'excuser, il y faisait intervenir le tiers et le quart ; il les enveloppait de tant de voiles, de déguisements, de circonstances atténuantes, de détails parasites, que le confesseur n'y voyait que du bleu, et lui donnait l'absolution, le croyant à peu près innocent...

Or, cela durait depuis bien des années.

Dès les premiers mots, saint Vincent comprit à

[1] Matth. v, 25.

quel genre de pénitent il avait affaire; il lui parla avec cette douceur, cette bonté qui lui était habituelle, et lui conseilla de faire une confession générale de toute sa vie, en l'assurant qu'il l'aiderait de son mieux.

Encouragé par le zèle et l'ardente charité de son nouveau directeur, le malade se résolut à mettre enfin sérieusement sa conscience en repos. Il se prépara soigneusement et déposa dans le cœur du saint prêtre la douloureuse, mais sincère confidence de ses iniquités, s'interrompant de temps à autre pour se frapper la poitrine. — Ah! s'écriait-il d'une voix attendrie, j'ai voulu tromper mon Dieu!... je portais l'enfer dans mon âme! je pouvais mourir dans mon péché! — Confiance, mon enfant, lui disait le saint apôtre, allez toujours, soulagez votre cœur, Dieu vous pardonnera, il vous aime, il veut vous sauver.

Alors le pauvre malade reprenait le triste récit de ses iniquités, mais simplement, sans apprêt, avec le confiant et naïf abandon d'un petit enfant, versant des larmes de componction et s'accusant avec tant d'humilité, priant avec tant de ferveur, que le saint pleura lui même en lui donnant l'absolution.

Cette droiture et cette sincérité, si nécessaires en ce moment suprême, furent à l'instant récompensées par une paix profonde et une consolation céleste que rien ne saurait exprimer...; que dis-je? le malade se sentant soulagé d'un poids qui l'accablait depuis tant d'années, passa tout à coup d'une extrémité à l'autre, et, pendant trois jours qu'il vécut encore, fit à plusieurs reprises comme une con-

fession publique de ses désordres, qu'il avait toujours eu honte d'avouer au saint Tribunal.

La comtesse de Joigny, dont il était fermier, étant allée le visiter, selon sa coutume : — Ah ! madame, lui dit-il dès qu'il l'aperçut, quel bonheur que vous m'ayez envoyé M. Vincent ! « J'étais damné, s'il ne « m'avait pas fait faire une confession générale, car « j'avais sur la conscience et depuis longtemps, plu- « sieurs grands péchés dont je ne m'étais jamais bien « confessé [1] »

Oh ! soyez donc vrais, mes frères, dans vos confessions, soyez sincères, je vous en prie ! ouvrez votre cœur comme un livre au médecin qui doit en guérir les misères : *au nom de votre âme ne craignez pas de dire la vérité,* vous répéterai-je avec l'auteur de l'Ecclésiastique : point de détours, de faux fuyants, d'arrière-pensée ; en un mot, faites preuve de bonne volonté en vous montrant tels que vous êtes, tels que vous vous connaissez, et l'Esprit Saint qui a dit : *paix sur la terre aux hommes de bonne volonté,* inondera votre âme d'une joie profonde, et vous goûterez dès cette vie même en pleurant vos fautes, un précieux avant-goût des délices du ciel ! Ainsi soit-il !

[1] Abelly, *Vie de saint Vincent de Paul*

VINGT-UNIÈME SERMON

DISPOSITIONS POUR LA CONFESSION. — INTÉGRITÉ.

Ego Deus diligens judicium, et odio habens rapinam in holocausto.

Je suis le Dieu qui aime la justice, et ne souffre point de rapine dans l'holocauste. (Is. LXI, 8)

Mes frères, vous le savez, au saint Tribunal, le prêtre est tout à la fois juge et médecin : mais qu'il y a loin de ce juge céleste aux juges d'ici-bas et des remèdes employés par ce divin opérateur aux remèdes qu'appliquent les plus habiles médecins !

Au tribunal des hommes, c'est se perdre que de s'avouer coupable, et il est des plaies si profondes, si invétérées, que la science humaine est impuissante à les guérir ; mais, au tribunal de la réconciliation, plus on s'accuse, plus le souverain juge incline à pardonner : plus est profonde, hideuse la lèpre de notre âme, et plus le médecin céleste la purifie avec amour : l'essentiel pour nous, chrétiens, est que nous soyons pénétrés de notre misère et que nous la fassions bien connaître à celui qui doit prononcer entre Dieu et nous ; l'essentiel est que nous nous montrions au prêtre tel que nous sommes devant Dieu, et qu'à l'humilité de notre aveu se joigne la vérité, c'est-à dire la franchise et la sincérité, puisque le confesseur ne peut nous juger que sur nos paroles : nous ajouterons aujourd'hui à ces premières conditions d'une bonne confession l'intégrité, car l'omission

volontaire d'un seul péché mortel rendrait notre confession nulle et sacrilége.

En effet, mes frères, le péché mortel le plus léger, si je pouvais ainsi m'exprimer, est toujours assez lourd pour nous entraîner dans l'abîme : et, les eût-on tous accusés, avec la plus amère douleur et le plus ferme propos, si vous en omettez un seul, par une fausse honte ou par une négligence coupable dans l'examen, ou, ce qui serait plus fatal encore, parce que vous y seriez trop attachés pour le quitter, votre confession, loin de vous profiter devant Dieu, vous rendrait trois fois plus criminel, et la sentence de pardon, que vous emporteriez du Tribunal sacré, s'attacherait à votre front comme le sceau de la malédiction divine.

Et en effet, nous dit encore saint Bernard, c'est un jeu exécrable que de diviser le péché, de le couper à la surface et d'en laisser subsister la racine : *execranda fictio est peccatum dividere et superficie tenus radere, non extrinsecus eradicare* [1].— A quoi bon déclarer une partie de vos crimes, si vous en cachez une autre; à quoi bon purifier un côté du vase, si l'autre reste souillé? *Quid enim prodest partem peccatorum dicere et partem celare, ex parte mundari et ex parte immunditiæ deservire?* la même bouche peut-elle proférer à la fois la vérité et le mensonge? du même calice peut-il couler en même temps le miel et l'absinthe? *Numquid de uno eodemque vase dulce et amarum, sapidum et insipidum stillare potest!* – Ah ! dévoilez donc, dévoilez toutes les

[1] Bern. *Medit. de Cogn. human condit.* IX.

plaies de votre âme, si vous voulez guérir ; point de ruses, de vains détours, c'est dans la simplicité de votre cœur que vous devez chercher Dieu : *Simplicitate cordis oportet quærere Dominum, non in duplicitate ;* car malheur à celui dont le cœur dément les paroles, nous dit le Seigneur, malheur à celui qui entre par deux chemins : *Quia væ illis qui loquuntur in corde et corde, et terram duabus viis ingrediuntur* [1].

Et si vous voulez en connaître la raison, chrétiens, la voici en deux mots : Dieu ne peut entrer en partage de votre cœur avec le péché que vous y conservez, et qui y règne en souverain ; il est le Dieu jaloux, et ne saurait souffrir dans votre âme un trône à côté du sien ; aussi, tant que vous conservez de l'affection pour un seul péché mortel, vous vous constituez en état de révolte formelle contre Dieu, puisque vous ne pouvez servir deux maîtres aussi opposés que le sont Dieu et Satan.

D'ailleurs vous n'ignorez pas que votre âme est semblable à la surface d'un miroir, d'un beau cristal que le moindre souffle peut ternir : c'est une blanche colombe que la moindre souillure rend immonde, hideuse aux yeux du Seigneur, et voilà pourquoi, au sentiment de saint Bonaventure, il faut à Dieu *tout ou rien ;* il ne veut point partager le pardon, ni faire avec le pécheur une moitié de trêve : *Deus non vult dimidiare veniam*, de telle sorte que nous puissions être impunément orgueilleux, médisants, libertins, pourvu que nous observions tous les autres préceptes

[1] Eccl. II. 14.

de Dieu et de l'Église, et que nous vivions, pour tout le reste, en parfaits chrétiens ; c'est s'abuser étrangement, mes frères, car tous les préceptes de la loi s'enchaînent ; *en transgresser un seul point,* ainsi que s'exprime l'apôtre saint Jacques, *c'est la violer toute entière* [1]. Ce péché favori que vous gardez devers vous, et dont vous ne pouvez vous résoudre à vous délivrer au saint Tribunal, c'est un voleur caché dans votre maison, c'est un germe de gangrène qui grandira, c'est une bête féroce qui vous épie, un serpent que vous réchauffez dans votre sein, une des sept têtes de l'hydre que vous avez épargnée, et qui tôt ou tard vous donnera la mort !

Nous lisons dans l'histoire des premiers siècles de l'Eglise, qu'un gouverneur de Rome, depuis longtemps affligé d'une maladie incurable, ayant entendu parler des prodiges opérés par l'invocation du nom de Jésus, fit venir le martyr saint Sébastien et lui dit :

— J'ai fait mourir beaucoup de vos frères dans les supplices ; mais que Jésus-Christ me guérisse de mes maux et sur-le-champ je me fais chrétien.

— Brisez toutes vos idoles, lui dit le saint, et Dieu, touché de votre conversion, vous rendra la santé.

Le gouverneur les brisa toutes, à l'exception d'une seule qu'il aimait beaucoup, et dont il ne put se résoudre à faire le sacrifice.

Deux jours après, le saint alla le visiter et le trouva plus tourmenté qu'à l'ordinaire.

— Ah ! vous m'avez indignement trompé, lui dit le

[1] Jac. II, 10.

malade d'aussi loin qu'il l'aperçut, j'ai brisé mes idoles et je souffre plus que jamais !

— Quoi, *toutes,* s'écria le saint, vous avez tout mis en pièces et vous n'êtes pas guéri ?

— Hélas ! il ne me reste qu'une petite idole d'or...; il y a de longues années qu'elle se transmet de père en fils dans ma famille, et j'y tiens extrêmement, ajouta-t-il en joignant les mains d'une manière suppliante... Ah ! laissez-la moi, je ne puis la détruire, elle m'est si précieuse !

— Valût-elle le monde entier, reprit Sébastien avec une sainte énergie, pouvez-vous la comparer à votre santé, pouvez-vous la comparer à Dieu ? Brisez-la comme toutes les autres, sans quoi votre perte est est assurée !

J'ignore ce que répondit le païen, mes frères, mais je sais bien ce qu'il fit s'il était raisonnable et sage, et s'il voulait réellement être guéri...

Pour vous, ne vous faites pas illusion : vos péchés ne sauraient être remis les uns sans les autres ; en garder un seul dans votre cœur, c'est y laisser un pied du démon qui ne manquera pas d'y revenir avec sept autres esprits plus méchants que lui ; autant valait le laisser en paix sur son trône ; vous n'avez fait que croître sa rage et le rendre, si c'est possible, plus ardent encore à votre ruine.

Ainsi donc, chrétiens, il faut choisir entre Dieu et le péché, vous ne pouvez être absous à demi ; ce n'est point assez de déclarer les actions criminelles, il faut encore accuser les paroles, les pensées, les désirs, les mouvements les plus secrets de votre cœur,

ces haines invétérées, ces imaginations impures, cette ambition désordonnée, cette insatiable cupidité qui fait commettre tant de crimes ; il ne suffit point d'avouer le péché, mais l'habitude du péché, mais les scandales qui en sont résultés, mais le nombre de fois que vous l'avez commis, sinon strictement, au moins autant que cela est possible après un sérieux examen.

C'est par ces soins et cette diligence, mes frères, que vous parviendrez à purifier entièrement votre âme, à lui rendre sa beauté première, et que vous la disposerez à recevoir les grâces qui l'aideront à triompher, à l'avenir, de tous les assauts de l'enfer.

La sincérité, l'intégrité, voilà donc, avec l'humilité qui leur sert de fondement, les conditions essentielles d'une bonne confession : l'humilité, parce que, vous êtes un peu de boue, un néant révolté contre Dieu et que vous devez lui demander grâce ; la sincérité, parce que si vous trompez le prêtre, vous ne tromperez pas le souverain Juge ; or, vous n'ignorez pas, mes frères, que s'il pardonne au vrai pénitent qui porte le cœur sur ses lèvres, il doit réprouver l'hypocrite qui ose l'outrager par le mensonge et un nouveau parjure : *Perdes omnes qui loquuntur mendacium* [1],

Enfin l'intégrité, parce que Dieu abhorre la rapine dans l'holocauste, et qu'il y aurait de la folie à espérer qu'il vous pardonnera certains crimes, tandis que pour d'autres plus grands encore peut-être, vous voulez toujours rester ses ennemis.

[1] Ps v, 7.

C'est par ces dispositions vivifiées par la foi et la contrition, mais par une contrition où la honte, la douleur et la crainte soient tempérées par l'amour et l'espérance, c'est par ces dispositions animées, surtout, par la résolution constante et fidèle de ne plus pécher à l'avenir, que la confession devient un remède salutaire à tous les maux de notre âme, remède puissant, universel, irrésistible, avec lequel on peut braver la fureur des démons, vaisseau béni, arche sainte dans laquelle on franchit sans danger les mille écueils dont est parsemé l'océan de la vie...

La confession, mes frères ! mais c'est le serpent d'airain que Moïse et Aaron faisaient regarder aux Israélites mordus par les serpents du désert ! la confession ! c'est l'étoile du matelot, le port du naufragé, l'arc-en-ciel après l'orage, l'espérance du prisonnier, la consolation de l'exilé !

Oh ! écrions-nous donc avec saint Augustin : ô sainte, ô admirable confession ! noble présent du ciel, sois bénie ; tu fermes l'enfer et ouvres les portes du paradis ! *O sancta et admirabilis confessio ! tu obstrui os inferni, tu aperis paradisi portas !* — O confession salutaire, sans toi, le juste lui même est moins agréable aux yeux de Dieu, et le pécheur n'est devant lui qu'un cadavre : *O confessio, sine te justus judicatur ingratus et peccator mortuus reputabitatur.* O toi, la vie des justes, la gloire des pécheurs, ô confession sainte et pure ! sois mille fois bénie sur la terre et dans le ciel, puisque tu opères de si étonnantes merveilles, et que tu as eu la puissance de

changer en un instant un scélérat en un bienheureux, le premier des élus qui soit entré dans le ciel! *O vita justorum, peccatorum gloria, o confessio illibata !... . Ecce quantum profecit confessio peccatoris !.....*

Entrez dans ces sentiments, mes frères, et puisse la pensée de l'inestimable bienfait de la confession vous pénétrer de reconnaissance et d'amour pour le Dieu dont la clémence vous pardonne, si grands qu'aient été vos crimes! Venez à la piscine sainte, venez y puiser la santé de l'âme, le calme et la paix du cœur ; venez-y souvent, mais surtout apportez-y les dispositions nécessaires pour en retirer ces fruits de salut qui nous assurent ici-bas les saintes joies d'une bonne conscience, et par delà la tombe, *la manne cachée,* cette éternelle félicité que Dieu a promise à ceux qui l'aiment, et qui surpasse tout sentiment ! *Amen.*

VINGT-DEUXIÈME SERMON

SUR LA SATISFACTION ET LES ŒUVRES DE PÉNITENCE.

> *A fructibus eorum cognoscetis eos.*
> Vous connaîtrez l'arbre à ses fruits.
> (Math VIII, 16.)

Mes frères, de même qu'il ne suffit pas qu'un arbre porte des feuilles et des fleurs, mais qu'il doit encore porter des fruits, sous peine d'être coupé et jeté au feu, la contrition et la confession, ces deux premiers

actes du pénitent qui sont le commencement de sa conversion et comme les feuilles et les fleurs de sa pénitence seraient insuffisants si cette conversion ne persévérait et ne portait des fruits : c'est même à ce dernier caractère que le divin Maître veut que l'on juge de la sincérité de notre pénitence : *a fructibus eorum cognoscetis eos.*

Je vous ai parlé jusqu'ici des dispositions qui précèdent la réception du sacrement de pénitence ; laissez-moi vous dire quelques mots de celles qui doivent suivre et que vous devez emporter du saint Tribunal : je les réduis à deux : l'obéissance fidèle et docile aux décisions, aux conseils du confesseur, et la générosité pour satisfaire à Dieu et au prochain.

Et d'abord l'obéissance fidèle et docile aux décisions du confesseur. — Voyez, mes frères, ce qui se passe tous les jours parmi nous : lorsqu'un malade fait appeler un médecin, il s'engage par cela même à suivre fidèlement ses prescriptions, à s'appliquer les remèdes, à garder exactement le régime qu'il a ordonné ; faute de quoi il s'expose à périr victime de sa négligence.

Ainsi le pénitent qui, touché de la grâce, est venu se jeter aux pieds du confesseur, doit être pénétré d'un saint respect pour sa parole, qui, pour lui, est la parole de Dieu même ; il doit être prêt à exécuter les œuvres de pénitence qui lui seront imposées, soit pour expier ses crimes et en réparer les funestes suites, soit pour s'en préserver à l'avenir : je dis prêt à les exécuter exactement, scrupuleusement dans le temps, le lieu et de la manière qui lui sont prescrits.

Quelquefois, pour de sages motifs, le confesseur jugera devoir vous différer l'absolution : ce sera, si vous voulez, pour mettre à l'épreuve la sincérité de vos résolutions, ou vous donner le temps d'apprendre les vérités essentielles de la religion, si vous les ignorez, ou bien de vous les rappeler si vous les avez oubliées ; ce sera surtout si vous aviez le malheur de vivre dans la triste habitude du vice, et que vous n'en voulussiez pas quitter l'occasion ; gardez-vous bien de murmurer, mes frères, contre cette sainte rigueur ; c'est peut-être un dernier effort de la grâce pour vous retirer de l'abîme ; une lâche condescendance vous tuerait, et serait fatale au ministre prévaricateur qui vous aurait pardonné en dépit du ciel !

Un soldat, peu instruit sur la religion, vint se confesser dans la quinzaine de Pâques. C'était un de ces vieux pécheurs que le prêtre aime tant à voir au saint Tribunal... Figurez-vous qu'il n'y avait pas reparu depuis sa première communion, et qu'il avait de 15 à 18 ans de service; c'est dire assez clairement que sa confession dut être raisonnablement chargée ; néanmoins elle fut vite expédiée, car dès l'abord, le soldat s'était engagé à *raconter*, disait-il, *ses petites misères tambour battant.*

Le confesseur, le voyant aussi mal disposé que franchement ignorant, jugea prudent d'ajourner pour lui la grâce de l'absolution, jusqu'à ce qu'il comprît bien ce qu'il allait faire, et donnât des marques non équivoques de repentir.

— Quoi ! mon père, lui dit le pénitent fort étonné,

vous me refusez l'absolution! Et pourquoi donc, s'il vous plaît?

— Pourquoi, mon ami? c'est que j'ai des règles qui m'en font un devoir.

— Mais je ne suis pas un voleur, je n'ai tué personne, excepté sur les champs de bataille; je ne suis pas un malhonnête homme... et vous pouvez être certain que je vous ai tout dit...

— Mon Dieu, je le crois, mon brave; mais ma conscience me fait un devoir d'attendre....

— Et moi, mon père, interrompit le soldat d'un ton résolu, la mienne me fait un devoir d'insister auprès de vous, pour obtenir enfin le pardon de mes péchés... C'est qu'il n'y a pas à dire, il me le faut, voyez-vous, car je veux absolument faire mes pâques cette année; il y a si longtemps que je ne les ai faites! Allons, de grâce, ne me faites pas languir, et *collez-moi* l'absolution!

Le confesseur était fort embarrassé de la pressante logique de son pénitent, qui ne paraissait pas disposé à battre en retraite avant d'avoir obtenu pleine et entière satisfaction. Ne pouvant toutefois transiger avec ses principes, il lui fit un long discours pour lui démontrer qu'il se trouvait dans l'impossibilité de l'absoudre, et que, le voulût-il, lui-même devrait s'y opposer, à cause de ses mauvaises dispositions; et, comme le militaire insistait :

— Ecoutez, mon ami, lui dit-il, si vous étiez malade, le médecin à qui vous diriez : je veux être saigné, devrait-il le faire, s'il savait que la saignée vous sera nuisible et va peut-être vous tuer!

— Non, certes, mon père !

— Eh bien ! l'absolution que je vous donnerais vous serait fatale, car vous n'avez pas les dispositions requises : cette absolution que vous réclamez, non-seulement ne vous remettrait pas les péchés, mais vous rendrait encore plus conpable devant Dieu; sans compter que moi-même, je participerais à votre iniquité.

— Parbleu, mon père, lui dit alors le soldat, qui ne goûtait que médiocrement ses raisons, et commençait à perdre espoir, je ne vous aurais jamais cru si rond, si sévère... car enfin, vous en coûterait-il beaucoup de me *coller* l'absolution ? ce serait si vite fait, de me dire ces simples paroles : *Va, je te pardonne au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ?*

Le bon prêtre avait toutes les peines du monde à garder son sérieux. Voyant qu'il ne pouvait convaincre son homme en lui parlant raison et principes, il recourut à un argument que tous les soldats entendent.

— Mon ami, dit-il au militaire, j'aime votre franchise, mais, j'en suis vraiment désolé, je ne puis vous absoudre.

— Bah ! *je ne puis, je ne puis*.., dites que vous ne voulez pas.

— Oh ! je le voudrais de tout mon cœur, mais...

— Eh bien ! *mais...* quoi ?

— Mon pauvre ami, cette absolution m'est consignée.

A ce mot, le soldat se dressa stupéfait.

— *Consignée !* s'écria-t-il, ah ! par exemple ! Et par qui donc, je vous prie ?

— Par mon supérieur, qui est Jésus-Christ ; il m'a défendu de la donner :

1° A ceux qui ne sont pas assez instruits des vérités de la foi ;

2° A ceux qui sont dans l'habitude du vol, du blasphême et de l'impureté ;

3° A ceux qui ne veulent pas quitter l'occasion du péché, ou ne donnent pas de marques suffisantes de contrition....

— Oh ! s'il en est ainsi, répond le militaire en étouffant un soupir, je n'ai plus rien à dire... il faut se soumettre à la consigne ; un supérieur a toujours raison...

— Et celui-là surtout, mon brave, ajouta le prêtre, satisfait de voir qu'un mot l'avait enfin tiré d'embarras, celui-là surtout, car il ne fait pas d'injustice et ne se trompe jamais ; ce qui vous reste maintenant, c'est de travailler avec ardeur à vous corriger, à vous instruire... Vous reviendrez dans huit jours ; et, dès que je vous trouverai bien disposé, je me ferai un bonheur de vous réconcilier avec Dieu et de vous donner l'absolution.

Oui, mes frères, docilité pour les décisions du confesseur, docilité pour ses conseils paternels : c'est un médecin tout puissant, qui veut notre guérison ; ses avis doivent être pour nous des ordres ; c'est un ami tendre dont la voix salutaire, si nous l'écoutons avec amour, nous consolera dans nos peines et nous soutiendra au moment du danger ; c'est

un bon ange qui veille à notre garde ; ne soyons pas assez malheureux pour résister à ses saintes inspirations ; ne disons pas : « j'irai jusque là ; ce n'est que « de conseil ; je ne suis pas obligé à ce sacrifice ; » si vous négligez les précautions, les conseils, ce que nous appellerons, si vous voulez, les *petites choses*, vous violerez bientôt *les grandes,* c'est-à dire le précepte, et retomberez lourdement dans l'abîme.

J'ai dit en second lieu, générosité pour satisfaire à Dieu et au prochain.

Ah ! si vous aviez constamment sous les yeux les rudes pénitences que l'on imposait aux pécheurs dans la primitive Église ! qu'elles vous sembleraient légères, les œuvres satisfactoires que le confesseur vous prescrit ! Qu'il vous en coûterait peu de rendre le bien mal acquis, de pardonner les injures, de réparer le tort fait au prochain par vos médisances et vos calomnies, d'expier par la prière et les autres œuvres de pénitence les fautes souvent si honteuses dont vous avez eu le malheur de vous souiller devant Dieu !

Tenez, jugez-en par ce simple détail.

— On jeûnait deux jours au pain et à l'eau pour avoir parlé à l'église sans nécessité, pendant l'office divin ;

— Trois jours pour avoir travaillé le dimanche ;

— Sept jours pour avoir mal parlé du prochain, sans pourtant flétrir sa réputation ; car alors la pénitence était bien autrement sévère ;

— On devait jeûner quarante jours pour s'être moqué des avis d'un pasteur ;

— Trois ans au moins, pour avoir manqué de respect à ses parents ;

— Sept ans pour les avoir frappés ;

— Sept ans encore pour s'être rendu grièvement coupable d'un seul des péchés capitaux ;

— Sept jours pour avoir blasphémé sans y faire attention ;

Pour les grands crimes, la pénitence était beaucoup plus longue ; quelquefois elle durait toute la vie.

Les péchés secrets étaient punis par des pénitences secrètes, et elles n'en étaient pas moins rudes ; mais il fallait pour les crimes publics, que la pénitence le fût aussi. On ne peut lire sans frémir la peinture des humiliantes austérités auxquelles étaient assujettis les pécheurs condamnés à la pénitence publique.

A genoux, à la porte du temple, d'où ils étaient exclus comme des lépreux, couverts de cendre et revêtus d'un cilice, ils pleuraient, ils gémissaient, se frappaient la poitrine en se recommandant aux prières des fidèles ; peu à peu, à mesure que leur temps d'épreuves approchait de son terme, on les laissait entrer jusqu'à une certaine partie de l'office ; encore y assistaient-ils d'abord à genoux ; puis debout, après quoi on les faisait sortir, et ce n'est qu'après avoir été réconciliés qu'ils étaient reçus sans partage et admis, avec les fidèles, à la participation des saints mystères.

J'ai lu dans les œuvres de saint Jean Climaque, qu'étant allé dans un monastère dont l'abbé faisait enfermer séparément les religieux, qui, après leur

vocation, étaient tombés dans le péché, y vit des choses étranges qui l'épouvantèrent : Voici de quelle manière il s'en exprime dans son *Climax*, ou Échelle du Ciel :

— Je vis, dit-il, dans cette région de soupirs et de larmes, des actions, j'y entendis des paroles, des prières capables de faire violence à Dieu, et de fléchir en un instant sa justice.

Parmi ces heureux pénitents, les uns passaient les nuits entières sans mouvement, faisant violence à la nature et s'accusant sans relâche de leurs iniquités passées : D'autres, les yeux fixés au Ciel avec une persistance qui devenait un vrai supplice, poussaient de profonds soupirs et faisaient retentir de leurs gémissements les cellules d'alentour...

Ceux ci, les mains liées derrière le dos, baissaient la tête avec une si vive persuasion de leur misère et de leur indignité qu'ils ne savaient par où commencer leurs prières : Ceux-là revêtus d'un sac, et couverts de cendres. étendus sur le carreau, se heurtaient le front contre la terre ; leurs yeux abattus et enfoncés dans la tête se perdaient dans leur orbite immense ; leurs joues creusées par l'abondance de leurs larmes paraissaient avoir été brûlées ; leur visage pâle défiguré les faisait ressembler à des cadavres et à des spectres ambulants [1].

— Mais, me direz-vous, pourquoi l'Église n'impose-t-elle plus aujourd'hui de si sévères pénitences ?

[1] St J. Clim. 3e et 5e grad.

Ah ! mes frères ! C'est pour ne pas épouvanter notre faiblesse, et parce qu'elle voit notre ferveur se refroidir et notre foi diminuer de jour en jour ! Si cette bonne mère s'est relâchée de sa primitive rigi dité, c'est pour ne pas vous décourager dans ce siècle de *confort* et de sensualisme, où, jouir est le souverain bien, et la souffrance le souverain mal...

— Je vous le demande, si, pour le plus grand des crimes, un confesseur vous condamnait à un an de pénitence à la porte de l'église, ne vous jeterait-il pas dans le désespoir ?

C'est ce qu'a craint l'Église, qui veut votre salut et votre conversion... Pour vous rendre raison de sa conduite dans l'adoucissement de sa discipline à cet égard, comparez l'Église au médecin qui se trouverait en face d'un malade, qui se refuse à prendre un remède extrêmement pénible, mais souverain. Il lui en donne un autre moins amer, qui l'empêchera de mourir, il est vrai, mais bien plus long, et qui lui laissera, pendant plusieurs années, des langueurs, des faiblesses avec le danger continuel d'une nouvelle rechûte.

Ainsi l'Église au Tribunal de la pénitence adoucit la rigueur de ses décisions pour ménager notre faiblesse, et nous conduit au Ciel par une voie moins ardue, mais plus longue. A nous de l'abréger en suppléant de nous-mêmes à l'insuffisance des satisfactions imposées par le confesseur.

Oh ! qui nous rendra la ferveur, le mâle courage et la sainte générosité des premiers fidèles, pour faire surabonder le repentir et la justice où abonda l'ini-

quité ! Qui nous donnera de pleurer nos crimes avec la douleur qu'ils éprouvaient des plus légères imperfections !

Quel exemple pour vous, mes frères, qui oubliez sitôt vos péchés une fois pardonnés, qui croyez avoir tout fait quand vous les avez accusés au saint Tribunal, et vous mettez si peu en peine de les réparer par une sincère et généreuse pénitence ! Que dis-je ? Ah ! loin d'imiter ces grands modèles c'est à peine si vous remplissez les devoirs de satisfaction prescrits par le confesseur ; loin de pratiquer comme eux de nouvelles austérités, vous osez même quelquefois murmurer et vous plaindre des peines que la providence vous envoie ; il vous semble qu'elle est injuste à votre égard et que vous ne méritiez pas tant de maux !

Hélas ! tremblez, mes frères, que les saints pénitents dont nous parlons, et dont la plupart n'ont péché qu'une fois après leur vocation, ne soient un jour pour vous un sujet de consternation et de désespoir quand Dieu jugera les justices elles-mêmes ! — Mais que dis-je ? ah ! efforçons-nous plutôt de marcher sur leurs traces, et, pour arriver à l'heureux terme où ils sont parvenus, pleurons sans cesse nos crimes, expions-les dans les austérités d'une rude pénitence ; nous paierons ainsi à la justice éternelle nos dettes avec une sainte usure, et le Seigneur, désarmé par ce généreux repentir, fera surabonder la grâce où abonda l'iniquité. — *Ainsi soit-il.*

VINGT-TROISIÈME SERMON

SUR LA PERSÉVÉRANCE DANS LA GRACE.

Qui perseveraverit in finem hic salvus erit.
Celui-là seul sera sauvé qui persévérera jusqu'à la fin.

Mes frères, que diriez-vous d'un architecte, si, après avoir, à grands frais, jeté les fondements d'un édifice, l'avoir même élevé à une certaine hauteur, jusqu'au faîte, si vous voulez, au lieu de le couronner d'une toiture solide, le laisserait à découvert, exposé à la pluie, aux orages, à l'intempérie des saisons. Vous diriez qu'il est insensé, que son édifice tombera infailliblement en ruine, et qu'il valait autant ne pas le construire, puisqu'il devait ainsi le laisser inachevé.

Ce raisonnement s'applique exactement au pécheur qui a reçu au saint Tribunal le pardon de ses fautes, mais qui, oubliant aussitôt ses résolutions, sans défiance pour l'avenir, tranquille sur son passé, non-seulement se met peu en peine de produire des fruits de pénitence et de persévérer dans la grâce, mais néglige même d'accomplir les devoirs d'expiation que lui imposa le confesseur.

Or je dis, mes frères, que ce malheureux force en quelque sorte le Seigneur à se repentir de lui avoir pardonné, qu'il mérite que le ciel l'abandonne à sa première chûte, et qu'autant valait presque ne pas commencer l'édifice de sa conversion.

C'est qu'en effet tout ne consiste pas à bien commencer, mais qu'il faut encore, qu'il faut surtout bien finir : aussi ai-je cru aller au devant de vos souhaits en terminant cette série d'instructions familières sur le sacrement de pénitence par un prône sur la nécessité de persévérer dans le bien.

Qu'est-ce en effet qu'une conversion qui se dément le premier jour, qui promet sans tenir, applique le remède pour l'ôter aussitôt, et ne retire d'autre fruit des sacrements qu'une facilité toujours plus grande pour le crime, et une familiarité déplorable avec la grâce, triste prélude à l'endurcissement du cœur? S'aveuglerait-on au point de croire que Dieu pardonne les péchés que l'on ne veut pas quitter, puisqu'on les commet toujours, qu'on en recherche les occasions, qu'on n'en répare pas les suites funestes? Suffit-il pour répondre aux desseins de Dieu, de se confesser par manière d'acquit, de recevoir, avec l'absolution, une légère pénitence que l'on fera, Dieu sait quand et comment, pour recommencer presque aussitôt le même train de vie?

Ah! s'il en était ainsi, Dieu aurait établi dans le sacrement de pénitence un asile contre le remords, un encouragement au péché plutôt qu'un préservateur, et un remède salutaire ; mais, chrétiens, tel n'a point été le dessein de Dieu, et c'est se moquer de lui, suivant l'énergique expression de saint Augustin, que de retomber dans les fautes dont on s'était repenti : *Ille irrisor est, non pœnitens, qui adhuc agit quod pœnituit.*

Or, que faut-il pour être fidèle à ses résolutions et

persévérer dans le saint état de grâce? — Ce qu'il faut, mes frères ? le vouloir ; mais le vouloir sérieusement, énergiquement, comme vous savez vouloir quand il s'agit d'éviter un grand mal ou d'acquérir un grand bien ; ce qu'il faut surtout pour que votre résolution soit efficace et constante, c'est qu'elle vous fasse prendre les moyens, les précautions nécessaires à la persévérance, et éviter les occasions de retomber dans le péché.

Oh ! comptez sur la grâce, sans doute ; car sans elle, nous ne pouvons rien ; mais nous pouvons tout avec elle, et nous sommes sûrs qu'elle ne nous fera jamais défaut ; Dieu, d'ailleurs, ne refuse point son secours à celui qui le lui demande par la prière ; il est donc vrai de dire que nous pouvons tout en celui qui nous fortifie, et que, pour persévérer, nous n'avons qu'à vouloir.

Notez bien cette expression-là, mes frères, je ne dis point que l'on peut se borner à de stériles désirs, il faut une volonté ferme et énergique ; de même qu'un malade qui veut sérieusement guérir prend les moyens et se soumet au régime qu'on lui indique, ainsi le pécheur converti qui veut réellement se corriger et changer de vie, évite avec soin tous les écueils où sa vertu fit un triste naufrage.

Voyez, encore une fois, ce qui se passe tous les jours parmi vous ; lorsqu'un cultivateur veut faire une abondante récolte, il ne se contente pas de la désirer ; mais il prépare ses champs, les laboure, les ensemence, en arrache les mauvaises herbes et se condamne à tout une année de sueurs et de pénibles travaux.

Ainsi devez-vous agir si vous voulez réellement éviter le péché. Commencez par en fuir les occasions, sitôt qu'une funeste expérience vous les a signalées ; et puis, prenez les précautions que la prudence vous suggérera pour persévérer dans le bien ; mais ne biaisez pas, mettez-vous sérieusement à l'œuvre; ce sont des faits et non de stériles désirs que Dieu vous demande, car tous ceux qui lui disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume du Ciel, et l'enfer est pavé de misérables qui, toute leur vie, se sont consumés en souhaits, en soupirs et en vaines résolutions.

Une résolution ferme et sincère doit produire son effet, et un effet dûrable : or, lorsqu'on retombe dans les mêmes désordres, quelquefois dans de plus grands encore, et cela, sans combat, sans remords et presque aussitôt après s'être relevé de ses premières chûtes, il est fort à craindre que l'on n'ait formé qu'une résolution chancelante et qu'on ne se soit pas sincèrement converti.

De même qu'on ne regarderait pas comme véritablement guéri un malade qui, après deux ou trois jours de convalescence, retomberait dans son premier état, ainsi pouvons-nous dire en toute vérité que le pénitent qui ne met presque pas d'intervalle entre ses confessions et ses rechûtes, ne s'est point réellement converti et n'a pas formé une sincère résolution de se corriger.

Que diriez-vous d'un criminel condamné à mort pour avoir attenté aux jours de son roi, si, après avoir obtenu sa grâce, il renouvelait ses coupables

desseins contre le prince et le rendait ainsi victime de sa clémence ! Et si cela se reproduisait non pas une fois, mais vingt fois, mais cent fois, ne diriez-vous pas que ce misérable est un monstre, et que le roi devait à son premier attentat, l'abandonner au bourreau ?

Donc, mes frères, pour résumer en peu de mots ce que nous avons dit jusqu'ici, voulez-vous persévérer dans la grâce de votre Dieu ? prenez en les moyens et fuyez les obstacles qui vous ont été funestes.

Les moyens sont la prière, la fréquentation des sacrements et la fidélité à suivre les conseils d'un sage directeur.

Les obstacles, que vous signale une triste expérience, ce sont les occasions. Oh ! les occasions, mes frères, quel terrible écueil, quel piége fatal pour nous faire tomber dans le crime ! Si Ève se fût tenue loin de l'arbre défendu, elle n'eût point succombé à la tentation; si David eût veillé sur ses regards, l'esprit impur ne l'eût point jeté dans l'adultère et dans l'homicide ; tant que Salomon, fidèle aux prescriptions de la loi, évita tout commerce avec les gentils, il demeura le plus sage et le meilleur des rois ; mais, plus tard, les femmes corrompirent son cœur et le firent tomber dans l'idolâtrie ; Daniel et ses trois compagnons, à la vue du danger auquel ils étaient exposés de manger à la table royale des mets défendus, s'abstinrent même de ceux qui leur étaient permis, et ne mangèrent que des légumes. — Que dis-je ! et Pierre, cette colonne du sanctuaire, Pierre fût-il tombé dans l'apostasie, eût-il lâchement renié son maître, s'il n'eût été, avec

tant de confiance et de sans façon, se chauffer dans la maison de Caïphe? — Mais laissons un détail qui serait infini : c'est à votre expérience, encore une fois, que je fais appel, mes frères, qui que vous soyez, elle parle assez haut pour vous dire : là est mon plus capital ennemi, là l'écueil de ma persévérance, là viendront se briser mes meilleures résolutions... Fuyons donc, si nous avons quelque souci de notre salut !

Mes frères, il est une vérité profonde et sérieuse que nous ne devrions jamais perdre de vue ; c'est qu'il nous sera demandé compte des absolutions que nous aurons reçues; un compte d'autant plus terrible que le champ de notre âme aura été plus souvent, plus largement arrosé de cette pluie salutaire. Malheur à celui qui sera demeuré stérile ! malheur au chrétien lâche qui aura osé calculer avec un Dieu si généreux, craignant d'en trop faire, et trouvant trop cher le pardon au prix d'une vie sérieusement chrétienne et des sacrifices qu'impose un généreux repentir ! Malheur surtout, je ne dis pas à l'impie qui insulte et blasphème, — Dieu le jugera, celui-là ! — mais à l'indifférent, mais au lâche qui laisse couler inutilement pour lui le sang adorable dont le prêtre ouvre la source bénie au Tribunal du pardon ! Un jour viendra où ce sang divin, qui devait être le bouclier du pécheur contre les traits de la justice éternelle, — disons mieux, — qui devait être là-haut son vêtement de gloire, criera vengeance comme le sang d'Abel !

Oh ! pour éviter cet épouvantable malheur, mes frères, vous viendrez désormais à cette piscine

sainte, vous y viendrez souvent et vous y apporterez les dispositions convenables pour en retirer les fruits précieux qui sont le gage de la persévérance. Venez-y avec foi, avec respect, avec amour et que la sincérité de votre repentir se révèle à la générosité de vos résolutions.

Surtout gardez-vous d'une illusion fâcheuse, dont le démon se servirait pour vous jeter dans le découragement, et peut-être dans le désespoir. Si énergique qu'ait été votre bon propos, si sincères qu'aient été vos promesses, demain peut-être vous les violerez, et il faudra encore vous purifier devant Dieu ! De grâce ne vous laissez point abattre par le besoin continuel que vous avez de pardon : Pauvre enfant d'Adam, faut-il vous étonner que la misère et l'iniquité soient le triste apanage de votre nature tombée ? N'est-ce pas pour les malades que Jésus-Christ, le médecin céleste, est descendu sur la terre ?

Ne balancez donc plus, mes frères, venez tous vous jeter dans ses bras ; il vous appelle, ne résistez plus à ses tendres sollicitations, et dites-lui avec le lépreux de l'Évangile : Oui, Seigneur, je veux être guéri, je le veux de toute mon âme : Et il vous répondra comme à cet infirme : Eh bien, je le veux, soyez guéri ! *volo, mundare ;* et vous sortirez du saint Tribunal, pur de toute souillure, pénétré d'une vive horreur pour le péché, riche de mérites et de vertus, ardent au combat contre l'enfer, le monde et les passions, et prêt à réparer vos iniquités par une pénitence exemplaire... Et Satan, vous voyant échappé de ses fers, rugira d'une impuissante rage, tandis que

la main du Seigneur vous bénira, que les anges et les saints vous appelleront leur frère sur la terre, en attendant que vous alliez un jour, comme leurs concitoyens, chanter les hymnes joyeux dont ils font retentir l'éternelle Sion! *Amen!*

VINGT-QUATRIÈME SERMON

SUR LA RENAISSANCE SPIRITUELLE.

Recedant vetera, nova sint omnia, corda voces et opera.

« Disparaisse le vieil homme, que tout « soit renouvelé, le cœur, les discours, les « actions (*Sacris solemniis*). »

Mes frères, voilà le langage que l'Église adresse à ses enfants dans une circonstance solennelle, le jour où elle célèbre la fête de l'auguste sacrement de nos autels. — Vous tous, leur dit-elle, qui avez eu le bonheur de participer au festin de l'agneau et de goûter combien le Seigneur est doux, plein d'une amoureuse tendresse, oubliez le passé, que cette manne céleste vous dégoûte pour jamais des viandes grossières de l'Égypte : Rejetez loin de vous le fardeau du vieil homme avec les haillons et les impures livrées du péché; nourris de votre Dieu, devenus comme une même chose avec lui, que tout en vous soit renouvelé désormais, le cœur, les paroles, les actions, la vie entière : *Recedant vetera, nova sint omnia, corda, voces et opera.*

Tel est le langage que je viens vous adresser,

mes frères, en ce jour où Jésus sort victorieux du tombeau, à la fin de cette sainte quarantaine où nous avons fait, du sacrement de pénitence, l'objet de nos sérieuses méditations ; vous avez voulu éprouver une fois de plus les saintes joies du Prodigue qui revient vers son père, et trouve sur son sein, dans les larmes de repentir et d'amour qu'il répand, l'heureux gage et l'avant goût des pures délices qui l'attendent au Ciel. . Oui, vous aussi, renaissez avec Jésus Christ, c'est-à-dire oubliez le passé comme Dieu l'a oublié, faites disparaître le vieil homme et commencez une vie nouvelle, une vie de vertu, de sacrifice, de généreux efforts, une vie, en un mot, qui ne soit plus stérile pour l'éternité : *Recedant vetera, nova sint omnia, corda, voces et opera.*

Mes frères, il se fait de nos jours dans le monde catholique une réaction salutaire : Il y a un retour de plus en plus prononcé vers les pratiques religieuses et le Dieu de la croix ; et, ce que nous constatons avec bonheur, le mouvement vient des grands centres, et se montre plus manifeste et plus entraînant dans les hautes régions de la société. — Et notez bien que je ne parle ici ni des sacrifices que s'imposent les plus pauvres populations pour embellir ou relever leurs temples, ni du religieux entrain qui préside partout à la célébration d'une fête nouvelle, en dépit, et peut-être à cause des blasphèmes dont le Dieu du Tabernacle est l'objet, depuis bientôt deux ans, de la part d'un renégat, je parle de la pieuse affluence qui se presse de toutes parts, surtout dans les grandes villes, autour de la chaire

chrétienne : Je parle du noble élan qui pousse ces imposantes masses d'hommes de tout rang, de tout âge, de toute condition, au Tribunal de la pénitence, à la Table sainte, aux pratiques extérieures de la religion ; et je dis que c'est touchant, mes frères, je dis que c'est beau, que c'est consolant pour l'Église au milieu des cruelles épreuves qu'elle traverse depuis quelques années ; je dis qu'il serait à désirer que nos demi savants, que les petits esprits forts de nos villages pussent en être témoins ; ils cesseraient de rire et de persifler la religion, car ils verraient que l'impiété n'est plus de mode : Que dis je ? A l'aspect de ce retour général des peuples à la foi, ils sentiraient au fond de leur âme un noble enthousiasme et des émotions inconnues , suivraient avec transport ce courant salutaire et seraient saintement fiers de se montrer chrétiens.

Vous avez eu ce bonheur, mes frères, vous que nous voyions naguère si nombreux, si recueillis au saint Tribunal , à la table eucharistique ; laissez-nous vous en féliciter au nom du Seigneur, dont vous êtes devenus la portion chérie ; laissez-nous aussi vous donner quelques conseils salutaires, qui vous aideront à persévérer dans le bien.

Pour ces malheureux pécheurs que rien n'a pu toucher, qui ont peur du confessionnal et résistent à la grâce depuis bien des années peut-être, nous leur ferons entendre les premiers coups de cette cognée redoutable qui frappe déjà la racine de l'arbre stérile, et nous leur dirons :

— Prenez garde ! hâtez-vous de changer de vie et

de revenir à Dieu, hâtez-vous de produire des fruits de pénitence, si vous ne voulez périr sans retour.

Mes frères, pour ne point fatiguer votre attention bienveillante, occupons-nous aujourd'hui de la persévérance des justes; la conversion des pécheurs sera l'objet d'un nouvel entretien.

— C'est un bien beau spectacle, chrétiens, que celui d'une multitude pieuse et recueillie, se pressant avec une sainte avidité au festin de l'agneau ; et quand dans cette multitude il y a beaucoup d'hommes, beaucoup de jeunes gens, le spectacle est plus majestueux encore; il s'agrandit de toutes les victoires qui ont dû être remportées contre les passions et le respect humain.

Ce spectacle imposant, vous l'avez donné à l'Église, mes frères, vous tous qui, saintement désireux de vous plonger dans les plaies adorables du Sauveur comme dans un bain salutaire, êtes venus y purifier votre âme et l'y désaltérer, et l'y enivrer avec un bonheur qui rayonnait sur vos fronts transfigurés... Oh! n'est-il pas vrai que votre cœur nageait alors dans un torrent d'ineffables délices! Ceux de vos frères qui n'étaient pas encore admis à la même faveur, vous contemplaient d'un œil d'envie et soupiraient après l'heureux moment où il leur serait donné de vous suivre à la Table sainte, pour y savourer à leur tour cette volupté céleste, qui nous console ici-bas des amertumes de l'exil.

Votre ferveur, votre recueillement et l'aimable sérénité répandue sur vos traits faisaient envie, le dirai-je? à l'impie, au libertin lui-même! Et, s'il

n'eût été l'esclave de honteuses passions, si un lâche respect humain n'eût étouffé en lui les inspirations de la grâce, de la foi, le cri de la conscience, le remords, qui vit dans son âme et qui s'y réveille de temps à autre, en dépit de ses sottes bravades, si l'impie avait eu le courage de se montrer ouvertement chrétien, vous l'eussiez vu agenouillé à vos côtés, courber sa tête orgueilleuse, et cette bouche, que la peur force maintenant à ricaner, à persifler ce que l'univers adore, vous l'eussiez entendue prier à votre exemple, et qui sait? murmurer peut-être des paroles de repentir !

Eh bien, mes frères, vous tous qui êtes en grâce avec votre Dieu, ou qui vous êtes préparés à cette insigne faveur sans l'avoir encore reçue, voulez-vous jouir longtemps de votre bonheur et conserver dans votre âme le bien-aimé qui en fait son sanctuaire? Voulez-vous que je vous donne en deux mots, la clef de la persévérance ?

D'abord ne perdez jamais de vue les heureuses dispositions que vous avez emportées du Tribunal de la réconciliation, la sainte paix d'une bonne conscience et les résolutions que vous avez prises ; c'est essentiel, c'est capital ; sans quoi vous tomberiez au premier obstacle, et tout l'édifice de votre conversion croulerait et la ruine serait grande.

Ensuite aimez à invoquer le souvenir des pures jouissances dont est inondée l'âme qui a reçu son Dieu ; aimez à les renouveler de temps en temps : Venez puiser sans cesse à cette source intarissable de toutes les vertus ; vous y trouverez la constance

dans les combats, la résignation dans le chagrin, le remède à toutes vos douleurs ; vous y trouverez la force de pardonner les injures, d'aimer vos ennemis, de remplir les plus pénibles devoirs, en un mot, vous reviendrez de la Table sainte paisible, fervent, solide et vrai chrétien.

Mais qu'ai-je dit, mes frères? Ah! quand même ce pain des forts ne serait pas le premier besoin de votre âme et la condition essentielle de votre persévérance, n'est-il pas surtout le premier besoin de votre cœur : pourriez-vous avoir savouré cette manne des cieux, qui fait en ce moment tressaillir tout votre être sans qu'au fond du cœur une voix vous crie avec l'accent du cerf altéré : *Oh ! encore ! encore !*

Quand l'abeille, dans sa course matinale, a rencontré une goutte de miel dans le calice d'une fleur, elle y boit à longs traits, s'y enivre ; la quitte un moment pour voltiger çà et là, mais revient toujours à ce calice embaumé, source, pour elle, d'aimables jouissances, et ne l'abandonne que lorsqu'elle ne trouve plus de miel sur la fleur mourante.

Oh ! il ne tarira pas, âmes fidèles, le miel sacré qui coule pour vous dans le tabernacle; venez innocentes abeilles, vous y désaltérer ; et puisse votre soif, tour à tour assouvie et renaissante sur la terre, alimenter un jour dans le Ciel votre éternelle félicité.

Oui, mes frères, la fidélité à vous approcher des sacrements, jointe au fréquent souvenir des résolutions que vous y avez prises et de la sainte paix que vous en avez retirée, voilà un des plus puissants moyens de vous conserver longtemps dans l'état de

grâce : Mais pour cela, dans toutes vos tentations, vous devez invoquer cette pensée qui sera votre ange gardien :

« — Quoi ! Jésus m'a pardonné... Jésus m'a rougi « de son sang divin, il m'a aimé jusqu'à se donner « à moi, et je pourrais l'offenser encore ! Je pour- « rais, pour un vain plaisir, pour une satisfaction « grossière, oublier mes serments et contrister mon « bien-aimé !...

« Oh ! non, non, je suis trop heureux de sa grâce, « je suis trop riche en possédant son amour ! Mais « il m'a rendu mon innocence ; mais je suis devenu « saint et sacré comme au jour de mon baptême ! « O bonheur ! Toutes mes pensées, toutes mes « paroles, toutes mes actions peuvent me valoir « une éternité de gloire, si je reste uni à mon Dieu « et si sa pensée les anime ; chacune de ces pen- « sées, de ces paroles et de ces actions est une pièce « d'or que je trouverai là-haut, un fleuron de plus « à mon immortelle couronne !... » — Oh ! avec cette pensée, mes frères, vous êtes assurés de la persévérance, je ne crains pas de le dire : Ajoutez y la pensée fréquente de la mort et les plus belles vertus ne vous pèseront pas une once !

Un dernier conseil, chrétiens : — Autant votre confiance en Dieu sera tendre et filiale, autant vous devez vous défier de vous-même et faire, à tous vos mauvais penchants, une guerre d'extermination.

— Notez bien que je dis *à tous*, car un seul que vous laisseriez vivre pourrait vous précipiter dans l'abîme.

J'ai lu dans mon jeune âge un apologue qui m'a fait une impression profonde, et dont le souvenir ne s'est jamais effacé de mon esprit : C'est le P. Bonaventure qui le rapporte dans son estimable recueil de paraboles : Permettez-moi de vous le rappeler en substance, il renferme pour nous tous une salutaire leçon.

Un jeune homme traversait une sombre forêt.

Il n'y avait pas fait un kilomètre de chemin, qu'il se vit attaqué soudain par un monstre épouvantable, qui, sur un corps de lion, portait sept grosses têtes de serpent.

L'horrible animal, au sortir de sa caverne, s'élança vers le voyageur, les yeux étincelants de rage, élevant ses sept têtes, dardant ses sept langues et faisant retentir l'air de ses terribles sifflements.

Le jeune homme, qui était fort et courageux, ne se déconcerta point à cette vue : Il n'avait pour toute arme qu'une petite hache, qu'il portait suspendue à sa ceinture, suivant l'usage des bûcherons du pays.

Il la saisit d'une main ferme et assurée, et attend résolument le dragon, disposé qu'il est à vaincre ou à mourir.

Le premier choc devait être terrible, mes frères ; néanmoins Dieu voulut que quatre têtes volassent abattues par la hache du voyageur qui, s'en servant comme d'une fronde, décrivait autour du monstre des cercles flamboyants : Celui-ci, poussant un rugissement affreux, se dresse sur ses deux pattes de derrière et fond sur son ennemi, qui l'évite et, d'un nouveau moulinet de sa hache redoutable, abat deux

autres têtes, mais si malheureusement cette fois, que son arme lui tombe des mains et va se planter au tronc d'un arbre à quelque distance.

Au lieu de s'en saisir de nouveau pour couper la dernière tête, et achever le dragon qui se débattait à ses pieds, dans une mare de sang, l'imprudent voyageur, tout fier de sa victoire, se croise les bras pour contempler son ouvrage : mais hélas ! le dragon se relève soudain, comme un ressort qui bondit, s'élance sur son meurtrier qu'il déchire de ses puissantes griffes, le mord avec rage, plonge et replonge dans ses chairs son terrible aiguillon, et finalement l'emporte dans son antre où le monstre et ses petits affamés n'en font qu'une bouchée.

Avez-vous compris le sens de cet apologue, mes frères, et sera-t-il nécessaire de vous en expliquer les divers détails ? Non, sans doute, car il n'en est aucun parmi vous qui n'ait vu, dans ce dragon et ses sept têtes, le monstre infernal et les sept malheureuses passions qu'il met en jeu pour ruiner tout l'édifice de notre salut : aucun qui n'ait senti qu'il ne suffit pas d'abattre six têtes de l'hydre, car si vous lui en laissez une, c'en est fait de vous.

— Et de quoi vous servirait-il d'avoir triomphé de toutes vos passions, d'avoir fait au Seigneur les plus pénibles sacrifices, si vous gardez au fond du cœur un péché favori, une perverse inclination que vous n'osez écraser contre la pierre du sanctuaire, prenez garde, mon frère, ce péché vous sera funeste, cette maudite inclination vous perdra. Vous savez bien que

le plus souvent, ce n'est qu'un vice qui damne les hommes.

Examinez donc si, en combattant le démon, ce monstre de l'abîme, vous ne lui avez pas laissé une tête qui suffit pour vous dévorer ; et n'oubliez jamais que votre victoire est vaine si elle n'est entière.

Surtout n'allez pas vous lasser dans ce combat, ne laissez point échapper la hache de vos mains ; n'abandonnez pas la prière, l'examen, les sacrements, les pratiques de dévotion et de pénitence ; le démon profiterait de votre négligence pour vous faire tomber dans le relâchement, et de là, dans le crime ; en un mot, avancez toujours, car s'arrêter dans le chemin de la vertu et de la perfection, c'est reculer. *Non progredi regredi est*, a dit un Père de l'Église.

Pourtant, je dois vous prémunir contre une fâcheuse illusion. Les sacrements, pas plus l'Eucharistie que la Pénitence, ne nous rendent impeccables ; sans doute, ils redoublent nos forces pour lutter contre l'ennemi, et nous relever après la chûte, si l'on a eu le malheur d'offenser Dieu ; mais ils ne sauraient, à moins d'un miracle. nous confirmer dans la grâce ; tant que nous serons ici-bas, pauvres héritiers des misères et de la fragilité du malheureux Adam, nous pourrons tomber et devenir infidèles aux plus généreuses promesses, aux plus saintes résolutions.

Ainsi, mes frères, dès qu'une faute grave échappée à votre faiblesse aura souillé votre âme et vous aura séparé, pauvre branche mourante, de l'arbre sacré que

vivifie la sainte sève de la grâce, oh ! ne demeurez pas dans l'état du péché, je vous en prie ! Ne vous endormez pas dans la haine de votre Dieu. Car non-seulement vous perdriez tout le mérite de vos bonnes œuvres et de vos vertus passées, mais tout ce que vous feriez de plus saint et de plus parfait dans cet état de mort serait perdu pour le Ciel, en ce sens du moins, que Dieu, qui récompense de la vie éternelle un verre d'eau froide donné en son nom, quand nous sommes en état de grâce, ne doit rien en justice au pécheur pour ses plus sublimes vertus s'il persévère dans son iniquité.

Prenez donc la résolution de vous relever et de revenir à Dieu aussitôt après la chûte : le repentir dans l'âme, implorez à l'instant votre pardon, afin que le soleil ne se couche pas sur votre disgrâce, et je vous garantis au nom de Dieu la mort du juste et l'éternelle félicité des élus.

Oui vous nous l'accorderez, Seigneur, cet inestimable bienfait de la persévérance ! Vous nous l'accorderez, cette grâce suprême, qui couronne toutes vos grâces ! Daignez, sinon nous la faire mériter, — qui oserait espérer un si grand privilége, ô Dieu qui, en couronnant nos mérites, couronnez vos propres dons? — du moins, faire que jamais ces chers enfants ne s'en rendent indignes en persévérant dans le mal ! Donnez-nous à tous de marcher de vertus en vertus et de victoires en victoires jusqu'à ce que nous arrivions au glorieux terme où vous récompensez si richement les fidèles qui ont persévéré jusqu'à la fin ! *Ainsi soit-il !*

VINGT-CINQUIÈME SERMON

SUR LA CONVERSION DU PÉCHEUR.

Convertimini, convertimini a viis vostris pessimis, et quare moriemini, domus Israël ?

Convertissez-vous, revenez de vos voies corrompues, ô maison d'Israël, pour qui voulez-vous périr ? (Ezech. XXXIII, 11.)

Mes frères, un malheureux poussé par le désespoir avait résolu de se donner la mort. L'âme agitée de cette infernale pensée, il se dirige vers la Seine, et choisit un lieu solitaire pour pouvoir plus sûrement exécuter son projet.

Arrivé sur les bords du fleuve, il jette çà et là des regards inquiets, et, persuadé qu'il est bien seul, il prend son élan et se précipite dans les flots.

Il avait compté sans un cavalier qui promenait, à quelque distance, un magnifique andalou.

En voyant le malheureux tomber dans la Seine, un noir pressentiment vint agiter le promeneur, qui lança son cheval au grand galop, et se trouva dans quatre bonds sur les bords de l'abîme.

Prompt comme l'éclair il met pied à terre, jette son chapeau sur la rive et plonge bravement à la poursuite du noyé, qui, un moment englouti, venait de reparaître et semblait déjà se débattre entre les bras de la mort.

— Mais, ô stupeur ! Au moment de le saisir, il

l'entend qui lui dit d'une voix étranglée : Laissez-moi !

— Non ! s'écrie le courageux jeune homme avec indignation, il ne sera pas dit que je me sois en vain jeté dans la Seine !... Et je vous sauverai malgré vous !

Et, le tenant vigoureusement par le bras, il cherchait à l'attirer vers la rive.

— Laissez-moi, vous dis-je ! hurla le noyé, qui, réunissant toutes ses forces, parvint à lui faire lâcher prise.

Un moment après, ce malheureux, poussant dans l'onde un suprême gémissement, disparut sans retour au fond de l'abîme

— Il a voulu périr, le misérable ! Tant pis pour lui ! se dit le sauveteur en regagnant le bord du fleuve ; et, remontant à cheval, il rentrait tristement à Paris.

Cet intrépide jeune homme appartenait à une des plus nobles familles de la capitale : il était, de plus, zélateur de la société de Saint-Vincent de Paul.

Mes frères, ce fait n'est pas seul ; et nous pourrions en raconter bien d'autres de nature à vous faire frémir ; mais vous avez pu les lire comme moi dans les journaux, et votre cœur a dû en être aussi navré que le mien.

Et maintenant, chrétiens, sentez-vous où je veux en venir, et comprenez-vous ce que cette pénible histoire vous rappelle ! — Ah ! reportez-vous aux premières paroles de cet entretien. Nous avons eu sous les yeux naguère un désolant tableau, qui fait

un bien triste pendant à l'aimable et touchante fête qui s'est donnée dans cette église !

Hélas ! que vous dirai-je, ô pécheurs endurcis qui vous obtinez à périr comme cet insensé, quand une main amie vous poursuit pour vous arracher de l'abîme, malheureux enfants qui vous laissez mourir de faim devant le banquet céleste que vous a préparé l'amour d'un Dieu, et venez ici comme dans un lieu profane, comme dans un théâtre, que vous dirai-je ?

Ah ! que notre cœur est désolé, que vous avez empoisonné notre joie en refusant de la partager ! Que vous dirai-je ? — Que cette aimable fête de famille, vous l'avez troublée autant qu'il est en vous, car votre attitude indifférente et distraite est un contraste pénible, pour ne pas dire une insulte au maintien fervent et recueilli de ce peuple fidèle.

— Insensés ! et que prétendez-vous, en vous isolant ainsi, de cette religieuse multitude que vous voulez flétrir sous le nom de *vulgaire*, de *dévots !* Que prétendez-vous ? Faire les beaux esprits, vous donner un vernis d'érudition, de philosophie ?... Mais vous n'avez donc pas compris que cette philosophie d'estaminet finit par vous rendre ridicules, et que ce *vulgaire*, avec son gros bon sens dont vous faites si bon marché, vous montre au doigt, et vous donne un certificat de sottise ? Vous voulez vous séquestrer du *vulgaire* et penser autrement que lui ! Ah ! pour mieux y réussir, que n'allez-vous chercher cette gloire dans ces tristes lieux où n'entre pas le gros bon sens du peuple et qu'on appelle maisons de

santé?... — Que prétendez-vous en vous obstinant à vivre en véritables parias au milieu de la grande société des enfants de Dieu? Vous venger, par le blasphème et le mépris, d'une religion qui vous condamne? Dignes enfants des esprits forts du dernier siècle, espérez-vous peut-être écraser *l'infâme;* avez-vous, comme eux, juré de l'anéantir? Eh bien, à la bonne heure! En ce cas, venez dans le sanctuaire; vous y verrez des taches d'un sang sacrilége; c'est le sang de nos pères en impiété... Imitez-les, si vous en avez le courage, et comme eux, serpents impuissants, vous viendrez briser vos dents et votre fureur contre le marbre de l'autel!

— Encore une fois que prétendez-vous? Faire les braves et vous passer de religion? Eh bien, à votre aise! Seulement, vivez d'accord avec vous-même et soyez conséquents. Car enfin, ou vous croyez ou vous ne croyez pas. Si vous ne croyez pas, *philosophez* jusqu'au bout, ayez le courage de l'impiété; que rien ne vous abatte, ni la maladie, ni la douleur, ni la mort: affrontez gaiement un passage où les plus grands impies, les incrédules les plus déterminés ont tremblé.

Mais si vous croyez, si vous avez réellement la foi, que signifie cette lâche comédie que vous jouez à la face des gens de bien? Pourquoi afficher sans pudeur une incrédulité imaginaire qui vous déshonore? Pourquoi, par vos orgueilleux dédains et votre stupide arrogance, venir jeter comme un défi à la ferveur, à la piété des fidèles? Si vous croyez, que faites vous ici, perdus dans cette foule religieuse,

indifférents à tout ce qui se passe dans le temple où vous êtes comme des étrangers ?

— Hors d'ici les profanes ! s'écriaient les prêtres du paganisme avant de commencer quelque sacrifice ; et ceux qui ne devaient pas y prendre part étaient chassés comme des lépreux ; tant il est vrai que l'indifférence, l'impiété dans le paganisme et dans toutes les religions du monde, fut toujours déclarée infâme et souvent punie de mort ; et pourtant, mes frères, cette impiété pouvait être de bonne foi ; elle ne s'attaquait d'ailleurs qu'à des divinités de bois et d'argile : Que dire de celle qui s'attaque au Tout-Puissant lui-même : Que dire de cette impiété qu'on singe par un lâche respect humain, que l'on garde pour un temps et qu'on rejette à volonté comme un masque de théâtre ? Que dire en un mot de ces petits raisonneurs de carrefour, de ces braves de cabaret, qui, après avoir bien ri, bien blasphémé durant la vie, essaient à la mort de donner le change au monde et de se tromper eux-mêmes, en affectant des marques extérieures d'une religion, qu'ils ont fait gloire de fouler publiquement aux pieds ?

— Qu'en dire, chrétiens ? Ah ! que Dieu les jugera dans sa colère ; car outre le scandale qui est résulté de leur conduite et de leurs discours pervers, la mauvaise foi dans laquelle ils ont vécu les laissera sans excuse au Tribunal de la justice éternelle : Et cette mauvaise foi, notez-le bien, vous apparaît dans tout son jour à l'heure de la mort.

Pourquoi les voit-on alors presque toujours c'est-à-dire quand la justice divine leur en laisse le loisir,

quand le désespoir n'a point changé les gémissements de leur agonie en blasphèmes de réprouvé — pourquoi les voit-on alors tremblants, épouvantés, adorer, prier, se repentir et se confesser comme des enfants, comme les derniers des fidèles ? N'est-ce pas parce qu'ils n'ont plus rien à attendre ni à redouter du monde, et qu'ils se sentent sur le point de tomber entre les mains du Dieu vivant ?

Or, si ces choses-là sont bonnes à la mort, pourquoi ne le seraient-elles pas durant la vie ? Et s'ils les considèrent comme une démarche sérieuse, sainte et solennelle, qui décidera de leur éternel avenir, n'y a-t-il pas de la folie à la différer jusqu'à la mort? Le moment est-il bien choisi pour laisser au hasard le soin de décider si elle sera heureuse ou malheureuse, au lieu de s'y préparer d'avance, en faisant, de temps en temps, comme l'essai de ce pas suprême, au dessus du terrible abîme qu'il s'agit de franchir ?

Et pourtant, mes frères, ils sentent la folie d'une pareille conduite, ils sont même chrétiens au fond de l'âme, et s'il faut le dire, ils voudraient avoir le courage de remplir leurs devoirs religieux... Mais ils se sentent jeunes encore, et veulent profiter de la vie, ils veulent se couronner de roses avant qu'elles se flétrissent ; manger et boire aujourd'hui, puisqu'il faudra mourir demain : après tout, disent-ils pourquoi assombrir nos beaux jours ? Assez tôt arrivera la vieillesse avec son triste cortége de prières, de méditations et d'infirmités .. En attendant, *il faut que jeunesse se passe.*

— Les malheureux ! ils veulent *profiter de la vie !* C'est-à-dire en abuser, la déshonorer, en abréger le cours dans l'orgie et les plus honteux excès !... Il faut que *jeunesse passe !* Oui, à faire des choses indignes d'un chrétien, d'un homme raisonnable ; des choses dont on rougira toute la vie et qu'on pleurera plus tard avec des larmes de sang ! Cette précieuse jeunesse, dont le Seigneur est si jaloux, car il aime les prémices, on la jettera en pâture au monde, on la traînera dans la boue des plus viles passions; et puis, quand on ne sera plus bon à rien, qu'on sera devenu à charge au monde, à soi-même, épuisé, chancelant, vieilli dans le désordre, on deviendra raisonnable alors pour le peu de jours qui restent à vivre ; on reviendra, faute de mieux, aux saintes pratiques de la religion et l'on jettera, comme par grâce, au Seigneur, les restes défaillants d'une existence déshonorée !

O mon Dieu ! je rougis de le dire, mais c'est la vérité pour la plupart des chrétiens qui diffèrent leur conversion jusqu'à la mort ! C'est tout ce qu'on vous promet, Seigneur, ce dont le monde et les passions ne veulent plus !... Encore les insensés regrettent-ils ce qu'ils sont forcés de vous donner !

— Hélas ! *assez tôt arrivera la vieillesse !* — Oui, assez tôt, trop tôt peut-être, misérable qui fais si bon marché de la vie et la mène si rondement ! Oui, la vieillesse arrivera trop tôt... Mais que dis-je, trop tôt ! Et qui osera, je vous demande, mes frères, qui osera se promettre d'y arriver ? Car enfin, ce serait encore une ressource, une consolation, et cette as-

surance, si elle était possible sur la terre, expliquerait jusqu'à un certain point, l'indifférence et les hésitations du pécheur.

Mais qui vous a dit, jeune homme, que cette année ne sera pas pour vous la dernière, et ne doit pas mettre un terme à vos iniquités? Qui vous assure que celui qui a dit à la mer : *Tu n'iras pas plus loin*, n'a pas fixé dans la mesure de vos crimes un point suprême qu'ils ne dépasseront pas ; qui vous assure que ce point fatal ne sera pas atteint cette année ?

Vous tous, qui m'écoutez en ce moment, dans ce temple, et qui vous promettez de longs jours, serez-vous tous ici l'an prochain, pour célébrer la Pâque, cette aimable fête de famille ?

Hélas ! non, mes frères, non, à moins d'un miracle, plusieurs d'entre nous auront disparu et seront tombés entre les mains du Dieu vivant ! Quelle sera leur destinée éternelle ? Le savez-vous ? Pouvez-vous la prévoir, s'ils ont abusé de cette dernière grâce comme de tant d'autres, s'ils ont remis sans cesse à plus tard, s'ils ont rougi de l'Évangile et trouvé trop dur le joug du Seigneur ; pouvez-vous prévoir leur destinée, s'ils ont eû peur de vivre en vrais chrétiens !

Mes frères, il ne m'appartient pas de borner la clémence divine, qui est plus grande que la malice du pécheur le plus obstiné ; aussi me garderai-je de prononcer dans une question si sérieuse : Tout ce que je sais, c'est que Jésus-Christ, au grand jour, doit renier et maudire le lâche qui aura rougi de sa

religion ; tout ce que je sais, c'est que la mort est ordinairement l'écho de la vie, et que le Seigneur, dans sa colère, insulte avec une sanglante ironie à la prière suprême du pécheur mourant, quand il a, durant sa vie, fermé son cœur à ses tendres sollicitations : *Vocavi et renuistis : ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo*[1].

— Que vous dirai-je donc. ô vous qui voulez absolument périr ; pauvres aveugles, pauvres insensés que nous voudrions pouvoir plaindre, mais que nous sommes forcés de condamner, car vous vous êtes rendus malheureux par votre faute ! Ah ! si votre cœur est de bronze, c'est vous-mêmes qui l'avez endurci ; vous êtes les artisans de votre ruine : *Perditio tua ex te, Israël*[2] !

Hélas ! qu'ai-je dit, ô mon Dieu ! Le laisserai-je aujourd'hui sous le poids de cette désespérante sentence ? Et quand j'ai fait naguère entrevoir au juste, s'il persévère dans la grâce, un pur rayon de l'immortelle couronne qui l'attend aux cieux, n'aurai-je point, pour ces malheureux pécheurs, s'ils se relèvent franchement, généreusement, une parole de paix, d'espérance et de salut ?

Ah ! tout obstinés que vous êtes, pauvres prodigues si longtemps rebelles à la sainte voix de la grâce, malgré votre endurcissement qui vous dévoué aux flammes éternelles, vous êtes encore, mes frères, mes enfants, une partie de mon troupeau ! Tant que la tombe n'est pas ouverte sous vos pas,

[1] Prov I, 26. — [2] Osée XIII, 9.

tant que la sentence suprême n'est pas prononcée et que vous pouvez, pénétrés d'un saint repentir, vous écrier avec le grand coupable de l'Écriture : *Peccavi* [1] ! J'ai péché, Seigneur, pardon, oh ! pitié, de grâce, je reviens à vous pour jamais ! — Tant que le sang de Jésus-Christ coule pour vous, mon frère, le salut vous est possible : Aussi je vous dirai : Confiance, espérez ! Tout n'est point perdu pour vous, espérez, priez, repentez-vous, dites : *Je veux!* vous aussi changez de vie, et que tout en vous soit renouvelé, le cœur, les paroles, les actions ; *recedant vetera, nova sint omnia, corda, voces et opera!*

Il y a dans l'Évangile une foule de traits bien de nature à vous animer d'une douce confiance, si grands, si nombreux qu'aient été vos crimes ; on dirait même que le Sauveur, qui fut parmi les hommes la divinité incarnée, la divinité rendue visible, palpable, en quelque sorte, dans ses adorables perfections, s'est étudié de préférence à nous manifester sa miséricorde et sa bonté.

Tout en effet, dans l'Évangile, nous parle de ces deux attributs si consolants pour le pécheur ; les comparaisons, les paraboles, les exemples.

— Et d'abord les comparaisons : La drachme cherchée avec tant de sollicitude et retrouvée avec tant de bonheur [2] ; la brebis égarée, pour laquelle le bon pasteur abandonne toutes les autres, qu'il amène au bercail au prix de mille fatigues et de peines [3], quelle

[1] II Reg XII, 13 — [2] Luc. XV, 9 — [3] *Ibid.*

touchante manière de nous apprendre qu'il y aura plus de joie dans le ciel, pour la conversion d'un seul pécheur, que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes [1] !

Je ne sais, mes frères, si vous avez jamais sérieusement réfléchi sur l'empressement du père de famille à remplir la salle du festin, où doivent se faire les noces de son fils, et cela, malgré les refus, les mépris, la noire ingratitude des invités, qui poussent la scélératesse jusqu'à massacrer ses serviteurs; pour moi, il me semble que, dans les ordres qu'il donne à ceux qu'il envoie de nouveau sur les rues et les places publiques, appeler *tous ceux qu'ils rencontreront, bons et mauvais*, pour que la salle se remplisse, il me semble que, dans l'injonction qu'il leur fait de forcer tout le monde à entrer, que dans ce *compelle intrare* [2] qui a tant scandalisé la philosophie et l'impiété du dernier siècle, se cache un mystère de clémence et de bonté que nous ne sonderons jamais, et qui doit faire tressaillir d'espérance les plus grands pécheurs, pourvu qu'ils ne résistent point à la grâce et qu'un sincère repentir les ramène à la vertu. — Après les comparaisons, les paraboles, que je ne ferai qu'indiquer.

Je vous le demande, mes frères, connaissez vous rien de plus tendre et de plus consolant que la parabole de l'Enfant prodigue? Quels trésors de bonté paternelle dans l'âme de ce vieillard, qui relève son fils repentant, le presse dans ses bras, l'arrose de ses

[1] Luc. xv, 9 — [2] Luc. xiv, 24.

larmes, sans pouvoir articuler une parole, tant son cœur est gonflé d'amour et de bonheur! Que de miséricordieuse tendresse, dans l'épanouissement de sa joie, d'avoir enfin retrouvé son enfant chéri qu'il croyait perdu sans retour[1]!

— Et ce serviteur infidèle qui se fait des amis du fruit de ses injustices, et que son maître loue néanmoins à cause de sa prudence[2];

— Et ce Samaritain, que le Sauveur donne, tout infidèle qu'il est, comme un modèle à son peuple, pour s'être montré charitable envers son frère mourant[3];

— Et le Publicain, ce malheureux chargé de crimes, qui mérita sa grâce par l'humilité de son repentir[4];

— Et le figuier stérile, objet de tant de soins, d'une si tendre sollicitude, et que le divin jardinier ne se résout qu'à regret à couper et à jeter au feu[5], quelle plus touchante preuve encore une fois, mes frères, de la miséricordieuse bonté du Seigneur, qui *n'achève point le roseau déjà rompu, et n'éteint pas la mèche qui fume encore*[6]!

— Enfin les exemples : Oh! c'est ici, mes frères, que la bonté du Sauveur et sa miséricorde infinie se manifestent de la manière la plus consolante pour le pécheur!

— Qu'ai-je besoin de vous rappeler l'exemple de Madeleine, cette grande pécheresse qui fut pendant

[1] Luc. xv, 13. — [2] Luc. xvi. — [3] Luc. x. 30. — [4] Luc. xviii, 10. — [5] Luc. xiii, 6, 9. — [6] Math. xii, 20.

quatorze ans le scandale de Jérusalem, et à laquelle *bien des crimes ont été remis parce qu'elle a beaucoup aimé* [1] !

Vous rappellerai-je l'entretien si touchant du divin maître avec cette autre pécheresse de Samarie, pour vous faire assister, en quelque sorte, aux opérations de la grâce, s'insinuant peu à peu dans l'âme coupable, lui inspirant une confusion salutaire et la ramenant enfin à Dieu, par des voies mystérieuses et pleines d'une incomparable douceur [2] ?

Et Pierre, ce grand infidèle qui a renié son maître à la voix d'une servante, vous dirai-je le tendre et amoureux regard qui le pénètre au fond de l'âme, et lui fait verser des *larmes amères* au souvenir de son triple crime [3] ; lui, le plus coupable des douze, après Judas, vous le montrerai-je devenu le chef suprême de l'Église, opérant des miracles avec son ombre et crucifié la tête en bas, pour éviter la périlleuse gloire de ressembler, jusque dans son martyre, au Rédempteur du genre humain ?

Non, mes frères, je n'ai pas besoin d'entrer dans tous ces détails ; vous les connaissez aussi bien que moi ; vous en faites le motif de vos plus chères espérances et de votre filial abandon dans la miséricorde de Dieu ; néanmoins il est un fait que je ne puis passer sous silence, car cette divine miséricorde nous y apparaît dans tout son jour ; c'est l'exemple de la femme adultère.

[1] Luc VII, 47. — [2] Joan. IV, 29. — [3] Math. XXVI, 75.

Surprise dans le crime, elle est amenée devant le Sauveur afin qu'il prononce sur son sort.

D'après la loi de Moïse, elle doit mourir, lapidée par la foule. Prosternée aux pieds du divin maître, humiliée, anéantie sous l'accusation qui pèse sur sa tête, la malheureuse est là, frémissante, attendant son arrêt.

Déjà les Juifs préparaient les pierres pour écraser la coupable et laver dans son sang l'opprobre d'Israël : Jésus, incliné vers la terre, traçait sur le sable des caractères mystérieux...

— Qu'écrivait-il, se demande éloquemment un saint Docteur, qu'écrivait-il ainsi penché sur la grève, à deux pas de cette femme ? — Ah ! sans doute, les iniquités de ses accusateurs... Car, si la loi qui condamne une femme coupable est une loi juste, elle ne doit être appliquée que par des juges innocents.

Aussi Jésus se relève, et, s'adressant aux Juifs qui le pressaient d'en finir :

— Que celui d'entre vous, leur dit-il, qui est sans péché, lui jette la première pierre.

Et il se remit à écrire...

Or, les Juifs entendant cela, s'en allèrent les uns après les autres, à commencer par les vieillards : Et il ne resta plus que Jésus et la femme pécheresse

— Une grande misère, fait observer le docteur cité plus haut, et un grand médecin pour la guérir...

Et Jésus lui dit :

— Femme, où sont vos accusateurs? Quelqu'un vous a-t-il condamnée?

— Et elle répondit : personne, Seigneur.

— Et Jésus lui dit : Ni moi non plus, je ne vous condamnerai, allez et ne péchez plus [1].

Oh ! espérance donc et bon courage, pauvres pécheurs qui m'écoutez ; vous aussi vous pouvez entendre une parole de pardon, car Dieu ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive ! Repentez-vous donc, et revenez à lui du fond du cœur ; vos soupirs feront au Ciel une sainte violence, et, eussiez-vous été cent fois plus coupables que le Prodigue, que Madeleine, la clémence du Sauveur serait encore plus grande que votre malice : Mais de grâce hâtez-vous, faites au moins le premier pas, la bonté du divin Maître vous épargnera la moitié du chemin !

— Oh ! oui, venez, mes frères ; le sang de Jésus-Christ coule avec tant d'abondance en ces jours de grâce et de salut ! Venez le recueillir à votre tour, pauvres pécheurs, ne le laissez pas tomber à terre, car votre âme en a soif, elle se meurt, pitié, pitié pour elle, pauvres insensés, ne résistez plus, venez, joignez-vous au reste des fidèles, entrez, vous aussi, dans la salle du festin avant que les portes ne se ferment sans retour ! Venez ! que nul d'entre vous ne manque à cette fête de toute la famille, afin que notre joie à tous soit complète, et que l'Église, plus fière encore de la conversion des pécheurs que de la persévérance des justes, bénisse son heureuse fécondité sur la terre, et donne à ses enfants un avant-goût

[1] Joan. VIII 3 *ad* 11.

des pures délices qui les attendent dans le Ciel ! *Ainsi soit-il !*

VINGT-SIXIÈME SERMON

SUR LA PAIX AVEC DIEU.

> *Venit Jesus et stetit in medio, et ait illis : pax vobis.*
> Jésus entra, et se tenant au milieu d'eux il leur dit : Que la paix soit avec vous
> (Joan. xx, 19.)

Mes frères, c'est par ces tendres paroles que le Sauveur apparaissant à ses disciples leur annonce le prodige de sa résurrection glorieuse : Que la paix soit avec vous, *pax vobis*... Que pouvait-il leur dire de plus doux, de plus consolant, je vous le demande, après la sanglante tragédie qui venait de se dénouer sur le Calvaire ; par quels plus suaves accents, ce Dieu de bonté pouvait-il rappeler et réunir autour de lui ses brebis bien-aimées, qui, dans ces jours d'épouvante et de deuil, s'étaient dispersées de toutes parts en voyant frapper leur pasteur ?

Que la paix soit avec vous ! Oh ! que cet ineffable souhait nous dépeint bien fidèlement Jésus, cet innocent agneau immolé sans pousser un gémissement, Jésus, le Dieu doux et humble de cœur qui *passa*

faisant le bien [1], séchant les larmes, consolant les douleurs et laissant un baume céleste sur la trace de ses pas ; Jésus, le Dieu qui court après la brebis égarée, qui pleure son ami Lazare, couronne la foi de l'humble Chananéenne et remplit d'une ardeur inconnue l'âme de la pécheresse de Samarie !

Dites-le moi, mes frères, cette parole bénie que Jésus Christ prononce jusqu'à trois fois dans l'Évangile de ce jour, ce vœu ardent de son cœur ne vous semble-t-il pas un écho de ce cri solennel qu'il poussa du haut de la croix, au moment de rendre le dernier soupir : « *Sitio* [2] *!* J'ai soif, mon Père ! j'ai soif « de leur innocence, soif de leur amour, de leur « union, de leur bonheur ! *Sitio !* J'ai soif, mon Père ! « conservez-les moi, ces enfants chéris que j'ai ra- « chetés au prix de tout mon sang, qu'ils persévè- « rent dans le bien ! qu'ils soient en paix, *que pas un* « *d'entre eux ne périsse* [3] *!*

« S'il vous fallait une victime, eh bien, le fils de « perdition, le traître s'est retranché de lui même, « il s'est retiré de ma face, le misérable ! pour s'en « aller dans sa demeure éternelle : *Prævaricatus est* « *Judas, ut abiret in locum suum* [4].

« Oh ! ceux-ci du moins, ces chers enfants, con- « servez-les moi, mon Père ! Qu'ils soient en paix, « qu'ils soient unis sur la terre comme vous et moi, « en attendant le jour où ils seront consommés, au

[1] Act. x, 38.—[2] Joan. xix, 28.—[3] Joan. xvii, 11, 12, 15. — [4] Act. i, 25.

« Ciel, dans l'unité éternelle ! *Ut sint ipsi sicut et*
« *nos... consummati in unum* [1] ! »

— O tendre, ô consolante prière ! Si ton objet se réalisait parmi nous, si nous vivions constamment en paix avec Dieu, en paix avec nos frères, quel bonheur serait le nôtre ! Oh ! la terre deviendrait un paradis !

Vous m'avez compris, mes frères, je viens vous parler de la paix du Seigneur, de cette paix ineffable qui *surpasse tout sentiment* [2], au dire de l'apôtre, et que vous éprouvez sans doute aujourd'hui, car vous avez le bonheur d'être en état de grâce ; dans une autre instruction, je vous parlerai de la paix du prochain, condition essentielle de notre bien-être et de notre tranquillité sur la terre ; enfin, dans un dernier discours, nous examinerons les moyens de les conserver l'une et l'autre.

Trois mots résument la vie et les enseignements du divin maître : union, charité, paix inaltérable avec Dieu et le prochain.

C'est du nom glorieux de Prince de la paix que le salue le prophète Isaïe, dans le lointain des siècles : *Vocabitur Princeps pacis* [3] ;

C'est par cette bonne nouvelle que les anges annoncèrent sa naissance, à la terre · *Et in terrâ pax hominibus* [4] ;

C'est pour nous apporter la paix qu'il est venu dans le monde, nous dit l'apôtre saint Paul, *veniens*

[1] Joan. XVII, 22, 33. — [2] Philip. IV, 7. — [3] Is. IX, 6. — [4] Ephes. II, 17.

evangelizavit pacem [1] ; réunissant ainsi, sous le nom de paix, toutes les grâces, tous les bienfaits de l'incarnation et de la rédemption ; écoutons-le parler lui-même :

— « Mes enfants, mes chers enfants, disait-il à ses « apôtres assemblés, soyez en paix, soyez unis, je « vous donne la paix ; en vous quittant, je vous la « laisse comme un riche héritage qui vous conso- « lera de mon absence, et vous rappellera que vous « n'êtes pas orphelins ; *pacem relinquo vobis* [2] : C'est « ma paix, la paix avec Dieu, la paix avec vos frères « et avec vous-même ; *pacem meam do vobis ;* cette « paix descendue du Ciel, que je vous ai donnée les « premiers, à vous mes enfants, mes frères, mes amis, « car *je ne vous appellerai plus mes serviteurs* [3] ; « cette paix auguste, apportez la sur tous les points « de l'univers ; que les nations assises à l'ombre de « la mort pressentent votre approche et tressaillent « d'espérance ; qu'elles s'écrient avec transport, en « vous voyant descendre des hauteurs d'où leur vient « la bonne nouvelle :

« Oh ! qu'ils sont beaux sur la montagne, les pas « des anges de la paix que le Ciel nous envoie ! « *quam pulchri super montes pedes evangelizantium* « *pacem* [4] !... »

Cette paix sainte et mystérieuse, mes frères, sans laquelle il n'y a pas de bonheur possible, même dès cette vie, et qui est un des fruits les plus précieux de

[1] Joan. XIV, 27. — [2] Joan. XIV, 27. — [3] Rom. XIV, 15. — [4] Luc. II, 4.

notre rédemption, l'Église, au nom du Sauveur, ordonne à ses ministres de l'annoncer à toute créature.

— Donnez-la, leur dit elle, à l'enfant régénéré sur les fonts du baptême : *pax tibi* [1] ;

— Donnez-la au pécheur converti qui s'éloigne du tribunal de la réconciliation : *vade in pace... et jam noli peccare* [2] ; afin qu'il l'apporte lui-même à son ennemi avant d'approcher de l'autel : *vade prius reconciliari fratri tuo* [3] ;

— Donnez-la, cette paix salutaire, au moribond qui touche à ses derniers moments : *pax huic domni* [4] ;

— Donnez-la encore, lorsqu'il ne sera plus qu'un cadavre, à son âme qui s'envole dans le sein de Dieu, et à sa froide dépouille qui retourne à la terre pour y dormir son dernier sommeil : *qu'il repose dans la paix* du Seigneur, à l'ombre de la croix qui en est le consolant symbole, et que des paroles de paix, gravées sur la pierre de sa tombe, annoncent aux vivants l'aimable et pieuse espérance des morts... *requiescat in pace* [5].

C'est ainsi, mes frères, que la paix du Seigneur renferme toutes les bénédictions de la terre et du ciel, c'est-à-dire l'union des cœurs, les saintes joies d'une bonne conscience, la grâce du salut et la félicité promise à l'âme fidèle : *pax super illos et misericordiæ* [6].

[1] Liturg.— [2] Joan. VIII, 2.— [3] Math. V, 24.— [4] Luc. X, 5. — [5] Liturg. — [6] Galat. VI, 16.

Qui de vous ne connaît l'étonnante vie de saint Antoine, le patriarche des anachorètes, dont l'existence fut une expiation continuelle, un long martyre ? qui n'a lu l'histoire effrayante de ses veilles, de ses jeûnes, de ses macérations ; qui n'a suivi jour par jour et heure par heure, le détail des luttes cruelles qu'il eut à soutenir contre l'enfer conjuré ? n'est-il pas vrai qu'on frissonne à la peinture de cette immolation de quatre-vingts ans ?

— Eh bien, le croirez-vous, mes frères ? ce saint pénitent paraissait toujours heureux : sur ses traits empreints d'une douce quiétude, rayonnait une sérénité céleste ; et, tandis qu'au dehors, tout conspirait à le torturer, il jouissait intérieurement d'une paix profonde, et son âme était comme dans une fête continuelle... on eût dit, au rapport de saint Athanase, que c'était toujours pour lui la grande solennité de Pâques.

Si quelque étranger, venu dans son désert pour le voir, l'eût trouvé au milieu de ses moines, dont il ne se distinguait que par la rigueur de sa pénitence et de ses austérités, il l'eût reconnu sans peine à l'aimable béatitude et à l'air de bonté répandu sur son visage souriant ; et cette paix ineffable dont il jouissait en dépit de l'enfer, dit encore saint Athanase, était à la fois le témoignage de sa bonne conscience et la récompense anticipée des efforts que lui coûtait la vertu.

Voulez-vous un autre exemple du bien-être et de la sainte quiétude dont Dieu se plaît à couronner les sacrifices de l'âme fidèle ? je l'ai trouvé dans saint

François de Sales, qui, lui-même, pourrait au besoin nous servir de modèle à cet égard, puisque, avec un naturel des plus ardents, il porta constamment la sérénité de son âme et la paix du Seigneur stéréotypées sur ses traits angéliques.

Ce saint évêque, faisant la visite de son diocèse, apprit qu'un pauvre paysan malade désirait ardemment de le voir pour recevoir sa bénédiction avant de mourir. Le saint s'y rendit et trouva cet homme aux portes de la mort, mais avec une connaissance pleine et entière.

En voyant son évêque, il fut transporté de joie ; il demanda à se confesser à lui pour recevoir avec plus de fruit sa bénédiction : ce que le bienheureux lui accorda de grand cœur, édifié qu'il était de sa résignation parfaite et de l'ineffable sourire, qui animait de temps en temps son visage amaigri par la souffrance.

Quand ses pieux désirs furent remplis, le malade lui dit, en attachant sur lui un long regard :

— Merci, monseigneur, pour le bien que vous m'avez fait : mais croyez-vous que je meure ?

— Mon Dieu, mon enfant, lui répondit le saint, un peu embarrassé par cette question, car la maladie était bien avancée, le Seigneur est le maître de votre vie ; j'en ai vu revenir de plus loin que vous ; mettez votre confiance en sa bonté souveraine.

— Sans doute, monseigneur, interrompit le malade, mais pensez-vous que je mourrai bientôt ?

Le saint, croyant que cet homme appréhendait extrêmement la mort, tâcha de le rassurer, de le

consoler et l'exhorta instamment à se remettre sans réserve entre les mains de la Providence.

— O monseigneur ! reprit le bon paysan d'une voix attendrie, ce n'est pas par la crainte de mourir que je vous demande cela, mais plutôt de peur de ne pas mourir, car j'aurais vraiment de la peine à revenir de cette maladie !

— Quoi ! lui demanda le bienheureux, fort étonné d'une pareille réflexion, et ne sachant trop à quel sentiment l'attribuer, quoi, mon enfant, vous seriez fâché de guérir ?

— Oh ! oui, monseigneur, je vous l'assure !

— Mais d'où vient donc ce dégoût de la vie ? Avez-vous des chagrins, craignez-vous des malheurs? la pauvreté vous est-elle un trop lourd fardeau ?

— Non, monseigneur ! fit le malade qui joignit les mains sur sa poitrine et regarda le ciel avec une expression séraphique ; non, je suis content de mon sort, j'en ai toujours béni le Seigneur dans la souffrance comme dans la joie, et je sens que s'il m'avait fait naître dans un château plutôt que dans cette pauvre cabane, je n'en aurais pas été plus heureux... Non, ajouta-t-il en s'animant par degrés, ce n'est ni la douleur ni la misère qui me font souhaiter la mort, car la misère et la douleur me rendent semblable à Jésus-Christ, et c'est pour moi la source d'une douce espérance... Mais, voyez-vous, monseigneur, dans les prédications, j'ai entendu dire tant de bien de la mort des justes, et des saintes joies du paradis, que ce monde ci me semble une prison, un noir cachot... — Et, parlant de l'abondance du cœur,

ce pauvre moribond, vraiment inspiré du ciel, dit des choses si grandes et si sublimes sur le bonheur de l'autre vie, que le saint évêque en était attendri.

Enfin, après avoir reçu de ses mains les derniers sacrements, il s'éteignit doucement comme la lampe du sanctuaire, et le saint prélat ne put s'empêcher de verser des larmes de joie, tant il était persuadé que ce juste reposait dans la paix du Seigneur, dans cette paix ineffable qui fut son élément au milieu des peines de la vie !

Heureuse mort, mes frères, ou plutôt heureux sommeil dont on se réveille entre les bras du bien-aimé ! Prions Jésus de nous accorder la même faveur, et pour cela, tremblons de rien faire ou de rien dire qui soit capable de troubler la paix de notre âme : vivons continuellement unis par la grâce au Dieu de notre salut, et si jamais nous avions eu le malheur de lui déplaire, hâtons nous de revenir à lui, afin que l'ennemi qui nous guette et doit venir à nous comme un voleur ne puisse trouver un instant pour nous frapper dans la disgrâce et loin des sentiers de la vie ! *Ainsi soit-il !*

VINGT-SEPTIÈME SERMON

SUR LA PAIX DU PROCHAIN.

Pacem habete inter vos.
Ayez la paix entre vous.
(Marc, IX, 49.)

Mes frères, vous êtes en paix avec le Seigneur : cette paix céleste qui surpasse tout sentiment, vous la possédez, nous en avons la douce confiance, car depuis que vous suivez avec une si religieuse exactitude ces courts entretiens, vous avez songé sérieusement à vos éternelles destinées, et, dans ces jours de clémence et de salut, vous êtes venus vous plonger dans les eaux saintes de la pénitence ; que dis-je ? Ah ! la pieuse et consolante foule qui se pressait naguère à la table eucharistique nous permet de croire que tous, ou à peu près, mes frères, vous êtes en paix avec Dieu, puisque après avoir médité ses souffrances et sa mort, vous avez voulu participer à sa résurrection glorieuse.

Vous êtes en aussi paix avec vous mêmes, puisque le péché, avec son triste cortége de remords, de honte et de douleur ne trouble plus votre âme, purifiée au saint Tribunal, et désormais unie à son Dieu...

Mais, laissez moi vous le dire, cette paix ne sera constante, ce bonheur ne sera complet, autant du

moins qu'il peut l'être ici-bas, que si vous êtes en même temps unis à vos frères par les liens d'une tendre charité.

Méditons donc un instant sur la paix du prochain, sur le charme et la nécessité de cette union des cœurs que le divin Maître a daigné cimenter de son sang adorable, et qu'il serait si jaloux de voir régner dans sa grande famille, afin qu'on puisse dire de nous comme les païens le disaient des premiers chrétiens qui n'avaient qu'un cœur et qu'une âme : voyez, oh ! voyez comme ils s'aiment : *Videte quomodo se diligant*[1] !

Mes frères, le monde est tous les jours le théâtre de quelque grand crime ; l'orgueil, l'ambition, l'égoïsme, la cupidité, les haines, les vengeances, les jalousies, voilà autant de démons qui se disputent comme une proie le triste héritage du malheureux Adam. Non contents des fléaux, des épidémies, des guerres meurtrières qui déciment la pauvre humanité, nous nous étudions encore à nous torturer les uns les autres, à nous détruire sourdement, quand ce n'est pas le front haut et visière levée... Et ce n'est pas au moins entre inconnus, entre étrangers, c'est de porte à porte, entre parents, quelquefois dans la même famille que, pour une légère insulte, un malentendu, pour une bagatelle, on nourrira les uns contre les autres des sentiments de haine et de vengeance, surtout si la question d'intérêt se met de la partie ; oh ! alors la haine devient rancune, elle durera des années

[1] Tert. apolog. c, 39.

entières, toute la vie peut-être, et trop souvent quelque sanglante scène en sera le dénoûment.

Voilà le monde, mes frères ; et ne dites pas que j'exagère, que je vois tout en noir ; j'en appelle à votre expérience qui ne me démentira pas, car je n'ai fait que soulever un coin du voile, et suis resté bien au-dessous de la réalité.. — Oui, voilà le monde tel que l'ont fait Satan et les passions humaines ; mais si la paix, l'union des cœurs, si la charité chrétienne y pouvait régner un jour sans mélange ; si cet ardent souhait de l'Homme-Dieu, si ce soupir continuel des trente-trois ans de sa vie mortelle pouvait s'y réaliser ! oh ! cette triste et misérable terre d'exil deviendrait la patrie et les pures délices de l'Éden y renaîtraient encore !

C'est en effet une si douce chose que l'union et la paix entre enfants d'une même famille ! Partagées avec nos frères, que nos joies seraient vives, nos peines légères ; que nos larmes couleraient douces, consolantes, mêlées aux larmes d'un frère, d'un ami !

Tenez, chrétiens, nous voici tous ici réunis devant le tabernacle, comme les rejetons d'un même olivier, les convives d'un même festin : est-ce que votre cœur à tous ne palpite pas à la pensée que nous sommes tous frères, que Dieu nous appelle aux mêmes combats, à la même couronne, et qu'ici-bas, dans ce temple de la terre, mêlant nos prières et nos cantiques, nous préludons aux hymnes d'amour qui feront dans le ciel notre éternelle félicité ? Est-ce que vous ne dites pas au fond de votre cœur, avec un saint tressaillement, à l'aspect de cette aimable et

pieuse assemblée : Oh ! qu'il est doux, qu'il est délectable de ne faire ici qu'un cœur et qu'une âme avec nos frères ! *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*[1] !

N'est-il pas vrai, chrétiens, que je ne pouvais choisir un plus beau moment pour vous parler de la paix du prochain, que celui où vous avez le bonheur d'être en grâce avec Dieu, en paix avec vous-même ? Quand vous sera-t-il donné de mieux sentir les charmes de ce joug du Seigneur qui est si doux, et la légèreté du fardeau que la charité fraternelle vous impose ?

Vous connaissez tous, mes frères, le dernier sermon de l'apôtre saint Jean ; je me trompe, *sermon* n'est pas le mot, c'est *suprême adieu* que je devais dire, c'est *testament*, et l'expression de ses dernières volontés.

Ce disciple *bien-aimé,* — que l'on aurait pu tout aussi bien appeler le disciple *bien aimant*, tant il y avait de charité dans son cœur, — parvenu à une extrême vieillesse, et de retour de son exil à Pathmos, était, après l'Évangile et le souvenir du divin Maître, l'unique consolation de l'Eglise persécutée.

Les fidèles qui avaient le bonheur d'entendre sa voix, croyaient entendre encore la voix du Sauveur. Aussi lui demandaient-ils souvent de leur parler, de leur adresser quelques mots d'édification ; et, comme le saint vieillard ne pouvait faire de longs discours ni marcher, à cause de son grand âge et de ses infirmités, on était obligé de le porter au milieu de l'as-

[1] Ps. CXXXII, 1.

semblée, sur une estrade en forme de fauteuil, d'où, recueillant toutes ses forces, il leur disait avec bonté :

— Mes enfants, mes chers petits enfants, aimez-vous les uns les autres.

Et il leur répétait toujours à peu près les mêmes paroles.

Fatigués à la fin d'entendre sans cesse les mêmes avis, les fidèles prirent un jour la liberté de lui en demander la raison.

— Ah ! mes enfants, leur répondit le saint apôtre avec un soupir, c'est que la charité fraternelle est le précepte du Seigneur, et si vous l'observez fidèlement vous aurez accompli toute la loi

Et ici, mes frères, qu'ai je besoin de vous faire de longs raisonnements, de savantes dissertations pour vous démontrer la nécessité de vivre en paix avec le prochain ; qu'ai-je besoin de vous citer l'Ecriture et les Pères, pour vous prouver que la raison, d'accord avec la foi, nous font un devoir d'être unis, de nous aimer chrétiennement, quand nous avons l'expérience de tous les jours qui nous apprend que c'est un besoin pour nous, que c'st notre intérêt d'être unis à nos frères, ne fût ce que dans le malheur, pour avoir quelqu'un qui nous encourage et nous console, car il est bien dur, bien amer de souffrir seul !

Mais qu'ai je dit, *dans le malheur ?* Ah ! les plaisirs, je le répète, les jouissances mêmes perdent de leur douceur, si nos frères n'y participent ; il y a dans le cœur de l'homme, quand le vice ne l'a pas totalement gâté, un fonds de bonté naturelle et de ten-

dresse pour ses semblables que rien ne saurait éteindre ; la main du Créateur s'est plue à en développer le germe, en nous formant à son image : c'est ce qui nous rend tristes devant une infortune, une grande douleur, heureux et contents si nos frères sont heureux.

Et je ne dis rien de trop, chrétiens : descendez au fond de votre cœur ; lorsque vous voyez souffrir vos semblables, leurs gémissements, leurs douloureux soupirs ne vont-ils rien remuer dans votre âme? S'ils vous tendent la main, n'êtes-vous pas forcés de vous roidir contre vous même pour leur refuser l'aumône? Et s'ils vous implorent sans que vous puissiez les secourir, ne vous sentez-vous pas malheureux !

Oui, sans doute, mes frères, et il n'y a que les êtres d'exception qui puissent rester indifférents au bien ou au mal d'autrui, les mauvais cœurs qui n'éprouvent point de plaisir à faire des heureux ; je n'en veux pour garant que ce prince païen qui s'écriait, le soir, avec un douloureux soupir, devant ses courtisans, toutes les fois qu'il n'avait point trouvé l'occasion d'exercer sa bienfaisance généreuse en accordant quelque faveur :

— Hélas ! plaignez-moi, mes amis, car j'ai perdu ma journée [1] !

Vous le voyez donc, mes frères, nous sommes naturellement portés à nous aimer, à être unis à nos semblables, à partager avec eux les joies comme les douleurs : pour vivre en paix avec eux et pratiquer

1 Titus.

la sainte loi de la charité fraternelle, nous n'avons donc qu'à nous laisser doucement aller à la pente de notre cœur...

— Mais vous exagérez encore, nous dit on ; le cœur humain est loin d'être aussi bon, aussi compatissant que vous voulez le dire : témoin ces haines et ces jalousies dont vous parliez naguère et qui ne sont que trop réelles.

— Non, mes frères, nous n'exagérons pas plus le bien que le mal, nous prenons l'homme tel qu'il est en lui même, et non tel que le font les passions... je dis ces passions haineuses et jalouses, vraies furies domestiques, sous l'empire desquelles ne peut subsister la paix de Dieu ni du prochain ; nous le prenons au moins tel qu'il peut devenir et tel qu'il doit être, avec la grâce de Dieu, s'il veut reconquérir ces saintes joies de l'âme, sans lesquelles il ne saurait y avoir ici bas de vrai bonheur ; il faut donc que, pour se maintenir dans la paix de Dieu et du prochain, pour conserver ce calme ineffable d'une bonne conscience, il combatte, il étouffe, autant qu'il est en lui, ces cruelles passions qui empoisonnent sa vie, et sont étrangères à sa nature ; il faut qu'il redevienne lui-même ; car, disons-le à la louange du Créateur, mes frères, cette haine et cette envie qui s'affligent du bonheur d'autrui, cette sombre jalousie qui jouit des larmes qu'elle voit répandre, ne sont pas de la terre ; malgré sa misère et sa corruption, la nature humaine n'a pu être dégradée jusque-là : l'envie et la haine ont une origine maudite, elles viennen de l'enfer : elles y retourneront un jour, avec leurs

suppôts ténébreux, pour recevoir le salaire du mal qu'elles ont fait.

Oui, chrétiens, nous avons été formés pour l'amour, l'union et la paix ; pour nous aider les uns les autres, pour nous consoler, nous supporter, nous pardonner, en un mot pour nous aimer et faire ici-bas, sous l'œil de Dieu, l'apprentissage de ce que nous ferons au ciel toute l'éternité ; voilà le dogme, voilà le vœu du Seigneur et le cri de la nature ; c'est cette paix bénie que l'Homme Dieu est venu nous apporter avec les deux autres et qu'il serait si jaloux de voir régner parmi ses enfants. Quel bonheur, encore une fois, si ce plan divin était complétement réalisé sur la terre, si du moins cette paix céleste, que Jésus nous a laissée en mourant, devenait notre trésor, notre besoin, l'ardente aspiration de toute notre vie ! Ah les plus grands sacrifices ne nous coûteraient rien pour l'obtenir, et la pauvreté, l'humiliation, la souffrance, les plus grands maux nous sembleraient bien doux, plongés que nous serions dans cette pure et sainte volupté !

— Nous vous le demandons, ô Dieu d'amour, cette paix céleste, cette douce et tendre charité, caractère béni auquel vous voulez qu'on reconnaisse vos enfants !

Oh ! puisque cette union, cette paix ineffable est un besoin de notre nature et une condition de notre bonheur dès cette vie, faites que désormais, rien ne vienne plus nous séparer de vous ni de nos frères, afin que la paix du cœur qui récompense ici-bas l'accomplissement de nos devoirs, en soit pour

nous dans le Ciel l'immortelle couronne! *Ainsi soit-il !*

VINGT-HUITIÈME SERMON

SUR LES MOYENS DE CONSERVER LA PAIX.

Qui vult vitam diligere, et dies videre bonos... inquirat pacem et sequatur eam. — Si quelqu'un aime la vie, et veut couler des jours heureux, qu'il recherche la paix et s'efforce de l'acquérir. *(I. Petr. 10, 11)*

Mes frères, avez-vous jamais lu attentivement les deux épîtres de saint Pierre; les avez-vous approfondies, sérieusement méditées de manière à vous bien pénétrer des sublimes enseignements qu'elles renferment ?

S'il en est ainsi, vous y aurez trouvé sans doute, et dans quelques pages, un admirable résumé de tout ce que nous devons croire et pratiquer pour bien vivre devant Dieu et devant les hommes ; vous y aurez surtout appris le secret du bonheur, et les moyens d'y parvenir, même sur la terre . Si quelqu'un aime la vie, nous dit le saint apôtre, et veut couler ici-bas des jours heureux, qu'il s'éloigne du mal et fasse le bien : *Qui vult vitam diligere et dies videre bonos, declinet a malo et faciat bonum...*

Voilà le vrai moyen de goûter longtemps la paix du cœur et les saintes joies d'une bonne conscience sans laquelle il est impossible d'être réellement heureux : Ce n'est point encore assez : l'apôtre veut que nous recherchions la paix avec nos frères, et

que nous mettions tout en œuvre pour l'acquérir : *Inquirat pacem, et sequatur eam.* Et cela, parce que nous ne saurions être heureux sans nos frères, et que si nous sommes en guerre avec eux, la paix ne nous est pas plus possible avec Dieu qu'avec vous-même.

Mais, mes frères, il ne suffit point de vous avoir parlé de la nécessité des avantages de la paix avec Dieu et le prochain : il nous reste encore à vous dire un mot des moyens de la conserver sur la terre, afin qu'elle nous suive au delà du tombeau.

Ces moyens, nous les réduisons à deux : reconquérir la paix sitôt qu'on l'a perdue, et s'y maintenir par la pratique de tous nos devoirs.

Et d'abord reconquérir la paix ! — Oh ! quand on a eu le malheur d'offenser Dieu, quand le crime est venu troubler la sainte harmonie que la grâce avait établie entre notre âme et son bien-aimé, quel désordre, quel chaos, quel bouleversement dans la conscience coupable ! Et faut-il s'étonner que cette conscience s'alarme, que le remords l'agite, la déchire, et que l'âme souffre triplement, et par le souvenir de sa félicité passée, et par les tortures du présent, et par les cruelles appréhensions de l'avenir ?

Oh ! si jamais vous devenez coupables, chrétiens, hâtez-vous de sortir de cet enfer, hâtez-vous de revenir à Dieu par une conversion sincère : c'est l'unique moyen de recouvrer ce bien-être intérieur et cette paix ineffable sans lesquels le bonheur est

impossible sur la terre, au dire de l'Esprit-Saint lui-même : *Non est pax impiis* [1].

De même pour le prochain : dès qu'une injure, un sujet d'inimitié sera venu se mettre entre vous et votre frère et refroidir les saints rapports qui vous unissaient, dès qu'une cause quelconque aura rompu ces liens fraternels, ne balancez pas, courez au plus tôt vous réconcilier avec votre frère, et tremblez de laisser le soleil se coucher sur votre animosité : la haine est le cachet du démon que vous portez sur votre cœur ; c'est le gage de votre réprobation éternelle, tant que vous ne l'avez point effacé, en y passant l'éponge de l'oubli et de la charité chrétienne.

Allez donc sans délai solliciter votre pardon, si les torts sont de votre côté, c'est justice, c'est raison ; et si l'offensé c'est vous, eh bien ! soyez généreux, allez l'offrir vous-même à votre ennemi que retient peut-être une fausse honte, et qui, vous voyant revenir à lui, pleurera de joie en se jetant dans vos bras ; cela s'est vu, cela se voit tous les jours ; votre noble démarche touchera l'âme de votre frère, fût-elle de bronze, et vous aurez gagné un immense mérite devant Dieu.

Mais, au nom du ciel, ne conservez pas dans votre cœur ces horribles sentiments de haine et de vengeance qui nourrissent le sanglant espoir de l'antique ennemi du genre humain ! Pardonnez, afin que Dieu vous pardonne, oubliez pour qu'il oublie, et

[1] Is. LVII, 21.

surtout aimez; — oh! je sais qu'il en coûtera tout d'abord à la nature, mais peu à peu la grâce vous rendra cet amour facile, consolant, suave, et vous sentirez au fond de votre âme cette ineffable paix, ce bien-être céleste qui suit l'accomplissement d'un devoir.

Enfin, pour être heureux chacun dans notre état, restons dans l'ordre que Dieu lui-même a établi et remplissons-en fidèlement les devoirs.

Tenez, mes frères, une histoire va résumer ce que j'ai à vous dire à cet égard.

J'ai lu naguère qu'un vétéran de la grande armée, criblé de blessures et chargé d'infirmités qu'il avait rapportées de la campagne de Russie, vivait, retiré dans son village, au milieu d'un petit bien, du modique revenu de sa croix; revenu qui, tout modeste qu'il était, permettait pourtant à notre invalide de faire largement l'aumône à de *pauvres diables*, — c'était son expression, — qui jadis, au faîte de l'opulence et ardents patriotes, avaient traqué les prêtres, pillé les églises, abattu les croix et tout mené *tambour battant* dans le pays.

Sa plus douce jouissance, le dimanche, était de se voir, à l'issue de l'office, entouré d'une nombreuse jeunesse avide d'entendre le récit de ses campagnes, de ses exploits, et l'histoire de ses glorieuses blessures dont son corps était sillonné: il se sentait rajeunir de trente ans en faisant la peinture de la valeur de nos bataillons ; mais sa voix s'animait et ses yeux lançaient des éclairs sitôt qu'il tombait sur le chapitre de Marat, de Robespierre et de la Terreur,

cette *abominable orgie,* disait-il, ce triomphe ignominieux de la *canaille* sur *les honnêtes gens, les prêtres et la religion du bon Dieu.*

Comme tous les vieillards, il aimait à parler par sentences ; chacune de ses paroles était une leçon que le sans-gêne et la rudesse militaire de son langage burinaient profondément dans l'âme de ses jeunes auditeurs.

Quelquefois même il leur faisait une intéressante lecture qu'il avait soin d'assaisonner des réflexions morales que lui suggéraient sa vieille expérience, et des principes religieux que la vie des camps n'avaient pu lui faire abandonner ; souvent, au milieu de la lecture, une histoire à l'appui lui venant à la mémoire, il fermait le livre et se mettait à la raconter, attendu, disait-il, qu'un *tout petit bout d'exemple* vaut mieux que *le plus beau discours.*

Or, un jour qu'il leur avait raconté plusieurs traits sur les commandements de Dieu, à la suite de quelques légendes d'un estimable écrivain [1] dont il venait de leur faire la lecture, il se recueillit, et prenant un ton plus grave :

— « Conclusion et moralité, mes enfants, leur dit-il, « je suis vieux, bien vieux ; voyez, je n'ai plus que « quelques mèches de cheveux blancs sur la tête ; eh « bien, durant les longues années de ma carrière ac- « cidentée, j'ai toujours remarqué huit choses que je « vous prie de retenir... oui, retenez-les bien, ajou- « ta-t-il d'une voix pénétrante, en voyant son jeune

[1] Collin de Plancy.

« auditoire redoubler d'attention, retenez les, et sur-
« tout vivez en conséquence, et je vous garantis, foi de
« grenadier, que vous vivrez en paix, que vous serez
« heureux... aussi heureux qu'on puisse l'être en ce
« bas monde, qui n'est, en définitive, qu'un bivouac,
« y passât-on trois vies comme la mienne :

« 1° La prière du soir et du matin n'a jamais re-
« tardé un ouvrage ;

« 2° Le travail du dimanche et des fêtes n'a jamais
« enrichi personne ;

« 3° Le blasphème porte malheur : j'ai rarement
« vu un sacreur de profession vivre tranquille et ne
« pas mourir de male mort ;

« 4° Un enfant rebelle et sans cœur pour ses pa-
« rents, tôt ou tard est puni d'une manière éclatante,
« et presque toujours dès cette vie ;

« 5° La haine est un cancer au cœur ; et bien volé
« n'a jamais prospéré ;

« 6° L'aumône et les bonnes œuvres n'ont jamais
« réduit personne à l'hôpital ;

« 7° On paie bien cher dans la vieillesse — quand
« toutefois on y arrive — les sottises et les fredaines
« du jeune âge ;

« 8° Enfin, — et notez bien ce point-ci, mes en-
« fants, car il est capital, — c'est que, plus on a fait
« le brave contre le bon Dieu durant la vie, plus on
« s'est moqué de sa loi sainte et de ses commande-
« ments, plus on tremble à l'heure de la mort...

« Oui, mes amis, croyez-en ma vieille expérience,
« encore une fois ; j'en ai vu de toutes les façons et

« de toutes les couleurs : au bivouac, dans les ca-
« sernes, les cantines et jusque dans la tranchée et
« sous les feux de l'ennemi, ces deux oreilles en ont
« entendu de grises ; mais soyez sûrs que le bonheur
« est du côté de l'ordre, et rien n'est comparable au
« bien-être intérieur qu'on ressent lorsqu'on a fait
« son devoir.

« Ne l'oubliez donc pas, mes enfants, faites tou-
« jours ce que Dieu vous ordonne, soit par lui-même,
« soit par ceux que la nature, la religion ou la so-
« ciété vous a donnés pour supérieurs, fussiez-vous
« pauvres comme Job, et je vous promets une exis-
« tence paisible et la mort des bienheureux. »

Mes frères, qu'ajouter à ces énergiques paroles qui valent tout un sermon? Oh ! rien, rien, si ce n'est en terminant, la confirmation, par l'Esprit-Saint lui-même, du langage franc et loyal que vous venez d'entendre.

C'est que, pour posséder la vie dans le ciel et la paix sur la terre, il faut se conserver dans l'ordre et remplir ses devoirs : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata* [1]. C'est qu'il est impossible de désobéir à Dieu et de conserver la paix : *Quis restitit Deo et pacem habuit* [2] ! Impossible de troubler l'harmonie qui doit régner entre Dieu et sa créature, entre nous et le prochain, sans nous constituer en état de révolte contre la loi divine, et partant sans faire le mal : Or, nous dit l'apôtre saint Paul, qui parlait par expérience, toute âme qui fait le mal est essentiellement

[1] Math. XIX, 17. — [2] Job. IX.

agitée et malheureuse : *Tribulatio et angustia in omnem animam hominis operantis malum* [1].

Oui, mes frères, le repos est dans l'ordre, dans le devoir.

Avez-vous jamais vu marcher les rouages d'une montre, et fonctionner le système d'une machine à vapeur? tant que chaque pièce est à sa place, et joue le rôle que lui assigna la main de l'ouvrier, tout va bien, sans effort, comme par enchantement, et dans un ordre parfait ; mais, survienne un déplacement, un heurt, un dérangement quelconque, aussitôt le mouvement s'arrête ; il y a malaise dans la machine, si elle ne vole en éclats ; c'est le désordre, c'est la mort... et ce fâcheux état durera, mes frères, jusqu'à ce qu'une intelligente main, réparant le mal et en détruisant la cause, vienne tout remettre en place et rétablir l'harmonie dans cet ingénieux mécanisme.

Ainsi en est-il de nos rapports avec Dieu et le prochain ; tout y est prévu, réglé d'avance : et la bonté du Seigneur, d'accord avec sa sagesse, a voulu que notre bonheur, même dès cette vie, fût de nous conformer à cette loi souveraine, en attendant l'éternelle couronne promise à la vertu : c'est ce qui a fait dire à un profond penseur [2] :

« Chose admirable ! la religion qui semble n'avoir « pour objet que la félicité de l'autre vie, fait encore « notre bonheur en celle-ci !... »

Oh ! soyez donc béni mille fois, doux Sauveur, qui

[1] Rom., II, 9. — [2] Montesq. *Esprit des lois.*

nous l'avez apporté si péniblement du ciel, cet inestimable trésor de la paix : soyez béni, pour en avoir fait notre bouclier contre l'enfer, le remède à tous nos maux, l'étoile de notre espérance et la plus douce consolation de notre exil !

Oh ! nous jouirons de notre bonheur, ô Jésus ! désormais, riches de votre amour, unis à nos frères par les plus doux liens, nageant dans la paix, dans les saintes joies d'une bonne conscience, que nous reste-t-il à désirer sur la terre ? — Ah ! que cette paix soit durable et que le péché ne vienne jamais la troubler : que la charité du prochain ne le cède dans notre cœur qu'à votre seul amour... et votre amour, oh ! qu'il y grandisse, qu'il nous pénètre et nous consume dans le temps comme une vivante holocauste, pour nous brûler comme les séraphins durant l'éternité ! C'est la grâce que je vous souhaite, mes frères.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen !*

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

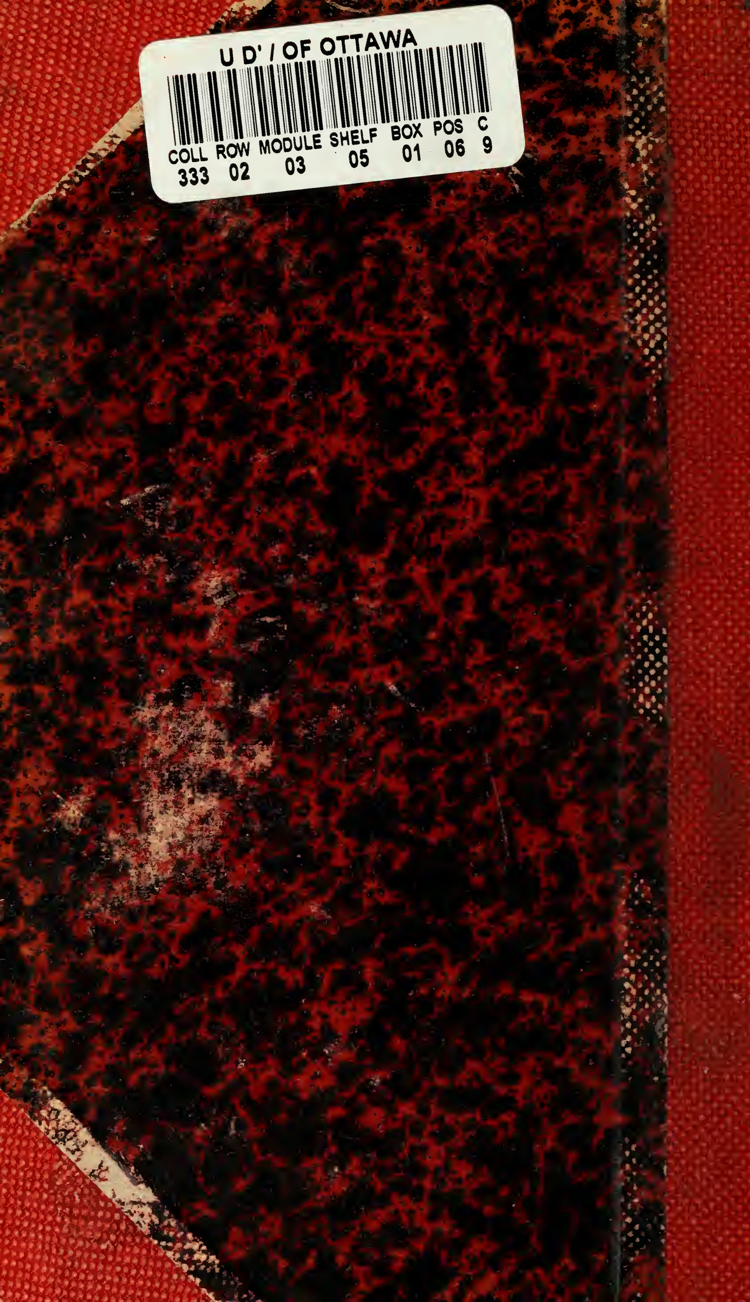
TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

Abbeville. — Typ et stér. Gustave Retaux.




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 05 01 06 9